



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

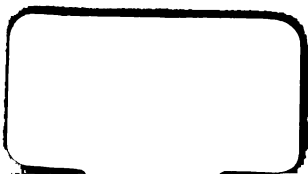
À propos du service Google Recherche de Livres

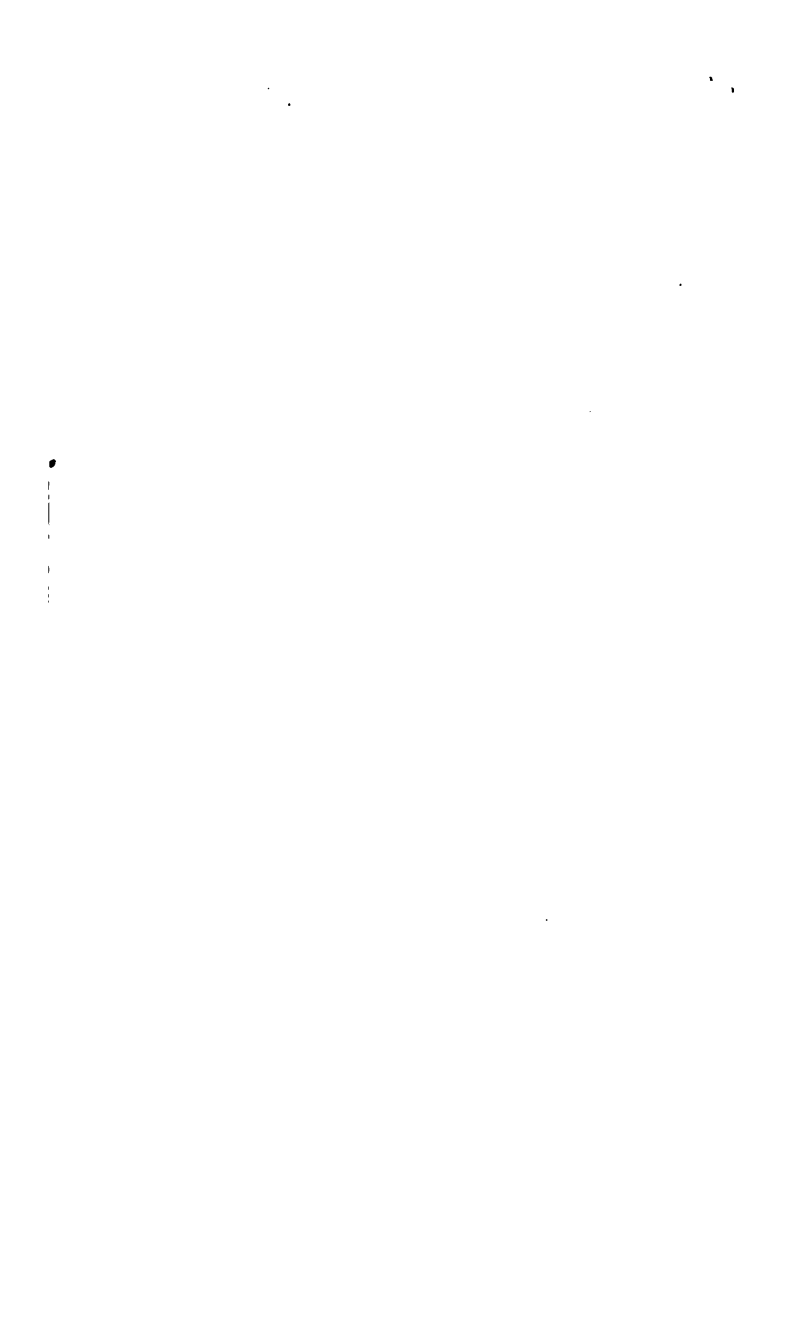
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

7.55



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY





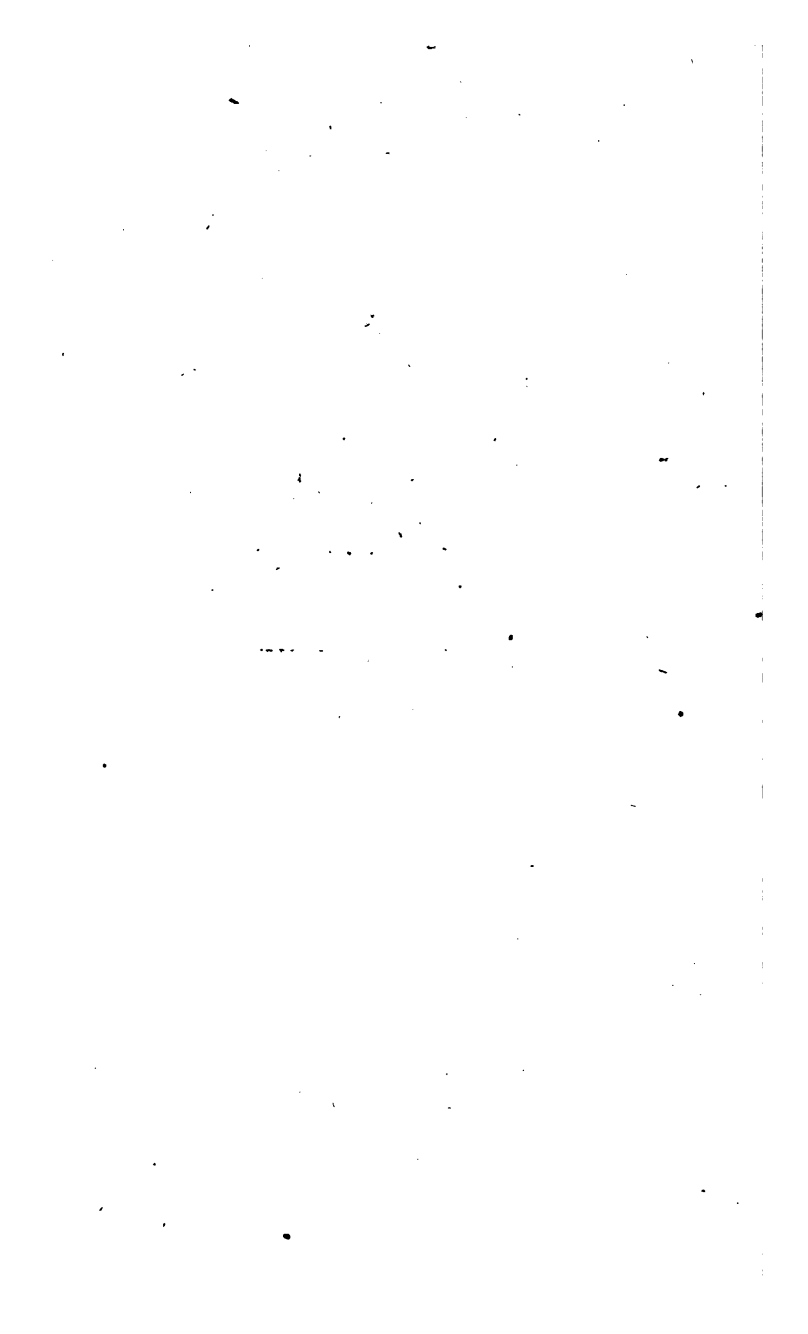
•

1

1

HISTOIRE
MODERNE.

TOME VINGT-DEUXIEME.



HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS,
ET DES AMÉRICAINS.

*Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne
de M. ROLLIN.*

*Continuée par M. RICHER, depuis le
douzième volume.*

TOME VINGT-DEUXIÈME.

Trois livres reliés.



A P A R I S,

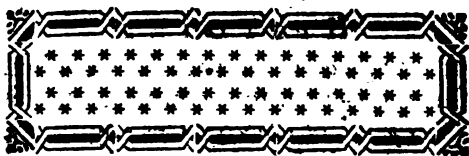
Chez { SAILLANT & NYON, Libraires,
rue Saint-Jean-de-Beauvais.
Et veuve DESAINT, Libraire,
rue du Foin.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

H67.55

1979
44-68
2-25



HISTOIRE DES AMERICAINS.

SUITE DE L'ARTICLE V.

S. I I L

L'Isle de Porto-Rico, ou Portoric.

L'ISLE de Porto-Rico est située au Levant de celle de Saint - Domingue, dont elle est séparée par un détroit de seize lieues : elle est aussi à-peu-près à la même élévation du pôle, & s'étend entre le quarante-septieme degré trente minutes, & le quarante-neuvieme trente minutes de longitude occidentale. Elle peut avoir quarante lieues communes d'étendue du Levant au Couchant, & quinze du Midi au Nord, dans sa plus grande largeur. Cette isle

Tome XXII.

A

est remplie de montagnes & de collines. Quelques-unes sont couvertes de bois fort épais, & d'herbes très-agréables. Il y a quantité de rivières qui servent à la rendre fertile; il y a des ports assez commodes. On trouve sur les côtes de la raie, des sardines, des aloses en abondance. Il s'y trouve beaucoup d'or, mais de moindre aloi que celui de Saint-Domingue. Les habitans étoient doux & humains.

Christophe Colomb la découvrit en 1493, & changea le nom de *Boriquen*, que les habitans lui donnoient, en celui de *Saint-Jean-Baptiste*. Il s'y arrêta quelques jours dans une baie à l'Ouest. On oublia cette isle jusqu'en 1508. Jean Ponce, qui commandoit dans une ville de l'isle Saint-Domingue, ayant appris, de quelques Indiens, qu'il y avoit beaucoup d'or dans l'isle de Boriquen, demanda au Gouverneur-Général la permission d'aller la visiter. L'ayant obtenue, il fit équiper une caravelle, s'y embarqua avec une certaine quantité de soldats armés. Il aborda sur une côte qui appartenoit au Cacique *Agueynaba*, qui étoit le plus riche & le plus puissant de l'isle. Les

Espagnols y furent reçus avec les plus grandes marques de l'amitié. Le Cacique crut ne pouvoir mieux la leur prouver, qu'en prenant le nom de celui qui paroissoit être leur Général : il se fit nommer *Jean Ponce Agueynaba*. Il conduisit ses hôtes dans toutes les parties de l'isle, & sur les bords de deux rivières, dont le sable étoit mêlé de beaucoup d'or. Ponce en fit faire des épreuves, & se hâta d'aller porter cette heureuse nouvelle au Gouverneur-Général des isles. Il laissa une partie de ses gens dans l'isle Boriquen, où ils furent très-bien traités pendant son absence.

Aussi-tôt qu'il fut arrivé à San-Domingo, il sollicita le Gouvernement de l'isle Boriquen, qu'on lui accorda; fit un armement assez considérable, & s'y rendit : mais il ne trouva pas autant de facilité à s'y établir, qu'il s'en étoit promis. Agueynaba étoit mort, & son frere, qui lui avoit succédé, n'aimoit pas autant les Espagnols que lui. Cependant, Ponce commença par bâtir une bourgade, & voulut faire des départemens Indiens, comme on avoit fait dans l'isle Saint-Domingue.

Alors, la douceur des Insulaires se changea en fureur. Ils regardoient cependant encore les Espagnols comme des Dieux descendus du Ciel, ce qui leur en imposoit : mais ils chercherent tous les moyens possibles pour se délivrer d'un joug qui leur étoit insupportable. Ils s'assemblerent secrètement, & décidèrent qu'il falloit savoir positivement si les étrangers étoient immortels. Un des Caciques, nommé *Brayau*, fut chargé de cette commission ; il ne tarda pas de s'en acquitter. Un jeune Espagnol, nommé *Sahedo*, passa chez lui, & y resta plusieurs jours pour se reposer. Lorsqu'il voulut partir, Brayau le fit accompagner par quelques Indiens, qu'il chargea de porter son paquet, & de lui aider dans les chemins difficiles. Etant arrivé sur le bord d'une rivière, un Indien, chargé des ordres secrets du Cacique, le prit sur ses épaules ; mais lorsqu'il fut au milieu de la rivière, il se laissa tomber avec l'Espagnol. Les autres Indiens qui l'accompagnoient se joignirent à lui pour empêcher l'Espagnol de se relever. Lorsqu'ils s'aperçurent qu'il ne faisoit plus de mouvement, ils tirèrent son corps

Les habitants de cette Isle se convainquent que les Espagnols sont mortels.

DES AMÉRICAINS. 3

sur la rive. Craignant cependant qu'il ne fût pas mort, ils lui firent des excuses de lui avoir laissé avaler tant d'eau, protestant que cet accident les chagrinoit, & qu'ils n'avoient pu faire plus de diligence pour le secourir. Pendant qu'ils tenoient ce discours, ils ne cessèrent de le tourner, & d'observer s'il donnoit des marques de vie. Ils restèrent trois jours auprès du cadavre à jouer cette comédie. Voyant enfin qu'il commençoit à se corrompre, ils allèrent avertir Brayau de ce qui s'étoit passé ; il voulut se convaincre de la vérité par lui-même, en informa les autres Caciques de l'isle. Les Insulaires, défabusés de la prétendue immortalité des Espagnols, prirent la résolution de s'en défaire. Leurs précautions furent si bien prises, qu'ils surprirent les Espagnols sans défense, & en massacrerent une centaine, avant que les autres eussent le danger qui les menaçoit. Parmi ces cent Espagnols, qui périrent par la main des Insulaires, il se trouva un Officier de marque. Il avoit cependant touché le cœur de la sœur d'un des Caciques, au point qu'elle l'avertit du danger qui

Herrera,
L. 7, c. 13.

le menaçoit ; mais il négligea ses avis.

Ponce, ne doutant pas que le projet des Insulaires ne fût de massacrer tous les Espagnols, rassembla ceux qui étoient dans l'île ; leur fit prendre les armes : les Indiens, de leur côté, se préparèrent à la défense, appellerent à leur secours les Caraïbes. Il se livra plusieurs combats ; mais les Indiens furent toujours battus. Ponce les poursuivit dans leurs retraites, & en tira une vengeance qui leur ôta pour jamais l'espérance de rentrer en liberté.

Cette île étoit si peuplée, que les Espagnols auroient eu une peine infinie à s'en rendre maîtres, si les Insulaires ne s'étoient persuadés que les nouveaux secours qui arrivoient de Saint-Domingue, étoient ceux-mêmes qu'ils avoient tués, & qui ressuscitoient pour les combattre. Cette idée leur fit regarder la résistance comme inutile. Ils s'abandonnerent à la discrétion de leurs vainqueurs, qui les employèrent à travailler aux mines, où ils périrent presque tous.

Ponce se voyant maître de l'île Borriquen, y fonda une ville sur le bord de la mer, dans un endroit fort com-

mode pour les vaisseaux, ce qui lui fit donner le nom de *Porto - Rico*, que les François ont changé en celui de *Portoric*. L'île a pris par la suite le même nom. La ville a changé plusieurs fois de situation, & fut fixée, au commencement du dernier siècle, sur la côte septentrionale, au dix-huitième degré trente minutes de latitude, & au quarante-huitième de longitude occidentale. A l'entrée du port, il y a une petite île, qui a été jointe à la grande, par le moyen d'une chaussée faite au travers du hâvre. La ville n'a ni murs ni remparts; mais le port est défendu par un bon château; & la petite île, qu'on a jointe au port, est impénétrable, à cause des bois épais qui la couvrent, & par deux châteaux qui en défendent l'approche. Au Sud - Ouest de la ville, il y a encore une forteresse, où l'on garde le trésor du Roi. Les rues de la ville sont larges, & les maisons bâties à l'Espagnole. Il y a peu de fenêtres; mais les portes sont grandes, afin de recevoir le vent qui rafraîchit l'air. Le Pape Léon X y érigea un Evêché en 1513, sous la Métropole de Saint-Domingue. Le Gouver-

neur de l'isle réside dans cette ville. Il y a auprès de Portoric une abbaye de Bénédictins.

Les autres lieux un peu considérables de l'isle, sont *Gundanilla*, forteresse sur la côte méridionale, & *San Germano*, sur l'occidentale.

§. I V.

La Jamaïque.

CETTE isle est entre le dix-septieme & le dix - huitieme degré de latitude septentrionale. Elle peut avoir cinquante lieues de longueur sur vingt de largeur. Elle se resserre par degrés vers ses deux extrémités, qui se terminent en pointes. On assure qu'elle contient environ cinq millions d'acres de terre, dont la moitié est actuellement cultivée. Une chaîne de montagnes, qui s'étend d'une mer à l'autre, la divise en deux parties. Ses côtes méridionales offrent une grande quantité d'excellentes baies.

Elle est divisée en dix - neuf Paroisses. *Saint-David*, qui contient une bourgade nommée *Free - Town*, & une saline dans la baie d'Yalla. La baie de

Port Morant lui appartient aussi. Les vaisseaux peuvent y mouiller à couvert, & ses environs sont bien cultivés. Ce quartier a pour défense un petit fort, où l'on entretient une garnison pendant la guerre. Il y a beaucoup de bois & d'au douce dans cette Paroisse.

On trouve ensuite celle de *Port-Royal*, qui tire son nom d'une ville très-riche & très-belle. Elle fut détruite en 1692, par un tremblement de terre: on la rebâtit beaucoup mieux qu'elle n'étoit; mais elle fut ruinée par un incendie. L'Assemblée générale défendit qu'elle fût rétablie dans le même lieu, même qu'on y tint marché. La commodité de sa situation fit cependant oublier cet ordre. Mille vaisseaux peuvent mouiller à l'aise dans son port, sans avoir rien à craindre des vents. On lui donne trois lieues de large. L'entrée est défendue par le fort Charles, qui est muni de soixante pièces de canon. Port-Royal, avant son dernier malheur, fournissoit seul à la Colonie un régiment de Milice. On y voyoit une grande & belle Eglise: les revenus du Ministre montoient

à deux cent cinquante livres sterlings. Tous ces avantages n'étoient pas capables de dédommager des inconvéniens de sa situation. L'eau douce, le bois & la pierre manquent absolument sur ce terrain. Le sol est si sec, qu'il n'y vient aucune espèce d'herbes, & la quantité de Marchands, que le commerce y attiroit, y rendoient les vivres fort chers.

Celle de *Saint-André* est après. Elle contenoit autrefois le bourg de *Kinston*, sur la baie de Port-Royal ; mais ce bourg est devenu lui-même une Paroisse. Le quartier *Saint-André* envoie deux Députés à l'Assemblée générale de la Colonie.

La Paroisse & le bourg de *Kinston* se sont beaucoup accrus après la ruine de Port-Royal. On y établit en 1695 les Cours de Justice & la Chambre de l'Amirauté. Ce bourg pourroit même passer pour une ville : on n'y compte pas moins de sept ou huit cents maisons. Il est situé sur la baie de Port-Royal, qui borne la Paroisse au Sud-Ouest : elle est bornée au Nord par le canton de *Beyton*, & au Nord-Est par une campagne qui s'étend jusqu'au pié des montagnes.

On trouve ensuite la Paroisse de *Sainte-Catherine*, qui contient le bourg de *Passage-Fort*, situé à l'embouchure de la riviere qui descend de *Spanish-Town*, ou *San-Iago*, à six milles de cette ville, & presque à la même distance de *Port-Royal*. On y compte environ deux cents maisons, bâties la plupart pour le logement des Voyageurs qui vont de *Port-Royal* à *San-Iago*. C'est de-là que vient le commencement de son nom, & le reste lui est donné à cause d'un fort qu'on y trouve, & qui est garni de dix ou douze piéces de canon. Il défend l'embouchure de la riviere. *Passage-Fort* envoie trois Députés à l'Assemblée générale. Il y a dans cette Paroisse une autre riviere, qu'on appelle *Black River*, la riviere noire. On a construit un fort beau pont dessus.

La Paroisse *Saint-Jean* est située dans les terres, six milles au-dessus de *Passage-Fort*. C'est un des plus beaux, des plus agréables, des plus peuplés & des plus fertiles quartiers de l'Isle. Elle envoie deux Députés à l'Assemblée.

Spanish-Town, ou *San-Iago*, dont la Paroisse touche à celle de *Saint-Jean*,

étoit la Capitale de la Jamaïque, sous le Gouvernement des Espagnols, & conserve encore ce titre sous les Anglois. Elle avoit plus de deux mille maisons dans sa splendeur ; mais elle n'en a pas à présent fix cents. Ses Eglises, dont le nombre étoit assez considérable, furent réduites à deux Temples. En face de cette ville, on voit une grande plaine qui nourrit quantité de bestiaux. La rivière qui coule de l'autre côté est belle, sans être navigable. Elle roule dans ses eaux des particules de cuivre. Le Gouverneur fait sa résidence dans la ville ; les principales Cours de Judicature y sont établies ; la plupart des Officiers Militaires s'attachent au siège du Gouvernement : tous ces motifs réunis ont été favorables au rétablissement de Spanish-Town. Le luxe y regne comme dans les plus grandes villes de l'Europe. La plaine qui est devant la ville, sert tous les soirs de promenade aux personnes du bel air. Il y a dans cette ville une garde de nuit à pié & à cheval. Le Corps de ville envoie trois Députés aux Assemblées générales.

Sainte-Dorothée contient *Old Her-*

bour : Elle est à quatre ou cinq lieues sous le vent de San-Jago. Old Harbour, ou le vieux port, est une grande rade & un petit golfe, qui peuvent recevoir cinq cents vaisseaux de la première grandeur. Cette Paroisse envoie deux Députés à l'Assemblée.

Sainte-Elisabeth est la première Paroisse des côtes méridionales de la Jamaïque. Les Espagnols y avoient bâti la ville d'Oristan, près d'une baie où la rivière Blewfield se décharge. Toute cette Paroisse est remplie de rocs, & bordée par quelques petites isles, qui sont *Sernavilla*, *Quitterwena*, *Serrana*, &c. On trouve plusieurs plantations dans cette Paroisse. La pointe de Négril forme un bon port à l'extrémité de l'Isle. Sa situation est fort commode pour les Anglois, lorsqu'ils sont en guerre avec l'Espagne : ils y attendent & enlèvent les vaisseaux qui vont à la Plavane & qui en reviennent. Un peu plus loin, au Nord-Ouest, on voit les ruines de Séville, second établissement des Espagnols.

La Paroisse de *Saint-James* est au Nord de la précédente. On y trouve quelques restes de *Melilla*, ancienne ville Espagnole. Ce quartier n'est pas

encore bien peuplé. La Paroisse envoie cependant deux Députés à l'Assemblée générale.

Celle d'*Hanovre* est à l'Est de la précédente ; elle n'est presque pas peuplée.

West-Morelan est au Midi de Hanovre. On y trouve un grand lac & des marais. Elle est encore déserte.

La Paroisse de *Clarendon* , à l'Ouest de Sainte Elisabeth , dans l'intérieur des terres , est assez peuplée. Elle envoie aussi deux Députés à l'Assemblée générale.

Celle de *Sainte-Anne* est au Nord de Clarendon. Elle n'est pas peuplée, quoiqu'elle envoie aussi deux Députés à l'Assemblée générale.

Sainte-Marie est à l'Ouest de la précédente. Elle envoie deux Membres à l'Assemblée.

Saint-Thomas de la Vallée est au Sud-Ouest de Sainte-Marie. Elle fournit deux Députés.

Saint-Georges est au Nord-Ouest de la précédente. Elle fournit le même nombre de Députés.

La Paroisse *Saint-Thomas d'Orient* termine la partie Sud-Ouest de la Jamaïque.

Celle de *Porteland* termine la partie du Nord-Ouest.

La partie septentrionale de l'île est moins peuplée que celle du Midi, & ne mérite pas qu'on en fasse la description.

Les anciens habitans de la Jamaïque avoient à-peu-près les mêmes loix & les mêmes mœurs que ceux de Saint-Domingue : ils étoient gouvernés par des Caciques.

Le terroir de cette île est bon & fertile dans toutes les parties de l'île, principalement dans les quartiers du Nord. Il est noirâtre, & mêlé de glaise en plusieurs endroits. Vers le Sud-Est, il est rougeâtre & sablonneux ; mais en général il est d'une extrême fertilité. Les plantes & les arbres y sont toujours couverts de feuilles & de fleurs ; tous les mois de l'année ressemblent à nos mois d'Avril & de Mai. Il y a plusieurs endroits qui produisent du blé d'Inde sans culture, ce qui y attire un grand nombre d'animaux sauvages. Les Indiens semoient autrefois leur blé dans ces endroits qui n'ont pas cessé depuis d'en produire. Les Espagnols avoient abandonné ces pâturages aux

Terroir.

boeufs, aux chevaux & aux porcs qu'ils avoient apportés de l'Europe, & ces animaux y avoient tellement multiplié, qu'à l'arrivée des Anglois, on en trouvoit de nombreuses troupes. Les Anglois leur ont fait la guerre avec si peu de relâche, que le nombre en est beaucoup diminué.

Climat.

Le climat de la Jamaïque est fort tempéré : il n'y a point de pays entre les tropiques où la chaleur soit moins incommode. L'air y est continuellement rafraîchi par les brises de l'Est, par les pluies & par les rosées. On assure que les quartiers de l'Est & de l'Ouest sont plus sujets aux vents & à la pluie. D'ailleurs, leurs épaisses forêts les rendent moins agréables que ceux du Sud & du Nord, qui sont beaucoup plus ouverts. Les parties montagneuses sont souvent les plus froides : il y a quelquefois des gelées blanches.

Tremblement de terre arrivé à la Jamaïque en 1692, et ses effets.

On ne connoissoit point à la Jamaïque ces terribles tempêtes qui ravagent les lieux par où elles passent : mais le 7 Juin 1692, un tremblement de terre détruisit presque toutes les villes, les habitations, & fit périr un

nombre prodigieux d'habitans. Voici le précis des différentes relations que nous avons lues.

Entre onze heures & midi, ceux qui étoient dans leurs maisons les sentirent trembler, & virent le pavé de leurs appartemens se soulever : ils entendirent pousser dans les rues des cris épouvantables. Etant sortis de leurs maisons, ils rencontrèrent le peuple qui levoit les mains au ciel, pour implorer la miséricorde Divine : en continuant de marcher, ils virent tomber des maisons des deux côtés, & d'autres s'abîmer. Le sable des rues s'enfloit au point qu'il soulevoit ceux qui étoient dessus. Il s'ouvrit ensuite, & forma de profonds abîmes. Bien-tôt un déluge d'eau fit tomber de côtés & d'autres une multitude de malheureux qui faisoient les solives des maisons renversées ; mais ils étoient entraînés avec elles. D'autres se trouverent enfoncés dans le sable, d'où l'on ne voyoit sortir que leurs jambes & leurs bras.

Aussi-tôt que la secousse cessa, chacun courut pour voir s'il lui restoit quelque chose de sa maison, & s'il étoit péri quelqu'un de sa famille ; on

marchoit sur les ruines des édifices qui flottoient sur l'eau. On rencontroit des personnes de l'un & de l'autre sexe, qui se tenoient attachées à divers matériaux, & flottoient avec eux. Au lieu de sa maison on ne trouvoit que des ruines, & on ne pouvoit s'instruire du sort de sa famille. Quelques-uns eurent le bonheur de se sauver, par le moyen des canots, dans les vaisseaux; d'autre restèrent engloutis dans les ouvertures qui s'étoient faites à la terre, ou dans les flots. La nuit survint, augmenta encore l'horreur du désastre.

Après ce triste événement, on vit plusieurs Matelots quitter les vaisseaux pour aller piller les maisons qui avoient résisté au tremblement : mais, tandis qu'ils étoient occupés à exécuter cette odieuse entreprise, une seconde secousse les fit périr.

Plusieurs vaisseaux qui étoient dans le port furent brisés, & d'autres furent coulés à fond. Un bruit terrible, qu'on entendit dans les montagnes, causa tant de terreur aux Nègres déserteurs, qu'ils allèrent demander grace à leurs maîtres. Ils assurèrent que l'eau avoit

pénétré jusque sur ces hauteurs , & qu'ils l'avoient vue sortir en plusieurs endroits avec une extrême violence. Toutes les salines furent inondées. La terre s'étoit ouverte en plusieurs endroits , & avoit englouti une multitude de personnes, des maisons même toutes entières.

Le Ciel, qui étoit bleu & clair avant le tremblement de terre, parut tout-à-coup sombre & rougeâtre. On entendit de prodigieux bruits dans toutes les parties de l'isle. On peut se faire un tableau de la consternation dans laquelle les habitans étoient plongés pendant ces convulsions de la nature : ils croyoient que le monde entier étoit menacé de sa dissolution.

Le Nord de l'isle ne fut point garanti des effets du tremblement : une grande partie de ses plantations fut engloutie ; un établissement de dix milles acres de terre disparut entièrement , & l'on ne vit à la place qu'un étang de même étendue. Les eaux y ont séché depuis ; mais on n'y a trouvé aucune apparence de maisons , d'arbres , &c. Dans le quartier de Clarendon , il s'ouvrit des abîmes & de vastes

lacs à douze milles de la mer : il en reste encore des traces. On fait monter à près de treize mille personnes , le nombre de ceux qui périrent dans toutes les parties de l'isle. Les vapeurs qui sortirent des ouvertures de la terre , répandirent beaucoup de maladies dans toute l'isle , ce qui fit encore périr un nombre considérable d'habitans.

Le temps y est ordinairement plus varié & plus incertain que dans les autres isles. Les mois de Mai & de Novembre sont ordinairement fort humides. L'hiver n'est distingué de l'été que par des pluies & des tonnerres , qui sont alors plus violents que dans les autres saisons. Les brises d'été commencent à souffler vers les neuf heures du matin , & deviennent plus fortes , à mesure que le soleil se leve. Pendant presque toute l'année , les nuits & les jours sont égaux en longueur , ou du moins la différence est insensible. Chaque nuit , le vent souffle à la fois de tous les côtés , de manière qu'aucun vaisseau ne peut en approcher pendant ce temps ; les brises de mer s'élevant bientôt après , on ne peut en

partir que de grand matin. A mesure que le soleil baisse, les nuages s'assemblent, & prennent différentes formes, suivant celles des montagnes. Un Marinier expérimenté connoit chaque partie de l'isle à la forme des nuées qui la couvrent. Depuis la destruction des bois, les pluies sont fort diminuées.

Il se trouve quantité de rocs dans les ports de la Jamaïque : ils ont la forme des cornes de cerfs. Il y croît des plantes marines, dont les racines sont réellement pierreuses. Dans la presqu'isle de Port-Royal, on ne creuse pas quatre ou cinq piés, sans que l'eau paroisse. Elle a ses périodes comme la marée, est saumâtre & fort mal saine.

Les Européens qui vont à la Jamaïque sient beaucoup, & continuellement pendant neuf mois. La plupart des animaux de cette isle vivent sans boire. Vers le milieu de l'isle, entre les Paroisses de Sainte-Marie & de Saint-Jean, si, pendant qu'il pleut, il tombe quelques gouttes d'eau sur un habit, de quelque étoffe qu'il soit, en moins d'une demi-heure, elles se changent en petits vers blancs, semblables à ceux

qui s'engendrent dans le fromage ou les fruits. L'air y est cependant fort sain : on peut y passer la nuit, y dormir même sans danger.

Productions
de la Jamaïque.

Les productions naturelles de la Jamaïque sont à-peu-près les mêmes que dans les autres Antilles. A l'égard de celles que les habitans doivent à leur travail, on remarque particulièrement que le sucre y est plus luisant & plus fin que celui de la Barbade, & se vend, en Angleterre, sept ou huit schellings le cent de plus. Les Anglois tirent plus de cacao de cette île, que de tous leurs autres établissemens en Amérique, & ce commerce leur procure des avantages considérables.

L'indigo est en plus grande abondance dans cette île que dans aucune autre Colonie, parce que les savannes y sont en très-grand nombre, & que cette plante demande un terrain léger. On sème la graine en Mars, & elle est en maturité au mois de Juin; mais il arrive assez ordinairement que les vers mangent cette plante.

Le piment vient naturellement dans cette île; ce qui lui a fait donner le nom de *Poivre de la Jamaïque*. L'export-

tation en est si considérable ; qu'elle fait un article important du commerce. L'arbre qui porte le piment est haut , droit , & environ de la grosseur de la cuisse. L'écorce en est fort unie ; & de couleur grise. Il jette de toutes parts d'assez longues branches , au bout desquelles sortent de petites tiges , entourées de feuilles de différentes grandeurs , dont la plus grande peut avoir la longueur de quatre ou cinq pouces , sur trois de large au milieu , d'où elle se termine en pointe aux deux bouts. Leur pédicule est long d'un pouce. Elles sont d'un verd foncé. Lorsqu'on les brise entre les doigts, elles jettent une odeur agréable. De l'extrémité des tiges , sort un faisceau de fleurs , auxquelles succèdent des grains couromés de quatre petites feuilles , & plus gros dans leur maturité que ceux du genièvre. Ils sont d'abord petits & verdâtres ; mais en mûrissant , ils deviennent noirs , unis , luisans , & contiennent , dans une pulpe verte , aromatique & humide , deux grosses semences demi-sphériques , séparées par une membrane : elles forment ensemble une sphere parfaite.

L'arbre piment croît dans toutes les parties montagneuses de la Jamaïque, & principalement du côté du Nord. On assure que, pour avoir le fruit, on coupe l'arbre par le pié. On regarde le piment comme la plus saine de toutes les épices communes : elle l'emporte sur l'épice des Indes par une infinité d'avantages. Elle atténue les humeurs épaisses, facilite la digestion, fortifie l'estomac, chasse les vents, & est fort bonne pour les intestins.

La canelle croît aussi dans cette île. Le tronc de l'arbre qui la porte est à peu - près de la grosseur de celui qui porte le piment : il s'élève de la même hauteur. Ses branches sont ornées de petits rameaux qui pendent vers la teste. L'écorce est double. L'extérieure, qui est épaisse de deux ou trois lignes, a une couleur cendrée, avec de petites taches blanches, & quelques nœuds de couleur plus sombre, qui la rendent un peu rude. Son goût est un peu aromatique. L'intérieur a plus d'épaisseur que la canelle : elle est fine, plus blanche que l'autre, & le goût plus piquant : il tire assez sur celui du girofle. Les feuilles sortent vers l'extrémité des rameaux

rameaux , fans aucun ordre , & fur des pédicules d'un pouce de long. Elles ont la largeur d'un pouce vers le bout. Leur couleur est un jaune-verd , uni & luisant. Leurs fleurs croissent en ombelles au bout des branches , & , comme celles du piment , elles font place à des grains de la grosseur d'un pois , rond , verd , & contenant , dans une poulpe mucilagineuse , quatre semences noires , de figure irrégulière. Dans la fraîcheur de cet arbre , toutes ses parties sont chaudes , aromatiques , & d'un goût qui approche plus de celui du girofle que de la canelle. Après en avoir mâché un moment , on est obligé de prendre de l'eau pour se rafraîchir la bouche. L'écorce sèche est d'un bon usage , & s'emploie dans toutes les Colonies Angloises de l'Amérique.

L'île de la Jamaïque produit une sorte de cédre , dont le bois est si poreux , sans qu'on s'en apperçoive à la vue , que le vin & les autres liqueurs , qu'on met dans des vases qui en sont faits , s'échappent presque à l'instant.

Il y a des mines de cuivre : les Espagnols y en avoient trouvé d'argent ; mais les Anglois n'ont pu les décou-

vrir. On prétend qu'on trouvoit de l'ambre gris sur quelques-unes de ses côtes.

Le tabac qu'on y cultive n'est pas de la meilleure qualité. On y trouve des eaux chaudes & des eaux minérales. Il y a une espece de plante assez singuliere ; les Anglois la nomment *Spirit-Weed*. Lorsque la graine est mûre, elle sort du vaisseau qui la contient avec un bruit fort aigu, & se répand assez loin,

Christophe Colomb découvrit, comme nous l'avons dit, la Jamaïque dans son second voyage, au commencement de Mai 1494.

Dom Diegue Colomb, fils de Christophe, en obtint le Gouvernement, & en posséda en propre la plus grande partie : il y fit bâtir la ville de San-Iago de la Vega, prit le titre de Marquis de la Vega, qui passa à ses descendans. Les habitants de cette isle étoient, comme nous l'avons dit, d'un caractère fort doux, & donnoient aux Espagnols les plus grandes marques d'amitié : ils partageoient leurs vivres avec eux, s'en privoient même pour les leur donner. Les Espagnols, de

leur côté, eurent beaucoup d'égards pour eux, tant qu'ils ne se crurent pas assez forts pour les subjuguier ; mais sitôt que leur nombre fut augmenté, ils les traitèrent comme de véritables esclaves. Les Insulaires voulurent défendre leur liberté ; mais, voyant qu'ils ne pouvoient résister à leurs ennemis, que leurs Caciques avoient presque tous été tués, il se soumirent. Les Espagnols les employèrent à filer & à fabriquer des étoffes de coton, dont ils firent un commerce fort avantageux. La multiplication de leurs bestiaux augmenta encore le commerce de l'isle : on y joignit celui du sucre & du vin. La Vega devint bientôt une ville très-florissante. Les Espagnols ne tardèrent pas à en construire d'autres : ils bâtirent Séville sur la côte du Nord, Mellila sur celle du Sud, & Oriston dans la partie occidentale ; mais ils se livrèrent bientôt à l'indolence & à l'oisiveté, qui ne tardent pas à fuir les richesses. Lorsque le Portugal fut réuni à l'Espagne, plusieurs Portugais passerent à la Jamaïque, & tenterent d'augmenter la culture & le commerce de cette isle ; mais ils y trouverent un

obstacle invincible de la part des Espagnols.

La Jamaïque est pillée par les Anglois.

En 1596, le Chevalier Antoine Shirley, Anglois, croisoit dans ces mers avec une puissante flotte. Il descendit à la Jamaïque, prit, pilla San-Iago, & se retira. En 1634, le Colonel *Jakson* y fit encore une descente, à la tête de cinq cents hommes, ravagea toutes les parties de l'isle, & exigea une grosse somme, pour ne pas mettre le feu à San-Iago. Ces disgrâces n'instruisirent point les Espagnols sur ce qu'ils avoient à craindre de la part de ces redoutables ennemis.

Sur des instructions que l'on donna à ceux-ci, ils équipèrent une puissante flotte, aborderent, le 13 Avril 1655, à l'isle Saint-Domingue; mais ils y trouverent une résistance si vive, qu'après avoir perdu beaucoup de monde, ils furent obligés de se rembarquer. Ils résolurent de tenter une descente à la Jamaïque, qu'ils savoient n'être pas en état de défense. Ils y arriverent le 3 Mai de la même année, marcherent droit à San-Iago de la Vega, dans l'espérance de l'emporter d'assaut; &, pour s'assurer de la réussite,

ils ordonnerent que le premier qui tourneroit le dos , feroit tué par son voisin.

Les Espagnols ignoroient ce qui s'étoit passé dans l'île Saint - Dominique : ils n'étoient pas en état de se défendre contre les Anglois , dont le nombre se montoit à dix mille hommes. Pour sauver leur vie & leurs effets , ils eurent recours à l'adresse. Des propositions menagées avec art , des présents distribués aux Officiers , leur procurerent le temps de cacher leurs biens dans les montagnes ; ils s'y retirèrent eux-mêmes , & laissèrent aux Anglois une ville nue & déserte. Les Anglois , en y entrant , furent surpris de se voir frustrés de toutes les richesses qu'ils espéroient trouver. Les fugitifs se rallierent en divers partis , fondirent sur les Anglois , qui n'avoient pas eu le temps de se reconnoître , en tuèrent un grand nombre , & retournerent dans leur retraite. Ils en descendoient toutes les nuits , répandoient le trouble & la confusion parmi leurs ennemis , qui , ne connoissant pas les chemins , ne pouvoient les poursuivre.

Les Espagnols auroient insensiblement détruit tous les Anglois ; mais ils se lassèrent de la vie qu'ils menoient dans les montagnes , & regrettoient les délices de San-Iago : ils se retirèrent dans l'isle de Cuba , laisserent seulement leurs Mulâtres & leurs Nègres pour harceler les Anglois , & conserver la possession de leurs anciens droits jusqu'à leur retour ; mais le Vice-Roi du Mexique leur ordonna de retourner à la Jamaïque , & défendit au Gouverneur de l'isle de Cuba de leur donner retraite : il leur promit cependant de leur donner des secours capables de réparer leurs disgraces. Ils retournerent à la Jamaïque , se séparèrent en plusieurs troupes , qui se dispersèrent dans les bois , autant pour la facilité de leur subsistance , que pour se dérober aux poursuites des Anglois. Cette vie errante & misérable en fit périr un grand nombre : le Vice - Roi du Mexique ne leur envoya que cinq cents hommes pour tout secours. Ceux - ci refuserent même de s'unir à eux , lorsqu'ils les virent si foibles , & se retirèrent au Nord de l'isle , où ils se retrancherent pour attendre du renfort.

Pendant ce temps, les Anglois s'étoient emparés de toutes les parties méridionales de l'isle. Des régimens entiers s'étoient établis dans différens quartiers : ils y avoient formé des plantations, & tenoient toujours sous les armes trois ou quatre mille hommes : dix-huit vaisseaux de guerre étoient répandus dans les différens ports. Cromwel, qui étoit alors Protecteur de l'Angleterre, releva beaucoup les avantages de cette nouvelle acquisition, & y envoya des secours capables de résister à toutes les entreprises des Espagnols. Ceux-ci, ayant perdu toute espérance de recouvrer la possession de l'isle, s'embarquerent avec leurs femmes, leurs enfans & tout ce qu'ils possédoient, passerent à l'isle de Cuba, où l'on fut obligé de les recevoir. Ils laisserent à la Jamaïque leurs esclaves Nègres, qui s'y sont tellement multipliés depuis ce temps, que, pour arrêter leurs brigandages, les Anglois ont élevé des forts, & entretiennent des corps-de-garde au pié des montagnes.

Les Anglois, se voyant maîtres de l'isle, songerent à y former un éta-

Biv

blissement solide. En 1663, on y comptoit déjà dix-sept mille deux cents habitans. Les Flibustiers contribuerent beaucoup à cet établissement, par les richesses qu'ils y apportoint de leurs courses & du pillage des établissemens Espagnols.

Nombre et
richesses des
habitans.

On compte à présent trois sortes d'habitans à la Jamaïque : les maitres, les domestiques & les esclaves. Les Maitres de familles, ou les Chefs des plantations & les Négocians vivent dans l'abondance & dans un luxe qui égale celui de l'Europe. Ils ont des carrosses à six chevaux, précédés & suivis d'une nombreuse livrée, sans y comprendre les Nègres qu'ils font courir devant eux. Les richesses que leur procure le commerce avec les Espagnols, y attirent une si prodigieuse quantité d'Anglois, qu'on y en compte à présent plus de soixante mille, & près de cent mille Nègres. Il y a environ sept mille hommes de troupes.

Etat actuel
de l'Isle.

Le Gouvernement & les usages different peu de ceux des autres isles Angloises ; mais il y a quelque différence dans le commerce, principalement pour les bois de teinture, que les Marchands

de la Barbade ne peuvent se procurer si facilement. La baie de Campêche a toujours été fort avantageuse à la Jamaïque, où l'on alloit abattre le bois pour le transporter en Angleterre, sans aucune autre espece de frais. Les Espagnols ont voulu faire cesser ce commerce : mais on le continue toujours, par le moyen des gardes qui escortent les Ouvriers.

Le principal commerce de l'île avec les Espagnols, consiste cependant dans la vente des Nègres, des étoffes, & d'autres marchandises d'Angleterre. En guerre, le situation de la Jamaïque, au milieu des possessions Espagnoles, lui procure un commerce avantageux. Il ne part point un vaisseau des Indes, ou du Continent, appartenant à la Monarchie Espagnole, qui ne soit forcé de passer à la vue de la Jamaïque. Un brave Commandant, avec douze ou quinze frégates, suffit pour enrichir l'île par ses prises, & pour apauvrir les Espagnols. La flotte qui vient tous les ans de Carthagene avec l'argent du Pérou, relâche à Saint-Domingue, d'où elle ne peut se ren-

dre à la Havanne , fans passer par la Jamaïque.

Nous ajouterons à ce que nous avons dit ci-dessus de Port-Royal , qu'il perdit beaucoup par le tremblement de terre : mais on y fit assez de réparations , & il peut encore passer pour un des beaux ports de l'Amérique. La ville est composée de trois belles rues qui sont traversées par plusieurs autres. Il y a une fort belle église , un Hopital pour les Matelots , un arsenal & des magasins : elle est gardée par des forts & par une garnison régulière. Le Receveur-Général , & tous les Officiers de l'Amirauté y ont leurs bureaux comme à Spanish - Town. Kingston fut régulièrement bâti après le tremblement de terre. Il peut avoir un mille de long , sur un demi-mille de large : il est divisé en quarrés , & , comme la plupart des villes Espagnoles de l'Amérique , coupé par des rues fort droites. Le Receveur-Général de l'Amirauté , le Secrétaire du Gouvernement & le Grand Voyer , sont obligés d'y avoir aussi des bureaux. La plupart des Négocians s'y sont retirés

depuis la chute de Port-Royal. La garnison consiste en dix Compagnies d'infanterie, & deux de cavalerie. On compte dans la ville onze ou douze cents maisons : il n'y a qu'une Eglise ; mais les juifs y ont deux Synagogues, & les Quaquers un lieu d'assemblée.

Spanish-Town est la résidence du Gouverneur, & le siège de l'Assemblée générale. Les réparations y ont été plus lentes qu'ailleurs, parce qu'étant dans les terres, il n'a pas beaucoup de commerce. La plupart des habitans sont, ou des Négocians déjà fort riches, qui laissent leurs affaires entre les mains d'autrui, ou des Officiers, ou d'autres personnes de distinction. Dans le nombre des maisons, on en compte sept ou huit cents qui sont fort belles. Les carosses & les chaises y sont très-communs. Les bals & les assemblées y sont aussi fréquens qu'à Londres. Il y a comédie. Le palais du Gouverneur borde la grande place, & consiste en plusieurs grands bâtimens, dont une partie est à double étage. Il y a un fort beau jardin. Les Eglises sont fort belles. La douane est un bâtiment quarré, de quarante piés

sur chaque face. On y tient aussi les Cours de Justice. Les maisons sont ordinairement lambrissées de bois précieux. Dans les actes publics, cette ville conserve toujours son nom de *San-Iago de la Vega*.

Oristan & Séville étoient deux grandes & belles villes du temps des Espagnols : mais elles furent renversées par le tremblement de terre, & n'ont jamais été relevées. Une partie de l'espace qu'elles occupoient, est aujourd'hui rempli de cannes de sucre. Les Anglois ont jeté les fondemens d'une autre ville à Bagual, dans la Paroisse de Sainte-Anne ; mais on doute qu'elle s'acheve jamais. *Frée-Town* est une petite ville dans la Paroisse de Saint-David. *Passage-Fort*, dans la Paroisse de Sainte-Catherine, ne s'est pas agrandie : on n'y compte que cinquante ou soixante maisons. *Carile*, dans la Paroisse de Vere, n'est pas considérable. *Tichfield* doit son nom à la Duchesse de Portland. Cette ville est située près de Port-Antonio, & défendue par un fort très-régulier, où l'on entretient une petite garnison.

Quelques Voyageurs prétendent qu'il

y a des habitans à la Jamaïque qui peuvent passer pour les plus riches particuliers du monde. Ils ajoutent qu'il y a annuellement cinq cents vaisseaux employés au seul commerce du sucre & que chacun étoit environ de deux cents tonneaux, le total monte tous les ans à cent mille. On peut mettre encore le café au nombre des plus avantageuses productions de l'île.

ARTICLE IV.

Isles du Vent.

LES îles du Vent sont au nombre de vingt-six. On les nomme ainsi, parce qu'elles reçoivent le vent d'Est plutôt que les autres îles, qui sont situées vers le Sud-Ouest, & qu'on appelle pour cela *Isles sous le vent*.

Christophe Colomb les découvrit en 1492, & en assujettit une partie à la Couronne d'Espagne. On les nommoit autrefois *Caraïbes* ou *Cannibales*, du nom des peuples qui les habitoient. Elles s'étendent en demi-cercle du Nord-Ouest au Sud-Ouest, depuis la partie orientale de celle de Porto-

Rico , jufque vers la côte feptentrionale de l'Amérique méridionale , entre le dix-huitieme quarante minutes , & l'onzieme degrés de latitude feptentrionale , & entre le quarante-troisieme & le quarante-feptieme de longitude occidentale.

§. I.

Isle Saint-Thomas.

ELLE est fituée au Levant de Porto-Rico , à dix-huit degrés de latitude. La commodité naturelle de fon port l'a rendu célèbre. Quoiqu'elle n'ait que fix lieues de tour , elle a deux maîtres , le Roi de Dannemarck & le Roi de Pruffe. A la vérité , les Pruffiens n'y font que fous la protection des Danois. Labat affure que ce font les Hollandois qui en font tout le commerce fous le nom des Danois.

Le port est gardé par une fortereffe qui ne forme qu'un petit quarré avec de très-petits baffions , fans fossés & fans ouvrages extérieurs. Toute fa défenfe confifte en un plan de raquettes qui regnent à l'entour , & qui occupent tout le terrain qui devoit être rempli par le fossé & le chemin cou-

vert. Il a six ou sept piés de large. On a soin d'entretenir ces raquettes, & de les tenir si bien ferrées à leur sommet, & si unies, qu'il semble qu'on les taille tous les jours. Leur hauteur est de sept piés. Les bâtimens du fort sont adossés contre le mur, & laissent au milieu une tour carrée. A cinquante ou soixante pas du fort, il y a un bourg qui suit la figure de l'anse où est le port. Ce bourg n'est composé que d'une longue rue, qui se termine au comptoir de la Compagnie de Dannemarck. Ce comptoir est un grand & bel édifice, qui contient quantité de logemens & de magasins, commodes pour les marchandises, pour la garde des Nègres, dont cette compagnie fait un commerce avec les Espagnols. A la droite du comptoir, on trouve deux petites rues qui sont remplies de François réfugiés d'Europe & des isles. C'est ce qu'on appelle le *Quartier de Brandebourg*. Il est assez singulier de trouver dans cette isle trois ou quatre Religions différentes, sans aucun Temple. Les deux dominantes sont la Luthérienne & la Calviniste. Le nombre des Catholiques est peu considérable.

Les maisons du bourg, qui autrefois

n'étoient que des cabanes, sont à présent bâties en briques : elles n'ont presque toutes qu'un étage ; mais elles sont très-propres : les pavés sont des carreaux de fayance : on blanchit le dedans à la maniere de Hollande. Le peu de solidité du terrain, où l'on ne peut creuser trois piés sans rencontrer l'eau & le sable mouvant, est cause qu'on ne leur donne pas d'élévation.

Le commerce de cette isle est très-considérable. Comme le Dannemarck est presque toujours neutre dans les guerres de l'Europe, son port est ouvert à toutes les Nations. Pendant la paix, il sert d'entrepôt pour le commerce que les François, les Anglois, les Espagnols & les Hollandois n'osent faire ouvertement dans leurs isles ; & pendant la guerre, il est le refuge des vaisseaux Marchands qui sont poursuivis par les Corsaires. D'un autre côté, les Corsaires y mettent leurs prises, & les vendent, lorsqu'ils ne sont pas à portée de les conduire plus loin. C'est dans cette isle que partent quantité de barques pour aller sur les côtes de Tierra-Firme, d'où elles rapportent beaucoup d'argent en especes ou en barres, & des marchandises pré-

cieuses. Tous ces avantages font régner dans cette petite Isle l'abondance & les richesses.

Le terrain de l'isle, quoique léger, est fertile. Il produit en abondance le manioc, le mill, les patates & toutes sortes de fruits & d'herbages. Les cannes y croissent très-bien, le sucre y est très-bon ; mais les sucreries ne sont pas abondantes. Il y a peu de bœufs & de chevaux dans cette isle, parce qu'elle manque de pâturages pour leur subsistance ; mais elle tire ses grosses viandes de Portoric, qui lui en fournit abondamment. On y élève d'excellents cabris, & toute sorte de volaille. Les vivres y sont cependant toujours chers, parce que l'argent y est très-commun, & les étrangers y viennent avec affluence.

§. II.

Les Vierges.

ON donne le nom d'*Isles des Vierges* à une douzaine de petites isles qui s'étendent au Levant de Porto-Rico. La navigation entre ces isles, dit le Père Labat, est une des plus agréables que


l'on puisse imaginer. On s'y croit dans une grande prairie, coupée de part & d'autre par quantité de bosquets. Les beaux arbres dont ces isles sont remplies, font juger avantageusement de la terre. Il y en a quelques-unes d'habitées; mais la plupart sont désertes. La plus grande est à l'Est des autres, & se nomme la *Grosse Vierge*. Elle est habitée par des Anglois, qui l'appellent *Paneston*. Ils sont fort pauvres, recueillent un peu de tabac, d'indigo, du coton & des pois. Leur nourriture commune est du poisson & des patates. Ils n'ont d'eau douce que celle qui tombe du Ciel, & qu'ils conservent dans des futailles. Lorsqu'elle est consommée ou corrompue, leur ressource est l'eau de pluie qui se trouve dans les rochers creux, sur laquelle il se trouve une croute verte, épaisse de deux doigts. On prend garde de la rompre, & on n'y fait qu'une ouverture de la grandeur du vase avec lequel on puise de l'eau, parce qu'elle modere l'ardeur du soleil, & fait sur l'eau l'effet d'un toit sur une maison.

La pêche est très-abondante dans tous les canaux qui séparent ces isles.

§. III.

Négada, ou la Négade.

CETTE isle est basse, platte, & souvent inondée des eaux de la mer ; c'est de là qu'elle tire son nom Espagnol, que les François ont changé en celui d'*Isle noyée*. Elle peut avoir quatre ou cinq lieues de longueur. Comme le milieu est plus élevé que les côtes, on y voit quantité d'arbres & de mangles. Elle est environnée de bas-fonds, où le danger est très - considérable pour les vaisseaux. Un gallion d'Espagne y étant perdu, on porta l'or qui y étoit dans l'isle, & on le cacha dans la terre. Les fréquentes inondations ayant effacé les marques auxquelles on se flattoit de trouver ce trésor, il est resté jusqu'à présent. On a fait l'impossible pour le découvrir ; mais on n'a jamais pu en venir à bout. Il y a apparence que sa pesanteur l'a fait enfoncer dans les terres qui sont très-mobiles. L'isle de Négada n'est point habitée.



§. IV.

Sombrera.

C'EST une isle deserte. Les Espagnols lui ont donné ce nom, parce qu'elle est ronde & platte, qu'il y a une montagne au milieu, laquelle étant ronde & élevée, représente la figure d'un chapeau.

§. V.

L'Anguille.

ELLE a environ dix lieues de long & trois de large. Elle tire son nom de sa figure. Les Anglois y ont une Colonie de deux à trois cents habitans qui y cultivent du tabac. Le terrain est plat & uni.

§. VI.

Saint-Martin.

CETTE isle est située à dix-huit degrés quinze minutes de latitude Nord, & peut avoir quinze ou seize lieues de tour. On n'y trouve ni ports ni rivières : mais il y a quelques fontaines qui donnent beaucoup d'eau dans les

temps de pluie , & tariffent dans les temps fecs. Alors on a recours à l'eau de citerne , & de quelques mauvaises mares. Le terrain n'est pas fertile ; auffi n'y cultive-t-on que du tabac , de l'indigo , des pois , du manioc & du rocou. On y trouve du fel en abondance : il fe trouve dans des falines naturelles , où on le prend fans beaucoup de travail.

Les François s'y établirent en 1637 : mais les Hollandois s'en emparerent , & s'étant trouvés les plus forts , y bâtirent une petite fortereffe : les Efpagnols de Portoric les en chafferent & s'y établirent. Ils y bâtirent une fortereffe , dont on voit encore les débris : elle n'avoit d'autre utilité pour eux , que d'empêcher les autres Européens de s'établir dans les petites ifles voisines : mais , n'ayant pu s'opposer aux établiffemens des François & des Anglois dans les ifles Saint-Christophe , Antigo , la Guadeloupe , la Martinique , &c. , ils abandonnerent celle de Saint-Martin en 1648 : & fe retirerent à Portoric. Avant d'en sortir , ils détruírent tous les édifices , démolirent les fortereffes , & creverent les citernes.

Il y avoit parmi eux quatre François cinq Hollandois & un Mulâtre. Ces dix hommes, voyant que la Colonie Espagnole avoit pris la résolution de s'embarquer, allèrent se cacher dans les bois. Lorsque les Espagnols furent partis, les dix Etrangers se rejoignirent sur le rivage, prirent la résolution de rester dans l'isle & de la partager entre les François & les Hollandois. Ayant cependant besoin de tout, ils convinrent d'informer de leur traité le Gouverneur François de Saint-Christophe, & le Gouverneur Hollandois de Saint-Eustache. Les Hollandois ayant une petite barque, se chargerent de cette double commission : mais ils eurent l'infidélité de n'avertir que le Gouverneur de leur Nation, qui fit partir promptement tout ce qu'il put ramasser de monde dans son isle, pour aller prendre possession de celle de Saint-Martin, au nom des Etats-Généraux. Les quatre François, ne recevant aucune nouvelle de Saint-Christophe, se défierent de la perfidie des Hollandois ; mais ils étoient obligés de diffimuler leur chagrin. Enfin, ils trouverent occasion d'informer le Com-

mandeur de Poincy , Général des isles Françoises , de l'injustice qu'on faisoit à leur Nation.

Poincy envoya d'abord à l'isle Saint-Martin trente hommes , sous la conduite d'un Officier , avec ordre seulement d'examiner quelle seroit la conduite du Gouverneur Hollandois. Loin de les recevoir , les Hollandois prirent les armes pour les empêcher de descendre. Les François , qui ne se trouvoient pas assez forts pour former une attaque , retournerent à l'isle Saint-Christophe. Poincy donna le Commandement de trois cents hommes à Longvilliers , son neveu , avec ordre de faire tous ses efforts pour se rendre maître de l'isle Saint - Martin , dont il le nomma Gouverneur. Longvilliers débarqua sans obstacle , parce que la Colonie Hollandoise étoit trop foible pour l'en empêcher. Il fit demander les quartiers François , dont elle s'étoit mise en possession. Le Gouverneur Hollandois , menacé de se les voir enlever par force , & de perdre ceux qu'on paroïssoit disposé à lui laisser , se hâta d'envoyer des Députés , avec lesquels l'accord fut conclu. Les Fran-

çois demeurerent maîtres de tout le côté qui regarde l'isle d'Anguille, & les Hollandois de celui qui contient le fort. Le traité fut signé sur une montagne qui fait la séparation des deux quartiers, & qui en a pris le nom de *Mont des Accords*.

Les deux Nations se promirent une assistance mutuelle, & vécurent en bonne intelligence jusqu'à la guerre de 1688. Les Anglois, ayant été chassés de Saint-Christophe dès le commencement de cette guerre, la plupart des habitans de Saint-Martin reçurent ordre d'y passer, pour occuper les quartiers dont on avoit dépouillé les Anglois. Quelques-uns retournerent à Saint - Martin après la paix de Rîswick : on leur donna même un Commandant, sous lequel ils commençoient à se rétablir : mais la guerre s'étant rallumée en 1702, le Gouverneur François voulut les faire passer encore dans quelque'autre Colonie. Ils refuserent d'obéir, renouvellement leur ancien concordat avec les Hollandois, & on poussa l'affection mutuelle jusqu'à fournir des vivres & des rafraîchissemens aux Corsaires des deux Nations qui venoient sur les côtes.

Labat

Labat observe que la Religion Chrétienne étoit bien négligée dans la Colonie Françoisé, lorsqu'il y passa. On n'y envoyoit aucun secours ecclésiastique. Il y trouva un chirurgien qui y faisoit les fonctions de Curé : c'étoit lui qui rassembloit le peuple à l'Eglise les Dimanches & les Fêtes : il faisoit quelques exhortations, récitoit les prières, indiquoit les Fêtes & les jeûnes. A ces fonctions, il réunissoit celles de Commandant, de Chirurgien & de Juge. Il étoit assisté, dans cette dernière, par le Maître d'école & son *Frater*, qui lui tenoit lieu de Greffier. Cette cour jugeoit souverainement, & en dernier ressort, toutes les contestations qui s'élevoient dans la Colonie. La maison de ce Chirurgien étoit la plus apparente de toutes celles qui composoient la ville de Saint-Martin, dont le nombre se montoit à dix-huit ou dix-neuf. L'Eglise & le logement du Maître d'école en étoient à quelque distance. Labat dit qu'il bénit tous les mariages, qui n'avoient jusqu'alors été qu'un contrat civil.

§. V I I I

Saint - Barthelemi.

L'ISLE Saint-Barthelemi est située au Sud-Est de celle de Saint-Martin, dont elle n'est éloignée que de trois lieues. On lui donne sept à huit lieues de tour. Elle a un excellent port, & c'est le seul endroit par où l'on peut y aborder, parcé qu'elle est environnée de caïes. Le milieu de l'isle est montagneux ; le terrain, en général, n'est guere propre que pour du tabac : Il y a cependant d'assez beaux arbres. Les François y établirent une Colonie vers l'an 1648 : mais presque tous les habitans sont passés à l'isle Saint - Martin. Le peu qui y est resté vit dans une extrême pauvreté.

§. V I I I.

Avès.

L'ISLE d'Avès est à quinze degrés & demi de latitude Nord. Elle n'a pas plus de trois lieues de tour. Deux îlets la bordent à l'Ouest & au Nord-Ouest,

à la distance de cinq ou six cents pas. Ce sont deux rochers stériles, que l'ordure des oiseaux qui s'y retirent rend tout blancs. Ils sont joints à l'île par des bas - fonds, parsemés de brisans qui se découvrent en basse-mer : ils sont tout remplis de coquillages.

L'île d'Aves, étant plus longue que large, a de loin l'apparence d'un banc de sable, presque de niveau avec la surface de la mer ; mais, lorsqu'on y est arrivé, on trouve que le milieu est de plus de huit toises au-dessus du rivage, &c, quoiqu'elle ait des récifs, à l'Est & au Nord-Est, qui avancent considérablement en mer, le reste est fort sain. Il n'y a aucune fontaine d'eau douce ; mais lorsqu'on en a besoin, on fait un trou dans la terre. A peine a-t-on creusé huit ou dix pouces, qu'on trouve de l'eau. On prend la première qui se présente, avec toute la promptitude possible, & on la trouve parfaitement douce. En la laissant un peu reposer dans un vase, on trouve que c'est de très-bonne eau, & fort pure : mais ce puits n'en fournira pas long-temps ; en moins d'un quart-d'heure, on voit l'eau croître, & elle de-

Labat, t. 8.

vient salée. Cet inconvénient est compensé par la facilité de faire des puits.

On trouve dans cette île quantité de Grojaviers, de Corosseliers, de Cochimans, que Labat croit venir des grains que les oiseaux y laissent dans leurs excréments.

On voit dans cette île quantité d'oiseaux de mer, des pluviers, des vingeons, des chevaliers, différentes espèces de poules d'eau, des flamands, des grands-gosiers, des monettes, des pailles-en-cus, des frégates, des fous, &c. Le poisson fourmille autour de cette île, & ses bas-fonds sont toujours couverts d'une quantité incroyable de beaux coquillages. Labat dit que pour mourir de faim dans cette île, il ne faudroit avoir ni mains ni piés : il n'y a cependant point d'habitans.

§. I X.

Isle des Crabes, ou Borriquen.

CETTE île n'est éloignée que de cinq ou six lieues de la pointe Sud-Est de Portoric : elle est située à dix-sept degrés dix minutes de latitude Nord.

Sa circonférence est de huit à dix lieues.

On y trouve beaucoup de montagnes ; mais elles ne sont ni élevées ni escarpées : elles laissent entr'elles de très-beaux fonds , où la terre est excellente. On trouve , dans les vallées & sur le sommet , des bois fort épais. Il en descend des sources , qui forment plusieurs petites rivières d'une eau pure & saine.

On voit , dans les différentes parties de l'île , des restes d'anciennes habitations. Il y a de longues allées d'orangers , de citronniers & d'autres arbres , qui font distinguer les cantons qui ont été cultivés , d'avec ceux qui ne l'ont pas été. Dans ces derniers , les arbres sont d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaires.

La chasse y est abondante , principalement aux ramiers , aux perroquets , aux grives , aux ortolans & aux oiseaux de mer , aux porcs marons , aux lézards & aux tatous.

Les figuiers & les bananiers y viennent de toutes parts : les bords de la mer sont couverts de pommes de raquettes. On y trouve de belles cannes de sucre. Labat est étonné qu'un pays

si fertile soit abandonné, & que les Espagnols, qui empêchent les autres Nations de s'y établir, n'en profitent pas eux-mêmes.

§. X.

L'Isle de Saba.

On prendroit cette isle pour un rocher escarpé de toutes parts. Elle peut avoir quatre ou cinq lieues de tours. Sa situation est par les dix-sept degrés de latitude. On n'y peut descendre que par une petite anse qui est au Sud, & par laquelle les habitans peuvent tirer leurs canots. On arrive au sommet de l'Isle par un chemin en zigzag, taillé dans le rocher : le terrain y est bon, fertile & uni. Les premiers qui y ont monté, ont sans doute employé des échelles. C'est une forteresse naturelle, dans laquelle on ne peut forcer les habitans, lorsqu'ils ne manquent point de vivres. On a fait, à côté du chemin, des amas de pierres, soutenus sur des planches, qui sont appuyées par des piquets, de manière qu'en tirant seulement une corde, on feroit pencher

les planches, & toutes les pierres tomberoient : elles écraseroient une armée entiere qui seroit dans le chemin, & entreprendroit de monter. On assure que le chemin du côté du Nord - Est est plus facile ; mais la mer y est ordinairement si rude, qu'on ne peut y aborder.

Cette isle est habitée par des Hollandois : la Colonie est partagée en deux quartiers, qui renferment quarante-cinq ou cinquante familles. Les habitations ont peu d'étendue ; mais elles sont propres & bien entretenues : les maisons sont bien bâties, ont un air de gaieté, & sont bien meublées.

Labat assure que le principal commerce de l'isle est en fouliers : tous les habitans, sans en excepter même le Gouverneur, sont Cordonniers. Ils vivent dans une grande union, mangent souvent les uns chez les autres. Ils n'ont point de boucherie ; mais ils tuent des bestiaux chacun à leur tour, autant qu'il en faut pour la subsistance de leur quartier, & on prend la viande dont on a besoin chez celui qui a tué, sans rien déboursier ; & il en fait autant chez ceux qui tuent après lui. Le Com-

mandant du quartier commence, & son exemple est suivi par tous les habitans. Ils ont parmi eux quelques Protestans François. Au trafic des souliers, ils joignent celui de l'indigo, du coton, & vivent dans une heureuse abondance. Ils ont des esclaves & de l'argent.

§. X I.

L'Isle de Saint-Eustache.

ELLE est située au Levant de celle de Saba, & est beaucoup plus grande. Labat, qui ne la vit qu'en passant, dit qu'elle lui parut composée de deux montagnes, séparées l'une de l'autre par un grand vallon, dont le fond est élevé de plus de dix toises au-dessus du rivage. La montagne qui fait face à l'Ouest est partagée en deux ou trois têtes, revêtues de très-beaux arbres, & sa pente jusqu'au vallon ne paroît pas rude. La montagne qui regarde l'Est, semble avoir été beaucoup plus haute que l'autre : elle paroît comme coupée aux deux tiers de sa hauteur naturelle. Elle offre à-peu-près la forme d'un chapeau qu'on auroit affecté d'en-

foncer. Toute cette partie de l'isle Saint-Eustache paroît fertile & bien cultivée. Il y a un fort au pié de la montagne de l'Est. Cette isle n'est séparée de celle de Saint - Christophe que par un canal de deux ou trois lieues de largeur.

Les François en ont été deux ou trois fois Maîtres ; mais les Hollandois s'en sont emparés , & l'ont conservée.

§. X I I.

Isle Sainte-Croix.

LES Sauvages nommoient cette isle *Ay-ay*. Elle est à douze lieues de Portoric au Sud-Est , & à dix-huit degrés de latitude Nord. On lui donne douze lieues de long sur trois de large. Elle est platte , & a peu de fontaines. Labat assure qu'il ne s'y trouve qu'une petite riviere , où la mer monte même assez loin pour la rendre inutile aux habitants. Ils étoient obligés d'avoir recours aux citernes.

Le terrain est très-fertile : on y trouve les plus beaux arbres du monde. Les acajous , les bois d'Inde , les aco-

mas, les balatas, les bois rouges de toute espèce y font en grand nombre. Les cannes, le manioc, les patates, les orangers & les citronniers y viennent très-bien. L'air y est fort sain. La chasse & la pêche y font abondantes.

Les François s'y établirent en 1650. Peu de temps après, on y comptoit plus de huit cents vingt-deux habitans. Cette Colonie se fortifioit de jour en jour ; mais elle étoit obligée de vendre ses marchandises aux Danois de Saint-Thomas, pour tirer d'eux les besoins nécessaires, qu'ils ne pouvoient espérer des François, parce que les vaisseaux marchands n'osoient descendre si bas pendant la guerre. Les Fermiers - Généraux se plaignirent que le transport des sucres chez les étrangers diminuoit considérablement leurs droits d'entrée : le Gouverneur de Saint-Domingue, qui s'efforçoit d'augmenter sa Colonie aux dépens des autres, se joignit à eux. Ils obtinrent un ordre de la Cour, qui enjoignoit à tous les habitans de Sainte-Croix de passer, avec tous leurs effets, à l'île Saint - Domingue : on envoya, pour cet effet, trois vaisseaux à Sainte-Croix ; mais ces trois bâtimens, & deux

ou trois barques de convoi, qu'on y avoit jointes, suffisoient à peine pour transporter cette Colonie & les effets de ceux qui la composoient. La vexation, à l'égard des effets, devint extrême. Les Officiers subalternes affectoient de ne pas trouver de place pour les meubles & les marchandises, & exigeoient qu'on leur en abandonnât une partie pour embarquer l'autre. On laissa dans l'isle Sainte-Croix les chevaux, les bêtes à cornes & à laine : on mit le feu aux maisons, & on démolit le fort avant de mettre à la voile. Les François vendirent, en 1733, aux Danois, le droit qu'ils avoient sur cette isle, & la Compagnie de Dannemarck y a établi une Colonie & construit un fort.

§. X I I I.

Isle Saint-Christophe.

CETTE isle, selon le Pere du Tertre, est à dix-sept degrés vingt-cinq minutes de latitude septentrionale. Le même Ecrivain lui donne vingt lieues de circuit ; mais Labat ne lui en donne que seize, à moins, ajoute-t-il, qu'on

Carte de
M. Bellin.

ne compte une pointe longue & étroite, qu'on nomme la *Pointe des Salines*. Les Sauvages l'appelloient *Liamuiga*. Sa figure est oblongue : elle a, du côté de l'Ouest, une langue de terre, étroite & longue, d'environ deux lieues, au bout de laquelle se trouve une presque-isle qui peut avoir six lieues de tour. On compte sept Paroisses dans cette isle ; Saint-Jean, le Christ, Sainte-Marie, Sainte-Anne, Saint-Thomas, la Trinité, la Pentecôte. Il n'y a point de ville, même peu de bourgs à Saint-Christophe, parce que les Anglois vivent dans leurs plantations, qu'ils prennent plaisir à embellir : les environs sont toujours plantés d'orangers & de citronniers. Le bourg de la Basse-Terre est assez beau. On y voit de beaux édifices, bâtis en pierre & en brique. Il y a une fort belle Eglise, lambrifiée des bois les plus précieux, un Hôpital, un Hôtel-de-Ville, & un très-bel Hôtel pour le Gouverneur.

Cette isle n'est pas encore bien fortifiée : il n'y a que trois bons forts & quelques batteries. Le fort Charles est muni de quarante pièces de canon : celui de *Brimstonhill* est monté de qua-

rante-neuf, & contient un magasin qui sert d'arsenal : celui de *Londonerry* est garni de quarante-trois pièces d'artillerie.

Le milieu de cette île est relevé par de hautes montagnes, qui forment de beaux vallons, avec une pente douce qui va jusqu'à la mer. Le terrain est très-fertile, quoique léger & sablonneux. Il y a beaucoup de ruisseaux assez considérables pour qu'on puisse leur donner le titre de rivières. L'air y est très-pur.

Dans la presque île, on trouve des salines naturelles, d'où elle tire son nom de *Pointe des Salines*. Le sel qu'on en tire est d'une blancheur parfaite; mais plus corrosif que celui de France.

On y trouve une quantité prodigieuse de singes, parce que ceux qu'on y a apportés se sont échappés des maisons, & y ont multiplié prodigieusement. Les bêtes de cette île sont les mêmes que celles des autres Antilles.

Les habitans de Saint-Christophe étoient autrefois troublés par des tremblemens de terre assez fréquens; mais ils le sont devenus beaucoup moins, depuis l'éruption d'une montagne sul-

fireuse : mais les ouragans y font encore de grands ravages. La saison ordinaire de ces effroyables tempêtes, est depuis le vingt-cinq Juillet jusqu'au huit de Septembre.

Nous parlerons des anciens habitans de ces isles dans un article séparé , que nous intitulerons *mœurs , usages , religion , &c. des Caraïbes* , noms qu'ils portoient.

Christophe Colomb découvrit cette isle en 1493 , & lui donna le nom de son Patron. Nous avons déjà dit que les Espagnols , occupés de leurs conquêtes dans le Continent , n'avoient jamais fait beaucoup d'attention aux petites Antilles. Ils prétendoient s'en être assuré la possession par plusieurs actes ; mais ils n'avoient jamais fait les efforts nécessaires pour en jouir. Les François & les Anglois allèrent s'établir à Saint-Christophe , & en furent chassés par les Espagnols , comme on l'a vu dans le volume précédent , *pages 432 & 433.*

Après la retraite des Espagnols , les François & les Anglois retournerent à leurs établissemens. Les Anglois bâtirent des maisons solides , se procu-

rerent des femmes , & plusieurs autres commodités. Les François se contenterent d'habiter des cabanes , à la manière des Caraïbes , & ne pensoient point à se marier. Le Père du Tertre , dans son Histoire des Antilles , assure que les femmes des Anglois alloient trouver les François dans leurs cabanes , & y passoient quinze jours de suite , sans que leurs maris y trouvasent à redire. Ce désordre alloit si loin , que le Gouverneur François , craignant que l'impatience ne prit à la fin aux Anglois , & n'occasionnât une guerre , défendit , sous peine de la vie , à tous les François , de retenir aucune femme Angloise dans sa case. La principale occupation des Anglois & des François de Saint-Christophe , fut la culture du tabac dont le produit leur fournit assez long - temps une subsistance honnête. Ils formerent ensuite des plantations de sucre , de gingembre , d'indigo & de coton , & l'abondance ne tarda pas à se trouver dans l'isle. Les habitans se polifèrent au point qu'on disoit que la Noblesse étoit à Saint-Christophe , les Bourgeois à la Guadeloupe , les Soldats à la Martinique , & les

Payfans à la Grenade. La pureté de l'air rend le teint des femmes d'une beauté parfaite. L'esprit & la vivacité sont des qualités communes aux deux sexes.

Dans les quartiers qu'habitoient les François, il y avoit des Jésuites & des Capucins. La Justice y étoit administrée par un Juge Royal qui résidoit au bourg de la Basse - Terre, un Procureur du Roi, un Substitut, un Creffier. Les appels des Sentences étoient jugés au Conseil Supérieur, qui s'assembloit de deux mois en deux mois, au bourg de la Basse-Terre. Ce Conseil étoit composé de dix habitans. Le Gouverneur & les Lieutenans de Roi y avoient entrée & voix délibérative. Le Gouverneur présidoit, le plus ancien Conseiller recueilloit les opinions, prononçoit & signoit les arrêts.

L'Etat - Major étoit composé d'un Gouverneur & de deux Lieutenans de Roi, d'un Major & d'un Aide-Major. La Garnison consistoit en quatre Compagnies détachées.

La guerre qui s'alluma en Europe l'année 1688, rompit la bonne intelligence qui régnoit entre les Anglois

& les François de Saint - Christophe. Les François forcerent les autres à se retirer dans l'isle de Nevis : mais l'année suivante, toutes les isles Angloises de l'Amérique rassemblèrent leurs forces sous les ordres du Général Codrington , attaquèrent les François de Saint-Christophe , & les chassèrent à leur tour. A la paix de Riswick , on rendit à ceux-ci leurs possessions dans cette isle. En 1702 , la Reine d'Angleterre envoya des troupes à Saint-Christophe , avec ordre au Commandant de s'emparer de toutes les parties qu'occupaient les François. Ceux-ci , ne se trouvant pas en état de résister , capitulerent le 16 Juillet de la même année. M. de Marchaut , Gouverneur-Général des isles Françaises , fit faire le procès à de Genes , qui étoit Gouverneur de la Colonie Française : il fut déclaré atteint & convaincu d'une lâcheté outrée , dégradé de Noblesse , privé de la Croix de Saint-Louis , & de tous les honneurs dont il étoit revêtu. De Genes appella de son jugement au Conseil du Roi , & prit ses Juges à partie. On le conduisit en France avec toutes les procédures ;

mais le vaisseau qu'il montoit fut pris par les Anglois, & conduit à Plymouth, où de Genes mourut. Le Roi accorda des pensions à sa veuve & à ses enfans, & dans le brevet & les ordonnances de ses pensions, sa Majesté lui conserva les titres de Comte, de Chevalier de Saint-Louis, de Capitaine de vaisseau, avec cette honorable addition, qu'elles ont été accordées à sa famille, en considération de sa fidélité, & de ses bons & agréables services.

Pendant la guerre, les François firent quelques tentatives pour se remettre en possession de l'isle Saint-Christophe. Ils y firent une descente en 1705, & ravagèrent une partie des plantations Angloises : mais une escadre Angloise les força de se retirer. Ils emmenerent avec eux dix-sept cents Nègres. La paix d'Utrecht termina tous les différends des deux Couronnes, & par un article du traité, la partie Francoise de l'isle Saint-Christophe fut cédée à l'Angleterre.

§. XIV.

La Barbade.

CETTE île est située au treizieme degré, trente-une minute de latitude septentrionale. Elle peut avoir vingt mille dans sa plus grande longueur, & sept dans sa plus grande largeur. C'est la plus éloignée sous le vent, à l'exception de Tabago. Sa forme est ovale, large du côté méridional, & se rétrécit vers le Nord, avec une courbure à l'Est. Les îles les plus voisines sont Saint-Vincent & Sainte-Lucie. On la divise en Paroisses, qui sont, en commençant par le Nord, *Sainte-Lucie, Saint-Pierre, Saint-André, Saint-James, Saint-Joseph, Saint-Thomas, Saint-Jean, Saint-Michel, Saint-Georges, Saint-Philippe*, & celle de *Christ* qui est la plus au Midi.

La Capitale de l'île est *Bridge-Town*, c'est-à-dire, ville du Pont. Elle est située au fond d'une baie, qu'on appelle la baie de *Carlisle*. Elle est grande & bien bâtie: les maisons sont fort hautes, & les rues larges. Tous les Voyageurs

vantent ses quais. Les forts maritimes sont bien construits. Son Eglise, qui est dédiée à Saint-Michel, peut avoir la grandeur commune des Cathédrales d'Angleterre. C'est la résidence du Gouverneur, le siège du Conseil & de l'Assemblée générale, enfin le centre de toutes les affaires de l'île. Il y a douze cents hommes de Milice.

La baie dont elle occupe le fond est assez spacieuse pour contenir cinq cents vaisseaux. Il y a plusieurs autres villes assez considérables dans cette île. Les Eglises & les édifices publics sont d'une assez belle construction : mais les maisons des particuliers ne répondent pas à la richesse de l'île : elles sont en général fort basses, parce qu'on y craint les ouragans. On ne couvre point les murailles de tapisseries, parce l'air y est trop humide, ce qui les fait bientôt pourrir. Les Anglois de la Barbade s'attachent plus à la commodité dans leurs meubles & dans leurs habits. Ils sont moins sensuels que ceux de la Jamaïque. La plupart se contentent des productions naturelles du terroir, qui est assez fertile, étant arrosé de plusieurs petites ri-

vieres. Dans le milieu de cette isle , on trouve des montagnes élevées , qui ont une pente assez douce , & forment des vallées fort agréables.

On ignore le temps où cette isle fut découverte. On présume que ce fut en 1521 , par Alvarez Cabral , qui , étant parti pour les grandes Indes , fut poussé sur les côtes du Brésil. Il paroît que les Anglois s'y établirent en 1625. Le Chevalier Guillaume Courteen , revenant de Fernambuc en 1624 , fut jetté sur la côte de cette isle. Lorsqu'il fut de retour en Angleterre , il y publia sa découverte , & diverses personnes entreprirent d'y former un établissement.

La Colonie qu'on y envoya la trouva déserte , remplie de gros arbres & de ronces. On eut d'abord beaucoup de peines à défricher le terrain. On commença par y planter des patates , des plantins & du blé d'Inde , avec quelques arbres fruitiers : mais on envoyoit si peu de secours à ces nouveaux Colons , qu'ils se virent plusieurs fois réduits à la dernière nécessité. Le Comte de Carlile en obtint la possession de Jacques I , y envoya tous les

secours nécessaires, & cette isle se peupla en très-peu de temps.

Les habitans commencèrent à pourvoir à leur subsistance : ils semèrent du blé, & planterent ensuite du tabac : mais il se trouva si mauvais qu'on eut beaucoup de peine à le vendre. Les bois étoient si épais, qu'ils décourageoient les plus laborieux Ouvriers. Chaque arbre étoit si gros, qu'il demandoit beaucoup de travail pour l'abattre. Il se passa près de vingt ans, pendant lesquels on parvint à former quelques plantations d'indigo.

Vers l'an 1650, on y planta des cannes de sucre qui prospérèrent très-bien, & tout changea de face à la Barbade. Les guerres civiles arrivées en Angleterre peuplerent cette isle. Quantité de familles y allèrent chercher un asyle contre les persécutions du parti qu'elles avoient refusé d'embrasser. On songea alors à faire des fortifications dans l'isle. La Colonie se trouvant tranquille dans la possession de la Barbade, établit un Conseil pour l'administration de la Justice. On la divisa en quatre districts & onze Paroisses, dont chacune devoit fournir deux

Membres à l'Assemblée. Les Anglois de cette île exigeoient de leurs Nègres & des esclaves Caraïbes, qu'ils enlevoient par force dans les autres îles, un travail continuel, & les traitoient avec une dureté incroyable. Les Nègres, qui étoient en plus grand nombre que leurs Maîtres, s'abandonnerent au désespoir, & formerent le projet de les égorger tous. La conspiration fut conduite avec tant de secret, que la veille même du jour qu'on devoit commencer le massacre, toute la Colonie étoit sans défiance. Un des chefs du complot se reprocha à lui-même le crime qu'il alloit commettre en assassinant son Maître ; il lui découvrit le danger auquel il étoit exposé. Sur le champ on répandit des lettres dans toutes les habitations, pour avertir les Anglois de ce qui se tramoit contr'eux. On arrêta pendant la nuit tous les Nègres dans leurs loges, & on en fit exécuter dix-huit dès le lendemain au matin. Une Justice si prompte fit rentrer les autres Nègres dans la soumission. On rapporte un trait qui n'avoit pas peu contribué à nourrir leur haine. Quelques Anglois

Conspira-
tion des Nè-
gres.

étant débarqués au Continent, pour y enlever des esclaves, furent découverts par les Indiens du canton, qui, se doutant de leur dessein, tombèrent sur eux, en tuèrent une partie, & mirent le reste en fuite. Un jeune homme, qu'ils poursuivoient, se jeta dans un bois, y rencontra une jeune Indienne qui le prit en affection à la première vue, le déroba à la poursuite de ses ennemis, le nourrit secrètement pendant plusieurs jours, & profita d'une occasion qu'elle trouva, pour le conduire sur le bord de la mer. Il y trouva ses compagnons qui attendoient à l'ancre le retour des autres. Une chaloupe alla le prendre, & l'Indienne, guidée par l'amour, ne fit pas de difficulté de se laisser conduire au vaisseau. Elle avoit lieu d'attendre au moins de la reconnoissance d'un homme qui lui devoit la vie : mais si-tôt que les Anglois furent arrivés à la Barbade, le jeune homme vendit cette malheureuse Indienne pour esclave. Tous les honnêtes gens qui étoient dans la Colonie furent indignés de cette ingratitude, & ne doutèrent pas qu'elle ne fit la même impression sur les esclaves. L'Indienne se nommoit

Ingratitude
d'un jeune
Anglois.

moit *Yarico* , étoit grande , bien faite , & d'une beauté assez régulière. Un des domestiques blancs de celui qui l'acheta en devint amoureux , & en eut un enfant. Lorsqu'elle fut prête à le mettre au monde , elle se retira seule dans un bois , revint trois heures après , avec le fruit de ses amours , qu'elle portoit gaiement entre ses bras , & qui promettoit d'être d'une aussi belle taille que sa mere. Les esclaves Indiens n'étoient pas en assez grand nombre pour la venger ; mais ils avoient communiqué leur ressentiment aux Nègres.

Charles II acheta la propriété de la Barbade des héritiers du Comte Carlile , & ses Successeurs ont continué d'en jouir depuis avec tous les droits de l'autorité suprême.

Le Gouvernement de cette isle est le même que celui de toutes les Colonies Angloises ; c'est - à - dire , qu'il est composé d'un Gouverneur nommé par le Roi , d'un Conseil , & de l'Assemblée générale , qui est formée de deux Députés pour chaque Paroisse. Le Gouverneur représente le Roi : il est Capitaine-Général , Amiral & Chancelier

de l'isle. Toutes les commissions viennent de lui. Il convoque l'Assemblée, la congédie, crée les Conseillers, peut accorder le pardon pour toutes sortes de crimes, à la réserve du meurtre & de la trahison.

Le Conseil est composé de douze Membres, qui doivent être des habitans d'une naissance & d'une fortune distinguées. Leur autorité est confirmée à près leur admission par le Roi même, qui leur envoie des lettres. Leurs fonctions consistent à seconder le Gouverneur dans toutes les parties du Gouvernement, à le contenir dans les bornes de sa commission, à modérer l'Assemblée générale, dont ils forment la Chambre haute, comme les Seigneurs en Angleterre.

C'est pour faciliter l'administration de la Justice, qu'on a divisé la Barbade en cinq quartiers. Chacun a ses Juges, qui tiennent leur séance tous les mois, & dont on appelle au Conseil-Général de l'isle, pour toutes les sommes qui excèdent dix livres sterling, comme on peut appeller au Conseil du Roi, pour les sommes qui excèdent cinq cents livres.

L'administration Militaire est confiée, sous les ordres du Gouverneur, à des Colonels, qui sont répandus avec leurs troupes dans les cinq quartiers de l'isle. Il y a cinq régimens d'infanterie & deux de cavalerie. Chaque régiment d'infanterie est composé de douze cents hommes, & ceux de cavalerie le sont de mille ; mais cette Milice, qui n'est composée que d'habitans, est toujours dispersée, mal disciplinée, & n'est payée qu'en temps de guerre.

Autrefois, toutes les maisons étoient ouvertes aux étrangers, & le moindre habitant prenoit plaisir à traiter ses voisins ; mais à présent, chacun reste chez soi, & l'hospitalité n'y est pas connue. La plupart ont leurs bœufs, leurs moutons, leurs porcs dans leurs habitations. Il se vend de la viande dans les marchés ; mais elle y est fort chere.

Chaque habitant, dans sa plantation, se regarde comme un Souverain. Son pouvoir est absolu sur tout ce qui respire autour de lui ; mais il n'a aucun droit sur la vie & le corps. Plusieurs ont jusqu'à sept ou huit cents

Nègres, qui sont condamnés pour jamais à l'esclavage, eux & leur postérité. On achete aussi des domestiques Blancs, qui ne sont pas plus libres que les Noirs, pendant le temps de leur servitude; mais ce temps est borné par les lois, & ceux qui se lassent de leur condition, peuvent rentrer dans tous les droits de la liberté: d'ailleurs, on les traite avec beaucoup plus de ménagement que les Nègres. Le prix ordinaire d'un domestique Blanc est de vingt livres sterling; mais il coûte beaucoup plus cher, s'il est Artisan. Celui d'une femme est de dix livres: on en trouve peu à acheter, parce qu'elles se louent comme en Europe.

Le sort des Nègres est beaucoup plus misérable, premièrement, parce qu'il est perpétuel; secondement, parce qu'ils sont exposés à des traitemens qui font frémir la nature. Leur nourriture est fort grossière: leur plus délicieux mets est le plantain, qu'ils aiment indifféremment rôti ou bouilli. Ils ont du poisson, ou du porc salé, trois fois par semaine. On leur donne, mais avec ménagement, du blé d'Inde. Chaque famille a sa cabane: elle est

composée de perches, & couverte de feuilles, ce qui donne à la plantation l'apparence d'une bourgade d'Afrique, au milieu de laquelle on voit la maison du Maître, qui s'élève comme le palais d'un Souverain. Autour de chaque cabane, est un petit terrain, où le Nègre qui l'habite trouve le temps de planter de la casave, des patates, des ignames. Ils ont une autre espèce de nourriture, qu'ils nomment *Lobboly* : elle est composée de maïs, dont ils se contentent de griller les épis, & de les briser dans un mortier, pour les faire cuire à l'eau avec un peu de sel, en consistance de bouillie. Les domestiques Blancs font eux-mêmes usage de ce mets dans une mauvaise année. Si un bœuf, un mouton, un porc meurt accidentellement, c'est un mets délicieux pour les Nègres.

Les domestiques Blancs & les Nègres ont diverses sortes de liqueurs. Celle qu'ils nomment *Mobbic* est composée de jus de patates, d'eau & de sucre. Le *Kouou* est une eau de gingembre & de melon. Le *Perlno* n'est qu'un extrait de racine de casave,

mâchée par de vieilles femmes, qui la jettent dans un vase rempli d'eau. En trois ou quatre heures, la fermentation lui fait perdre ses mauvaises qualités; &, ce qu'on aura peine à croire, cette liqueur, qui est préparée d'une manière si dégoûtante, est très-fine. On fait celle de plantain, en laissant macérer le fruit dans de l'eau, qu'on fait ensuite bouillir, & qu'on passe au clair le jour suivant. Elle est aussi forte & aussi agréable que le vin de Canarie. Une autre liqueur, qui se nomme *Kill-Devil*, c'est-à-dire, Tue-Diable, est composée d'écume de sucre : elle a plus de force que d'agrément. La liqueur d'ananas se fait en pressant le fruit, & en passant le jus avec soin : on la met en bouteilles, & c'est bientôt une boisson très-délicate.

A six heures du matin, une cloche appelle les Nègres au travail : elle les rappelle à onze heures pour dîner : ils retournent ensuite aux champs jusqu'à six heures du soir. Le Dimanche est le seul jour du repos; mais ceux qui sont laborieux l'emploient à faire des ouvrages qui leur procurent plusieurs

commodités. On met une grande différence entre les Nègres qui sont nés à la Barbade, & ceux qui viennent d'Afrique : les premiers sont beaucoup plus d'ouvrage. On nomme les autres *Nègres d'eau salée* : ils sont méprisés des anciens, qui se font honneur d'être nés dans l'isle.

Le commerce de cette isle a beaucoup plus d'étendue qu'on ne se l'imagine. Les habitans l'entretiennent avec l'Angleterre pour leur subsistance, pour leur habillement & pour leurs ustensiles ; avec la Nouvelle-Angleterre & la Caroline, pour diverses sortes de provisions ; avec la Nouvelle-Yorck & la Virginie, pour la farine, le maïs, le tabac & la chair de porc ; avec la Guinée, pour les Nègres ; avec Madere, pour le vin ; avec les Terceres, pour le vin & l'eau-de-vie ; avec les isles de May & de Curaco, pour le sel ; avec l'Irlande, pour le bœuf & le porc salé. Pour toutes ces opérations, on emploie un nombre incroyable de personnes.

Commerce
de la Barba-
de.

Autrefois, la Barbade chargeoit quatre cents navires, d'un port assez considérable, en sucre, en coton, en gin-

gembre , &c. Depuis quelque temps , ce nombre a considérablement diminué. A force de soins & de travaux , les habitans de la Barbade sont parvenus à se procurer du tabac aussi bon que celui des autres isles de l'Amérique. Ils ont presque entièrement abandonné la culture de l'indigo. Les liqueurs sont aujourd'hui la plus forte branche de leur commerce : le gingembre & le coton n'en font pas un objet médiocre.

Climat de
l'isle.

La situation dans laquelle se trouve cette isle , feroit croire que la chaleur y est insupportable ; mais elle est fort tempérée , pendant huit mois de l'année , par des vents frais , qui se lèvent avec le soleil , & augmentent à mesure qu'il monte au méridien. Ils soufflent de l'Est - Nord , excepté pendant les mois de Juillet , d'Août , de Septembre & d'Octobre , qui sont précisément l'été de l'isle. L'air y est si humide , qu'un instrument de fer , qu'on y laisse exposé pendant une seule nuit , se trouve rouillé le matin. Les horloges & les montres vont rarement bien à la Barbade , ou demandent des soins continuels. On est obligé de prendre

DES AMÉRICAINS. 81

aussi beaucoup de précautions pour les marchandises périssables qu'on y envoie de l'Europe, telles que le beurre, l'huile, la chandelle, la bierre, le cidre, &c.

§. X V.

L'Isle de Nevis, ou Nieves.

CETTE isle est située à dix-sept degrés dix - neuf minutes de latitude Nord. Elle n'est éloignée que d'une demi - lieue de Saint - Christophe. Les Voyageurs ne lui donnent pas plus de seize milles de circuit. Il y a une montagne au milieu : la cime est revêtue de grands arbres; sa pente est assez douce. Les ruisseaux d'eau douce en descendent de différens côtés, & arrosent la plaine. Il s'en trouve quelques - uns qui portent leurs eaux jusqu'à la mer, & peuvent meriter le nom de rivières. Il y a une source d'eaux chaudes, à laquelle on attribue les mêmes vertus qu'à celles de Bourbon en France, de Bath en Angleterre. Les habitans y ont fait bâtir des bains. Il y a une ville assez bien construite, quelques forts & des plan-

tations. Les maisons sont commodes.

Le climat de cette île est fort chaud, le terroir très - fertile, principalement dans les vallées. A mesure qu'on approche des montagnes, il devient pierreux, & la valeur des plantations y diminue beaucoup. Les productions de Nevis étoient autrefois du tabac, du gingembre, du coton & du sucre; mais on n'y cultive plus que du sucre : il est assez fin.

Il y a lieu de croire que cette île fut découverte en même temps que celle de Saint - Christophe, dont elle n'est pas éloignée, comme on vient de le voir.

La Colonie Angloise qui y est actuellement, doit son origine au Chevalier Thomas Warner, qui y fit passer, en 1628, quelques Anglois de Saint - Christophe. Cet établissement, trop foible pour causer de la jalousie, fit des progrès si considérables, que vingt ans après sa fondation, on y comptoit entre trois & quatre mille hommes. Le Chevalier Warner eut pour successeur, dans le Gouvernement de cette île, un homme d'un rare mérite. Par ses soins, il fit régner dans la

Colonie l'abondance, l'ordre & la piété. Son administration est encore proposée pour modèle. L'irrégion, la débauche & l'excès du luxe étoient punis à Nevis comme des crimes capitaux. Tout le monde ne s'occupoit que d'un travail utile, & la Colonie devint une des plus florissantes de l'Amérique.

Sous le règne de Charles II, on faisoit monter la Milice de l'isle à deux mille hommes. & le nombre des habitans libres à dix mille. On assure que celui des Nègres ne montoit pas à moins de vingt mille. Une affreuse mortalité réduisit, en 1689, le nombre des habitans à la moitié, & les guerres qui suivirent dépeuplerent encore cette brillante Colonie. En 1706, M. d'Iberville la ruina presque entièrement. L'année suivante, un terrible ouragan renversa les édifices, déracina les arbres, détruisit les plantations de sucre, & causa à l'isle un dommage si considérable, qu'il ne paroît pas qu'elle l'ait encore réparé. Des relations modernes font cependant monter aujourd'hui le nombre des habitans à trois ou quatre mille, & le nombre des Nègres à sept mille.

§. X V I.

La Barboude.

CETTE isle a été confondue, par quelques Géographes, avec celle de la Barbade, quoiqu'il y ait une grande différence. Elle est située à dix - sept degrés trente minutes de latitude Nord. Les Anglois qui la possèdent, assurent qu'elle n'a pas moins de quinze milles de long : ils ne parlent point de sa largeur. Comme elle est fort basse, la disposition de ses côtes l'expose à l'incursion des Caraïbes, qui ont souvent ruiné ses plantations, & forcé ses habitans de l'abandonner : mais le nombre des Européens s'étant accru insensiblement, ils sont parvenus à ne plus craindre ces barbares. Les derniers dénombremens donnoient près de douze cents habitans à la Barboude. Le nombre des esclaves Nègres n'y est pas considérable, parce qu'ils sont peu nécessaires au commerce de l'isle.

Le terrain de cette isle est très - fertile en herbages, aussi les habitans ne s'occupent-ils qu'à nourrir des bestiaux.

DES AMÉRICAINS. 85

Les richesses que le commerce du sucre procure aux autres Colonies , ne leur cause aucune jalousie : ils se contentent d'y participer par la vente de leurs bœufs & de leurs moutons.

§. XVII.

L'Isle d' Antigua.

ANTIGOA est située à seize degrés onze minutes de latitude septentrionale. Les Anglois, qui en sont en possession, lui donnent vingt milles de long, & la même largeur dans quelques endroits. Elle est environnée de rochers, qui en rendent l'accès fort difficile, & si dépourvue d'eau douce, qu'on l'a crue long-temps inhabitable.

Quoique cette isle soit beaucoup plus éloignée de la ligne que la Barbade, l'air y est plus chaud. On attribue son excessive chaleur à la qualité du terroir qui est fort rempli de sable : d'ailleurs, les forêts y conservent une partie de leur ancienne épaisseur. Il n'y a point de rivières, & les habitans sont réduits à quelques fontaines d'eau douce, & à l'eau de pluie, qu'ils ont

soin de ramasser dans des citernes. Les ouragans , le tonnerre & les autres fléaux du Ciel y sont très-fréquens. Ces intempéries du climat n'empêchent cependant pas les habitans d'y jouir d'une parfaite santé. Les bestiaux & les bêtes fauves y produisent beaucoup.

Le sucre, l'indigo, le gingembre & le tabac ont fait pendant long-temps le commerce de cette Colonie.

Milord François Willoughby obtint, en 1663 de Charles II la concession de cette Isle, & entreprit trois ans après, d'y former une Colonie. Quelques François de l'isle Saint - Christophe s'y étoient retirés, il y avoit plus de vingt ans, après avoir été chassés de leurs habitations par les Espagnols : mais ils avoient profité de la première occasion qu'ils avoient trouvée, pour retourner à leur premier établissement. Le Chevalier Warner, Gouverneur de la partie Angloise de Saint-Christophe, fit passer à Antigoa quelques familles de sa Nation, qui y étoient établies lorsque Milord Willoughby en obtint la propriété.

Les progrès de la Colonie que Wil-

loughby établit dans cette isle furent troublés par un furieux ouragan. On raconté qu'un navire de cent vingt tonneau & de dix canons, commandé par le Capitaine *Godbury*, étoit à se radoubér dans un port de l'isle nommé *Saint - Jean*. Le Capitaine, averti de la tempête par divers signes, ne se contenta pas d'affermir son bâtiment sur tous ses ancres, il le fit encore amarer avec tout ce qu'il avoit de cables, à plusieurs gros arbres qui bordoient le port. Il prit ensuite le parti de se retirer avec tous ses gens dans la cabane d'un pauvre Colon, qui étoit à quelque distance du rivage. A peine y fut-il arrivé, que l'ouragan commença, & parut menacer l'isle d'une ruine totale. Il dura quatre heures entieres, & fut suivi d'une pluie violente qui ramena le calme. Trois ou quatre Anglois retournerent au vaisseau, & le trouverent à sec, couché sur le côté, la pointe des mâts enfoncée dans le sable. Après l'avoir observé, ils en firent plusieurs fois le tour ; & le vent ayant resoufflé avec la derniere violence, ils se hâterent de reprendre le chemin de la cabane, & firent au Capitaine le ré-

Terrible
ouragan.

cit de ce qu'ils venoient de voir. Le second ouragan causa de nouveaux désordres pendant le reste du jour & toute la nuit suivante. Le lendemain , l'air devint ferein , & le Capitaine se rendit lui-même à son vaisseau , n'espérant pas même en trouver les débris ; mais il le trouva à flot , & presque droit. Tout ce qui s'étoit trouvé sur le pont avoit été dispersé par les flots , ou par le vent , & toutes les marchandises qui étoient à fond de cale étoient pénétrées d'eau.

Revenons à la Colonie. Antigoa s'est peuplée par degrés , & est à présent divisée en cinq Paroisses , dont quatre sont autant de Bourgades ; *Saint-John's-Town* , ou la ville Saint-Jean au Nord , *Falmouth* , *Parrham* & *Bridge-Town* , au Midi. La cinquieme se nomme *Saint - Pierre*. On donne le titre de Capitale à *John's-Town* , qui est composée d'environ deux cents maisons. Son port passe pour le plus commode. Les Anglois font monter le nombre des habitans à vingt-six mille , dont les deux tiers sont des esclaves Nègres. La Milice peut être de quinze cents hommes , divisés en plusieurs

Compagnies. Les forts sont très-bien entretenus. Il y a des batteries divisées dans tous les lieux où le débarquement est facile.

Cette île eut plusieurs Gouverneurs assez prudens pour songer au bien des habitans, en travaillant au leur : mais, dans le commencement du dix-huitième siècle, le Gouvernement d'Antigua fut donné à un certain *Park*, qui se porta à toutes sortes de violences & d'injustices pour hâter sa fortune. Lorsque les gens en place ont fait les premiers pas vers la tyrannie, ils ne manquent jamais d'arriver au dernier degré. *Park*, pour satisfaire ses passions, se livra à tous les excès. Il séduisit la plupart des femmes & des filles de l'île, enleva la femme d'un des principaux habitans, avec laquelle il vivoit publiquement aux yeux de son mari. La patience des peres & des maris se changea en fureur. Un corps d'habitans révolté l'attaqua en plein jour : il fut bien-tôt percé de coups. Se voyant prêt d'expirer, il dit à ses meurtriers : s'il vous reste quelques sentimens d'honneur, je vous demande au moins un peu d'humanité : mais, loin de l'écouter,

le dépouilla tout nud, & on le traîna dans les rues : & l'on assure qu'il fut mutilé par ceux dont il avoit deshonoré les femmes & les filles. Cette sédition, comme presque toutes celles qui arrivent dans les Colonies Angloises, demeura impunie.

§. XVIII.

Isle de Mont-Serrat.

CETTE isle est située au dix-septième degré de latitude Nord. Son étendue peut être de trois lieues de long, sur une de large. Elle doit son nom aux Espagnols, qui lui trouverent une parfaite ressemblance avec la montagne de Catalogne, qu'on appelle *Mont-Serrat*, célèbre par une Eglise dédiée à la Mère du Sauveur.

Les Anglois la trouverent déserte, lorsqu'ils commencerent à peupler une partie de Saint-Christophe ; mais ils ne penserent à s'y établir qu'en 1732, sous la protection du Chevalier Thomas Warner, premier Gouverneur de Saint-Christophe. Plusieurs Voyageurs prétendent que les premiers Euro-

péens qui la peuplerent étoient des Irlandois. Elle fut long-temps sous la direction du Gouverneur de S. Christophe ; & depuis que la Colonie a pris une forme régulière , on y a envoyé un Lieutenant, qui cependant est toujours subordonné à celui de Saint-Christophe.

Les progrès de Mont-Serrat furent plus prompts que ceux d'Antigoa ; mais celle-ci prit le dessus lorsqu'elle passa entre les mains de Milord Willoughby.

Les guerres du commencement de ce siècle causerent de grands ravages aux isles de l'Amérique. Mont-Serrat fut attaquée par une escadre Française qui soumit l'isle entière , à l'exception d'un fort situé sur une montagne inaccessible, où les habitans se réfugièrent avec une partie de leurs effets. Les Vainqueurs employèrent dix jours à piller l'isle , brulerent tous les vaisseaux qu'ils trouverent dans la rade , & enleverent tout ce qu'on n'avoit pu dérober à leurs recherches. La paix ayant rétabli le calme en Amérique , Mont-Serrat ne fut pas une des dernières isles à réparer ses pertes.

Le climat, le terroir & les animaux, ressemblent à ceux des isles voisines. Il y a beaucoup de montagnes dans cette isle : la plupart sont couvertes de cédres & d'autres arbres, qui en rendent la perspective agréable. Les vallées étant beaucoup mieux arrosées que celles d'Antigoa, sont beaucoup plus fertiles. Les richesses de l'isle s'étant accrues, les habitans bâtirent une belle Eglise & des maisons commodés, dont les appartemens sont ornés de bois précieux que fournit l'isle. Cette Colonie est aujourd'hui divisée en deux Paroisses, parce que, voyant que le nombre des habitans augmentoit tous les jours, on y a bâti une seconde Eglise. Sous le règne de Jacques II, les Catholiques Irlandois y portèrent un riche commerce. Un horrible tremblement de terre y causa beaucoup de perte en 1692 : mais cette disgrâce fut si promptement réparée, que dès l'année suivante, l'isle avoit assez de plantations pour occuper huit mille Nègres.

Les ouragans lui causerent encore de grands défâstres. Elle en essuya un en 1733, dont on n'avoit jamais rien

vu d'approchant. La sécheresse n'avoit pas cessé d'être extrême pendant trois mois , jusqu'au 29 de Juin. Sur les dix heures du soir , il tomba une pluie fort abondante , qui dura pendant la plus grande partie de la nuit , & qui donna beaucoup d'espérance aux habitans : mais le jour suivant , à cinq heures du matin , il s'éleva un vent du Nord-Est , si prodigieux , qu'on en compare le bruit à celui du plus violent tonnerre , & qui , dans l'espace de deux heures , produisit des effets presque incroyables. Les trois quarts des maisons de l'isle furent presque entièrement renversées , & presque toutes celles qui restèrent furent endommagées. Un magasin qu'on avoit commencé à bâtir , & qui n'attendoit plus qu'à être couvert , fut démembré avec tant de force , qu'une partie des solives , dans l'impétuosité de leur mouvement , percerent , comme autant de gros boulets , les murs d'un des plus grands & des plus forts édifices de l'isle. De trente-quatre moulins à vent qui étoient à Mont-Serrat , il n'en resta pas un sur ses fondemens ; quelques-uns furent enlevés en l'air , & retomberent à quel-

que distance dans des champs de cannes , & s'y briserent en mille pieces. Une chaudiere de cuivre, qui contenoit deux cent quarante gallons d'Angleterre , fut enlevée aussi , & reçut une si forte compression dans sa chûte , qu'on la trouva presqu'entièrement aplatie. Plusieurs personnes furent écrasées sous les ruines de leurs maisons : toutes les plantations furent détruites. On estima la perte à plus de cinquante mille livres sterling.

§. X I X.

La Guadeloupe.

LES Sauvages nommoient cette isle *Karahera* : Les Espagnols la nommerent *Guadeloupe* , à cause de sa ressemblance avec les montagnes de la Guadeloupe en Espagne. Quelques-uns ont cru que c'étoit une corruption de *l'Agua de Lopez* , qu'ils croient être son premier nom Espagnol , tiré , ajoutent-ils , de l'excellence de ses eaux. Lorsqu'on vante une chose en Espagne , on dit qu'elle est de Lopez , fameux Auteur Espagnol.

La Guadeloupe est située au feizieme degré vingt minutes de latitude septentrionale. Elle est divisée en deux parties par un petit bras de mer, qui la traverse de l'Est à l'Ouest. La partie qui est au Nord-Ouest se nomme *Grande - Terre*, l'autre s'appelle proprement la *Guadeloupe*. Son étendue du Midi au Nord-Est, est selon le Pere du Tertre, de vingt lieues, & celle de l'Occident à l'Orient peut être de quatorze, ce qui donne quarante ou quarante-quatre lieues de circonférence.

L'intérieur de la partie, qu'on nomme proprement *Guadeloupe*, est un composé de très-hautes montagnes, de rochers affreux, & d'épouvantables précipices. Au centre, en tirant un peu vers le Sud, on trouve cette montagne qu'on nomme la *Soufriere*, dont le pié foule le sommet des autres, & qui s'élève à perte de vue. Il y a une ouverture, d'où sort continuellement une épaisse & noire fumée, entremêlée d'étincelles, Montagne nommée la *Soufriere*.

La partie occidentale, qu'on appelle la *Grande-Terre*, est beaucoup moins peuplée que l'autre. Il n'y a que six Paroisses & quelques habitations : on

en compte douze dans l'autre, & quantité d'habitations. Dans la première, il y a un fort qu'on nomme le *Fort-Louis*, & trois salines. Le fort Saint-Pierre est dans la seconde, situé auprès du bourg du Bailli, Chef-lieu de toute l'isle. Toutes ces Paroisses sont desservies par des Religieux de différents Ordres.

L'air de la Guadeloupe est assez sain. Le terrain, étant arrosé par une infinité de rivières qui descendent des montagnes, est très-fertile. On y recueille du riz, du manioc, du tabac, du sucre, du coton, des patates, des ignames, du mill, des pois, &c.

Les animaux qu'on y trouve sont à-peu-près les mêmes que ceux des autres Antilles. Nous ferons un Article particulier de l'histoire naturelle des Antilles, lorsque nous aurons donné leur description.

Labat dit qu'il y remarqua des phénomènes assez singuliers. A trois cents pas de l'Eglise des Goyaves, dans la baie de même nom, la mer bouillonne dans l'espace de cinq ou six pas; l'eau est si chaude, qu'on ne peut y tenir la main. Le même Voyageur assure qu'il

y fit cuire des œufs en les tenant suspendus dans son mouchoir. A terre , vis-à-vis des bouillons , la superficie du sable n'a pas plus de chaleur que dans les endroits plus éloignés : il creusa avec la main , & sentit , à la profondeur de cinq ou six pouces , une augmentation considérable de chaleur : plus il creusoit , plus elle augmentoit ; de manière qu'à la profondeur d'un pié , il lui fut impossible d'y tenir la main : il fit creuser un pié plus avant avec une pelle ; le sable se mit à fumer , & cette fumée jettoit une odeur de soufre insupportable.

A peu de distance de cet endroit , le même Voyageur dit qu'il y a une espece d'étang , dont l'eau est blanchâtre & trouble. Elle jette sans cesse des bouillons vers les bords : ils sont plus gros & moins fréquens au milieu. Il ajoute qu'il prit de cette eau , qui étoit véritablement bouillante , la laissa refroidir , en goûta , lui trouva un petit goût de soufre qui n'est pas insupportable. Il sort de cet étang un petit ruisseau , dont les eaux perdent leur chaleur & leur goût de soufre , à mesure qu'elles s'éloignent de leur source,

A côté de cet étang, on trouve un marécage qui produit quelques herbes blanchâtres, & couvertes d'une poussière de soufre.

Christophe Colomb découvrit la Guadeloupe le 3 Novembre 1493, & lui donna le nom qu'elle porte encore, parce qu'il avoit promis en Espagne, aux Religieux d'un Couvent qui portoit ce nom, d'appeller ainsi quelque canton du Nouveau-Monde.

Denambuc, Gouverneur de Saint-Christophe, voyant que les Anglois & les Hollandois se hâtoient de peupler différentes isles, résolut de s'emparer de la Guadeloupe; mais il fut prévenu par l'Olive, un des chefs de sa Colonie. Ce dernier, ayant fait différens voyages en France, sous divers prétextes, s'associa avec plusieurs Marchands de Dieppe, pour établir une Colonie à la Guadeloupe, sous la commission d'une Compagnie des isles de l'Amérique. Du Pleffis & lui, qui étoient chefs de ces Marchands, obtinrent le titre de Gouverneurs des isles, avec une égale autorité. Ils arrivèrent à la Guadeloupe le 8 Juin 1635, avec cinq cents hommes, qui

furent attaqués, à leur arrivée, de la famine & de diverses maladies. Ils eurent l'imprudence de s'attirer la haine des Caraïbes, qui, loin de leur fournir du secours, cherchoient à augmenter leurs maux. Du Plessis mourut de chagrin au bout de sept jours. L'Olive, qui resta seul, continua la guerre avec les Sauvages, & cette Colonie naissante pensa être détruite par l'imprudence de ce Gouverneur. Il réussit cependant à chasser les Caraïbes; mais ils passèrent à la Dominique, mirent les habitans dans leurs intérêts, & revinrent plus forts qu'ils n'étoient partis. La guerre recommença, & dura quatre ans. L'Olive, qui étoit la cause de tous les malheurs qui arrivoient à la Colonie, perdit la vue : on lui donna pour successeur un nommé Aubert, qui, par sa prudence & sa douceur, rétablit la paix dans la Colonie, ranima le commerce, qui y apporta l'abondance. Les Anglois s'en étoient emparés pendant la dernière guerre; mais ils l'ont rendue aux François par le traité de Paris du 10 Février 1763.

La Guadeloupe est environnée de plusieurs petits îlots. On en compte

douze au Nord-Ouest, un à l'Ouest, treize dans le cul-de-sac qui est à l'Est, un assez grand, & plusieurs petits à la pointe qui est du même côté, deux autres en remontant vers le Nord, & un au Nord.

§. XX.

La Desirade.

CETTE île est située au seizième degré vingt - quatre minutes de latitude. Elle peut avoir quatre lieues marines de long, & trois quarts de ces mêmes lieues dans sa largeur. Le terrain est assez bon. Elle appartient aux François, est du Gouvernement de la Guadeloupe, dont elle n'est éloignée que de quatre lieues au Levant. Christophe Colomb la découvrit, & lui donna le nom qu'elle a aujourd'hui,

§. XXI.

Mari-Galante.

ELLE est située au Levant de cette portion de la Guadeloupe, qu'on appelle la *Grande-Terre*, au quinzième degré

cinquante minutes de latitude. Elle peut avoir seize lieues de circuit. Elle est partagée en deux Paroisses, qui sont desservies par des Carmes. Pour le temporel, il y a un Juge Royal, qui est du ressort du Conseil Supérieur de la Guadeloupe. On y a construit un fort. Cette île est plate & remplie de bois, ce qui prouve qu'elle seroit très-fertile, si l'on avoit soin de la cultiver. Les cannes de sucre, l'indigo, le coton & le tabac y viennent très-bien. Il y a quelques sources; mais elles tarissent en été, & les habitans sont obligés d'avoir recours à l'eau de citerne.

Christophe Colomb la découvrit en 1493, lui donna le nom du vaisseau qu'il montoit. Cette île étoit alors peuplée de Caraïbes. Il y mouilla en 1496, vit le rivage bordé de femmes, qui étoient armées d'arcs & de flèches, & qui s'opposoient à l'approche de ses barques. Deux Indiens de Saint-Domingue, qui étoient dans son équipage, se jetterent à la nage, pour avertir cette troupe d'Amazones qu'on ne pensoit point à leur faire de mal, & qu'on ne leur demandoit que des vi-

vres. Elles répondirent que leurs maris étoient de l'autre côté de l'isle, & que c'étoit à eux qu'il falloit s'adresser. Voyant que les barques n'avançoient pas moins, elles tirèrent leurs flèches; mais elles ne blessèrent personne. On fit aussi-tôt sur elles une décharge d'arquebuses à croq, qui les mit en fuite. Les Espagnols entrèrent dans l'isle, y trouverent de très-gros perroquets, du miel, de la cire, & quantité de plantes dont les Insulaires faisoient du pain. Un détachement pénétra dans les terres, amena quatre femmes, entre lesquelles étoit l'épouse du Cacique, qu'on avoit eu beaucoup de peine à joindre dans sa fuite. Lorsqu'elle s'étoit vue pressée par celui qui la poursuivoit, elle s'étoit retournée tout d'un coup, & l'ayant saisi avec ses deux bras, elle l'avoit renversé si vivement, qu'elle l'auroit étouffé, sans le secours qu'il reçut. Les caresses & les présens que l'Amiral fit à ces femmes, rétablit bientôt la confiance & l'amitié. Elles procurerent aux Espagnols tous les rafraîchissemens qu'ils pouvoient desirer. Ils passerent neuf jours dans cette isle, &, lorsqu'ils re-

mirent à la voile, l'épouse du Cacique offrit de s'embarquer avec sa fille, pour aller en Espagne.

Les Anglois ont souvent ravagé cette île. Aujourd'hui, les François en sont paisibles possesseurs.

§. X X I I.

Les Saints.

LES Saints sont trois petites îles & plusieurs îlots, situés au Sud-Est de la Guadeloupe. Les François commencerent à s'y établir en 1648. Il y a une Paroisse qui est desservie par un Curé. On prétend qu'il peut y avoir cent hommes capables de porter les armes. Le trafic des habitans consiste en coton, en moutons, en chevres & en volaille.

§. X X I I I.

La Dominique.

ELLE est située au quinzième degré vingt-cinq minutes de latitude, à la Martinique au Sud-Est, les Saints &
Eiv

la Guadeloupe au Nord - Ouest , & Mari - Galante au Nord - Est. On lui donne trente à trente - cinq lieues de circuit. L'intérieur est rempli de hautes montagnes, desquelles sortent une quantité prodigieuse de rivières. Les vallées & les plaines sont assez fécondes ; mais elles ne sont pas toutes défrichées , beaucoup sont encore couvertes de bois : on y trouve même des arbres qui sont d'une grosseur prodigieuse. Il y a beaucoup de poissons d'eau douce , principalement des Anguilles. Labat dit qu'il y en vit qui étoient d'une grosseur prodigieuse. Il y a une montagne remplie de soufre , auprès de laquelle se trouve une mine d'or.

Cette isle n'est habitée que par des Caraïbes , dont le nombre ne monte pas à plus de deux mille ; les deux tiers même sont des femmes & des enfans. Ils ne veulent pas souffrir qu'on approche de la mine , parce qu'ils craignent qu'on n'en prenne occasion pour les subjuguier. Ils ont des patates , des ignames , des bananes , du manioc , du maïs & du coton. Ils laissent leurs volailles en liberté autour de leurs cabanes : elles pondent & couvent ,

sans qu'on y fasse attention , amènent leurs pouffins auprès de la cabane , pour avoir à manger. Les porcs , & principalement les marons , sont aussi fort communs dans cette isle. Le mouillage est assez bon par-tout sur la côte de l'isle ; mais il n'y a ni port , ni cul-de-sac , où les vaisseaux puissent se retirer. Les Anglois ont tenté plusieurs fois de s'en emparer ; mais les François s'y sont toujours opposés , parce que les premiers pourroient s'en servir pour couper la communication de la Guadeloupe à la Martinique. Les Anglois , à la paix de Ryfwick , firent un accommodement particulier avec les Sauvages de la Dominique , pour y aller couper du bois de charpente. Ils firent , au bord de la mer , un appenti pour mettre ce bois à couvert , en attendant que les barques le transportassent. Cet appenti se changea bientôt en une maison , où les Anglois mirent quelques pièces de canon , sous prétexte de sauver les Caraïbes lorsqu'ils les faisoient boire. Sitôt que le Gouverneur - Général des isles Françaises en fut informé , il en fit ses plaintes , envoya deux bâtimens à la Dominique , pour obliger

les Anglois de rembarquer leurs canons & leurs bagages. On brûla les palissades & la maison.

§. XXIV.

La Martinique.

CETTE isle, que les Sauvages nomment *Madanina*, est au quatorzieme degre trente minutes de latitude septentrionale. On lui donne seize lieues de long, sur quarante-cinq de circonférence, sans y comprendre les caps qui s'avancent dans la mer. On y compte vingt Paroisses, qui forment autant de bourgs, tous rangés autour de l'isle sur le bord de la mer. Les Paroisses sont desservies par des Religieux de différens Ordres. Il y a un Couvent d'Ursulines, situé dans la partie méridionale de l'isle, auprès de la Paroisse Saint-Pierre. On les y a fait venir de Saint-Denis en France : elles prennent des pensionnaires, & instruisent les jeunes filles du bourg. Ce Monastere appartenoit autrefois aux Religieuses du tiers Ordre de Saint-Dominique.

Le Fort-Royal est le chef-lieu de

l'île. Il fut bâti en 1665. C'est un quarré long : un des côtés est sur le bord de la mer , & défend la rade. Le côté opposé est sur la place d'armes : il est flanqué de deux tours rondes avec des embrâsures , dont chacune peut contenir quatre pièces de canon. La muraille qui joint ces tours est toute percée de meurtrieres , sans fossés , sans chemin couvert & sans palissades. Un des côtés qui regarde l'Ouest , est baigné par la riviere de Saint - Pierre , & présente quelques pieces de canon qui battent la rade. La porte du fort est du côté qui regarde l'Est. Elle est ouverte par une longue cour murée vers la mer , avec des meurtrieres, & palissadée du côté de la place. Le côté de la cour opposé à la porte est occupé par un Corps-de-garde & une Chapelle. Ce fort est commandé de toutes parts , excepté du côté de la mer. L'ouragan de 1695 emporta la moitié de ce côté avec la batterie de l'angle , qui étoit proche de la riviere. On s'est contenté de relever le mur , & de faire une plate-forme sur l'angle , au lieu des bâtimens qu'on y avoit élevés , & qui servoient de

logement au Gouverneur-Général. La place d'armes est un quarré d'environ cinquante toises. Le fort en fait un côté : les trois autres sont environnés de maisons , avec trois rues qui y répondent , & qui composent la ville.

On la divise en trois quartiers : celui du milieu , qui se nomme *Saint-Pierre* , commence au fort & à l'Eglise Paroissiale de même nom , & va jusqu'à la montagne qui est du côté de l'Ouest , où l'on trouve une batterie à barbette de onze canons , nommée la *batterie de Saint-Nicolas*. Tout l'espace qui se trouve entre cette batterie & celle de Saint-Robert , qui est du côté de l'Ouest , forme le second quartier , qu'on a nommé le *Mouillage* , parce que , c'est devant cette partie de la ville que tous les vaisseaux se retirent à l'ancre. Ils y-sont plus à couvert que devant le fort. L'Eglise des Jacobins , dédiée à Notre - Dame de bon Port , sert de Paroisse pour le quartier & pour les habitans des petites montagnes. Le troisieme quartier , nommé la *Galere* , consiste en une longue rue qui borde la mer , depuis le fort jusqu'au pié d'une batterie fermée.

L'Eglise Paroissiale de Saint-Pierre est de maçonnerie, le portail en pierre de taille, ordre dorique, avec un attique en second ordre. L'Eglise a cent vingt piés de long, sur trente-six de large : deux Chapelles terminent la croisée.

Les maisons de l'Intendant & du Gouverneur particulier, le palais où l'on rend la Justice, la prison, les fours & les magasins de munitions, le bureau du Domaine, le Monastere des Ursulines, une raffinerie considérable, & les principaux Marchands, sont dans la Paroisse Saint-Pierre. Les jardins du Gouverneur, de l'Intendant & des Religieux sont très-bien entretenus : les allées sont plantées d'orangers. A une lieue du fort Saint-Pierre, on trouve un endroit qu'on appelle le *Réduit*. C'est une espece de chemin taillé dans une montagne fort escarpée, & fermé par plusieurs portes. C'est-là, que, dans la crainte d'une irruption, les habitans du quartier peuvent mettre en sûreté leurs femmes, leurs enfans, leurs bestiaux & leurs meubles. Ils y font des cases couvertes de cannes. A quelque distance, on trouve des bois qui ont

plus de trois lieues de tour. On y voit des arbres d'une grosseur surprenante.

Le Fort-Royal est situé sur une hauteur en forme de presqu'île, composée d'une roche tendre, ou d'un tuf qui se creuse assez facilement. Ce terrain est élevé d'environ quinze ou dix-huit toises au-dessus du niveau de la mer, qui l'environne de toutes parts, à l'exception d'une petite langue de terre qui le joint à l'île, & dont la largeur est de dix-neuf à vingt toises.

Lorsque les Hollandois attaquèrent cet endroit sous les ordres de l'Amiral Ruyter, en 1674, la motte de terre, qu'on nommoit déjà le *Fort-Royal*, n'avoit pour fortification qu'une double palissade, qui fermoit la petite langue de terre par le bas, avec un autre rang sur la hauteur, & deux batteries à barbette, une sur la pointe, pour défendre l'entrée du port, l'autre du côté de la rade. Le terrain qu'occupe à présent la ville, étoit un marais rempli de roseaux. On y voyoit seulement quelques mauvaises cases, qui servoient de magasins pour les marchandises, lorsque les vaisseaux

étoient dans le carenage, pendant la saison des ouragans.

Dans le temps que l'Amiral Hollandois fit descendre ses troupes dans l'isle, les magasins étoient pleins d'eau-de-vie & de vins. Les Hollandois ne trouvant aucune résistance, se mirent à piller, & burent avec tant d'excès, qu'ils ne pouvoient se tenir sur leurs jambes, lorsqu'il fallut monter à l'assaut il se trouva dans le carenage une Flûte de vingt-deux pieces de canon, & un Vaisseau de Roi de quarante quatre, commandé par le Marquis d'Amblimont, Gouverneur-Général des isles Françaises. Ces deux Vaisseaux firent un terrible feu sur les Hollandois qui avoient bu au point qu'ils tomboient à chaque pas, & en tuerent plus de neuf cents. L'Officier qui commandoit fut du nombre. Celui qui lui succéda fit promptement battre la retraite. Il fit un épaulement avec les tonneaux que ses gens avoient vidés, pour mettre à couvert les blessés, & donner aux soldats le temps de revenir de leur ivresse. Ruyter alla à terre le soir, après avoir passé tout le jour à canonner le rocher. Il fut extrême-

ment surpris de trouver plus de quinze cents Hollandois tués ou blessés. Il prit aussitôt la résolution d'abandonner cette funeste entreprise, & de faire rembarquer le reste de son monde pendant la nuit.

Dans le même temps, le Gouverneur de l'isle assembloit son Conseil, qui résolut d'abandonner le fort, après avoir fait enclouer le canon, parce que celui des ennemis avoit abattu la plus grande partie des retranchemens, & qu'on craignoit de ne pouvoir résister à l'assaut, lorsque les Hollandois auroient cuvé leur vin. Cette résolution ne put être exécutée avec le silence qui est nécessaire dans ces occasions : ceux qui étoient dans le fort firent beaucoup de bruit en se disposant à partir. Ruyter prit ce bruit pour les préparatifs d'une sortie, & en appréhenda les effets, dans l'état où étoient ses gens. L'épouvante se répandit dans l'armée Hollandoise, ils se jetterent dans les chaloupes, abandonnerent les blessés, leurs attirails de guerre, même une partie de leurs armes. Les assiégés, alarmés de leur côté du bruit qu'ils entendoient, crurent que l'en-

nemi se préparoit à donner un assaut : ils se jetterent dans leurs canots avec la même précipitation que les Hollandois avoient fait dans leurs chaloupes. Cette terreur mutuelle fit fuir les uns & les autres, & il ne resta dans le fort qu'un Suisse, qui, s'étant enivré dès le soir, dormoit tranquillement, & n'entendit rien de ce qui se passoit autour de lui. A son réveil, il fut bien étonné de se voir seul dans ce poste.

Celui qui commandoit le vaisseau de Roi, ignorant ce qui se passoit de part & d'autre, recommença dès la pointe du jour à faire jouer son artillerie ; mais ne voyant paroître personne au fort, & n'entendant plus rien dans le camp des ennemis, dont les roseaux lui cachotent la vue, il mit à terre un Sergent & quelques Soldats, pour aller aux observations. Ils ne trouverent que des morts, des blessés, & quelques ivrognes qui dormoient encore dans les magasins. Ils en avertirent le Commandant du vaisseau, qui fit aussi-tôt reprendre possession de la forteresse, par tout ce qu'il y avoit de troupes à bord. Dès la même

année , on fit des fortifications au Fort-Royal. Aujourd'hui , la langue de terre qui joint la presqu'isle , où le fort est bâti avec l'isle , est fortifiée de deux petits demi-bastions , & d'une petite demilune qui couvre la courtine , avec un fossé rempli d'eau de la mer , un chemin couvert , palissadé , & un glacis. La porte du fort est dans le flanc du demi-bastion , du côté du carenage , avec un escalier fort étroit qui conduit à une plate-forme garnie de quelques pieces de canon , pour battre une hauteur qui commande la forteresse de l'autre côté du port. La garnison ordinaire est d'environ quatre cents soldats de marine.

Les rues de la ville qu'on a bâtie depuis près du Fort-Royal , sont tirées au cordeau , mais bordées de maisons fort inégales. Comme le terrain que cette ville occupe est un sable mouvant , qui n'a aucune solidité , on met le mortier & les premières assises des maisons que l'on construit , sur une espece d'herbe qui approche du chien-dent , dont ce terrain est couvert. On n'a pas suivi cette méthode en bâtissant l'Eglise , & les murs se sont ouverts

en plusieurs endroits. Elle peut avoir cent trente piés de long , sur trente de large : deux Chapelles font la croisée. Les fenêtres sont formées par deux arcs de cercle , qui font un angle fort pointu. L'intérieur a peu d'ornemens. Le portail est construit de pierres grises.

Le Gouverneur-Général fait ordinairement sa résidence à Fort-Royal : c'est aussi le siége du Conseil Supérieur. Il est composé du Gouverneur-Général , de l'Intendant , du Gouverneur particulier de l'Isle , de douze Conseillers , d'un Procureur-Général & des Lieutenans de Roi , qui y ont séance & voix délibérative. C'est l'Intendant qui recueille les voix & qui prononce. Les charges de Conseillers ne s'achètent point : ce sont des Commissions. Les brevets sont expédiés par le Secrétaire d'Etat qui a le Département de la Marine. Ils n'ont point de gages : tout leur profit se réduit à l'exemption de Capitation pour douze Nègres, avec quelques légers émolumens pour leurs vacations.

Le terrain qui est aux environs de la Case-Pilot est fort élevé , & coupé.

sans cesse par des élévations : la plupart des fonds qui les séparent sont en savanes, où l'on voit beaucoup de *caneficiers*, nom que l'on donne aux arbres qui portent la casse.

Labat dit que le port de la Trinité est un grand enfoncement qui forme une longue pointe nommée la *Caravelle*, dont il est couvert du côté du Sud-Est. De l'autre, il est fermé par un morne assez haut d'environ quatre cents pas de longueur, qui ne tient à l'isle que par un isthme ou une langue de terre de trente à quarante-cinq toises de large. Le côté de l'Ouest opposé au fond du golfe, est fermé par une chaîne de rochers qui paroissent à fleur d'eau lorsque la mer est basse. Le même Voyageur dit que, lorsqu'il étoit dans cette isle, le bourg de la Trinité n'étoit composé que de soixante ou quatre-vingt maisons, bâties sur une ligne courbe, qui suivoit la figure du port. L'Eglise, qui n'étoit que de bois & d'une grandeur médiocre, occupoit le centre de l'enfoncement : mais il s'est beaucoup accru depuis qu'on y fabrique du sucre, du cacao, du coton, & d'autres marchandises, qui

y attirent un grand nombre de vaisseaux principalement de Nantes. On y trouve le débit de toutes celles qu'on apporte de l'Europe, parce que les habitans des quartiers voisins vont y prendre les choses dont ils ont besoin. D'ailleurs, les vaisseaux y sont en sûreté pendant la saison des ouragans; & lorsqu'ils le quittent pour retourner en Europe, ils se trouvent au vent de toutes les isles, ce qui leur épargne plus de trois cents lieues pour aller chercher le débarquement ordinaire de Saint-Domingue ou de Portoric.

La Paroisse de la Trinité s'étendoit depuis la riviere salée, qui la sépare de celle de Sainte-Marie, jusqu'à la pointe des Salines, ce qui fait un espace de quinze lieues. La difficulté du service spirituel dans une si grande distance, a fait établir depuis deux autres Paroisses; l'une au cul-de-sac Robert, & l'autre au cul-de-sac François.

Le grand enfoncement qu'on nomme le *cul-de-sac Robert*, a près de deux lieues de profondeur. Il est formé par deux pointes ou caps, dont celui de l'Est s'appelle la *Pointe à la Rose*, & celle de l'Ouest la *Pointe des Galions*.

Son ouverture est couverte par un Islet d'une lieue de tour : on le nomme *Islet Monsieur*. Un autre qui est plus avancé en mer , couvre la pointe orientale du premier , de maniere qu'ils ne laissent entr'eux qu'un canal, couvrent tous deux l'entrée du cul-de-sac, & rendent ce port très-sûr. On n'y peut entrer que par trois passages, l'un qui est entre les deux islets : il est profond , sans danger , & large de cinquante à soixante toises ; les deux autres sont entre les extrémités des Islets & les pointes de l'isle ; mais ils ne peuvent recevoir que des barques & de très-petits vaisseaux. Ce cul - de - sac forme naturellement un si beau port , qu'il contiendrait une nombreuse flotte , & qu'en plusieurs endroits , les vaisseaux peuvent mouiller assez près de terre , pour y descendre avec une planche. On trouve dans ce quartier une multitude considérable de belles habitations.

Le cul-de-sac François n'est pas à beaucoup près si beau. L'entrée est fermée aux vaisseaux par une barre de sable mouvant , qui change de situation suivant les marées , ou suivant la

violence du cours de la rivière. Dans un des Îlets qui forment ce cul-de-sac, on trouve une pierre de taille blanche & tendre, qui, résistant assez bien au feu, sert à composer les fourneaux des sucreries. La rivière peut avoir trente cinq à quarante toises de large, & porte le nom de *Cul-de-sac*. Elle est d'une profondeur extraordinaire, & la mer lui communique le goût de ses eaux jusqu'à deux mille pas de son embouchure. Son lit est rétréci par les mangles qui la bordent des deux côtés, & la défendent en même temps contre les descentes. Elle est fort poissonneuse; mais les requins & les becunes y rendent la pêche fort dangereuse. Labat vante une habitation qui est à cinq ou six cents pas de l'endroit où elle cesse d'être navigable, même pour les barques. On a fait creuser un canal de neuf ou dix piés de large, qui porte les canots & les chaloupes jusqu'à la porte de la sucrerie, avec des rigoles qui traversent la savane, & qui ont servi à dessécher les terres basses & noyées.

Lorsque les habitans craignent quelque descente en temps de guerre, ils

cachent leurs meubles & leurs provisions. S'ils peuvent résister à l'humidité, ils font au bord de la mer une fosse de neuf à dix piés de profondeur, afin que les ennemis ne rencontrent rien de plus dur que le sable ordinaire, en sondant avec leurs épées. Lorsqu'ils ont mis dans la fosse ce qu'ils veulent cacher, ils la remplissent du même sable qui est autour : pour ne donner aucun indice, ils jettent à la mer ce qui est superflu. On aligne la fosse à deux ou trois arbres des environs, ou à quelque grosse pierre, pour retrouver plus facilement le dépôt. Si les effets ne peuvent être transportés au bord de la mer, on fait des trous dans un terrain sec. On met les étoffes, le papier, & tout ce qui craint l'humidité dans de grandes calebasses, on l'éleve entre les branches des arbres, & on arrange si bien les feuillages, qu'il est impossible d'appercevoir ces calebasses. On a soin de faire toutes ces opérations à l'inçu des Nègres, parce l'ennemi ne manque jamais de mettre à la torture ceux qui tombent entre ses mains, pour les forcer de découvrir ce que leurs maîtres ont caché.

Les

Les anciens habitans étoient Caraïbes : ils nommoient cette île *Maddanina*. Les Espagnols , qui y aborderent les premiers , lui donnerent le nom qu'elle porte aujourd'hui. Denambuc y fit passer plusieurs habitans de l'île Saint - Christophe en 1635 , leur fournit tout ce qu'il crut nécessaire pour établir une Colonie , & leur donna , pour les commander , le sieur Dupont , en qualité de son Lieutenant. Les Anglois s'en emparerent pendant les dernières guerres , & l'ont rendue aux François à la paix.

L'île de la Martinique est entrecoupée de montagnes & de rochers inaccessibles ; mais il y a des côteaux , des vallons & des plaines fort agréables. Les montagnes sont couvertes de forêts , remplies de très - gros arbres. On y trouve plusieurs rivières & des torrens qui descendent des montagnes. Le terrain est bon , mais fort difficile à cultiver. Il produit du manioc , du tabac , du café , du sucre , de l'indigo , du roucou , de la casse , du séné , &c. Il n'est propre ni pour le blé ni pour la vigne. La plupart des habitans ne mangent que de la casave faite avec

de la racine du manioc, & ne boivent que des liqueurs faites avec des fruits & des racines du pays.

§. X X V.

Sainte-Lucie, ou Sainte-Alouise.

CETTE isle est à sept lieues de la Martinique, & par les treize degrés quarante minutes de latitude septentrionale. Elle peut avoir vingt-deux milles de long sur onze de large. Elle est montagneuse en divers endroits; mais la plus grande partie de l'isle est une fort bonne terre, arrosée de plusieurs rivières. L'air y est assez pur & assez sain, & jamais on n'y est exposé à une chaleur excessive. On y trouve une multitude de grands arbres, dont le bois est propre aux édifices. Ses baies & ses ports sont très-bons pour le mouillage des vaisseaux. Celui qu'on nomme le *Petit-Carenage*, passe pour le plus commode de toutes les Antilles, & tire son nom de la facilité que les vaisseaux ont à s'y carener. Il y a au Nord deux montagnes qui la font reconnoître de fort loin.

• Sainte-Lucie a été long-temps inhabitée. Les Sauvages des autres isles n'y alloient que dans le temps de la ponte des tortues, & n'y avoient ni cabanes ni défrichés. En 1640, M. du Parquet, Gouverneur de la Martinique, prit possession de Sainte-Lucie vers la fin de l'année, comme d'une terre inhabitée, & qui appartenoit au premier occupant. Il n'y mit d'abord que quarante hommes, sous la conduite du sieur de Rouffelon. Il y fit construire une espece de Fort, environné de palissades, avec un fossé, le munit de canons, de pierriers, & le mit en état de résistance. Cette nouvelle Colonie se peupla insensiblement; mais les guerres qui survinrent en 1688, ayant empêché qu'on ne lui fournît les besoins & les secours qui lui étoit nécessaires, ceux qui la composoient se retirèrent à la Martinique & à la Guadeloupe. On a recommencé à la peupler depuis quelques années.

Cette isle, qui est assez bien située, & favorisée de la nature, a causé de la jalousie aux Anglois, qui en ont contesté la possession aux François. Les premiers avoient tenté de s'y établir

avant ceux-ci ; mais ils en avoient été chassés par les Caraïbes des isles voisines. Le Milord Villouby , ayant été nommé Gouverneur des isles Caraïbes , chercha tous les moyens possibles pour s'emparer de Sainte-Lucie. Il fit proposer aux Caraïbes de vendre aux Anglois les droits qu'ils avoient sur cette isle , & s'adressa à un métif nommé *Thomas Warner* , fils naturel de ce Capitaine Warner , dont on a parlé plusieurs fois , & d'une femme Caraïbe. Labat vit cette Caraïbe , en 1700 , à la Dominique. Il dit que c'étoit alors une des plus vieilles créatures du monde : on lui assura qu'elle étoit très-belle il y avoit un peu plus de cent ans ; qu'un Gouverneur Anglois l'avoit entretenue pendant fort long-temps , & qu'il en avoit eu plusieurs enfans. Sa vieillesse lui avoit acquis beaucoup de crédit parmi les Sauvages. Son habitation , quoique fort grande , étoit peuplée d'une longue suite de fils , de petits-fils & d'arrière-petits-fils. Elle étoit , continue le Voyageur , toute nue , avoit des cheveux tout blancs & fort rares. Sa peau étoit comme un vieux parchemin retiré & séché à la fumée. Elle étoit

Histoire
d'une fem-
me Sauvage,
arrivée à une
extrême
vieillesse.

tellement courbée , qu'on ne pouvoit voir sa figure que lorsqu'elle étoit assise. Elle avoit encore beaucoup de dents & les yeux assez vifs. On l'appelloit Madame. *Ouvernaud* : c'étoit le nom corrompu de Warner , qui l'avoit entretenue.

Revenons à son fils Thomas Warner. Il engagea trois Caraïbes à vendre , pour quelques flacons de liqueurs , les droits qu'ils avoient sur l'isle de Sainte-Lucie. La vente étant faite , les Anglois armerent pour se rendre maîtres de l'isle , & mirent à la tête de cet armement le Colonel Caron : ils y firent une descente , en chasserent les François , & s'y établirent ; mais cette Colonie fut bientôt détruite par les maladies & les guerres continuelles que lui faisoient les Caraïbes , ennemis implacables des Anglois. Au mois de Janvier 1666 , il ne restoit plus un seul Anglois dans l'isle Sainte - Lucie. Les François y rentrèrent aussi-tôt , & la Compagnie Françoisise des Indes occidentales y envoya un Gouverneur. La décadence de la Compagnie entraîna celle de Sainte - Lucie : cependant la France conserva toujours la

propriété de cette île. Les Anglois y firent des descentes en différens temps, & la pillèrent; mais ils n'y formerent aucun établissement. Pendant les dernières guerres, ils l'attaquèrent, & s'en emparèrent; mais ils l'ont rendue à la France par le traité de paix.

§. XXVI.

Saint-Vincent.

CETTE île est située au quinzième degré de latitude septentrionale, au Midi de Sainte-Lucie. Elle peut avoir dix-huit à vingt lieues de circonférence. Elle est remplie de hautes montagnes couvertes de bois. Entre les montagnes, on trouve de petits vallons qui sont assez fertiles.

Labat la nomme le centre de la République des Caraïbes. Cette Nation étoit en possession de toutes les Antilles, avant l'arrivée des Européens: elle s'y est retirée, à mesure qu'on l'a chassée des autres îles. Comme elle y jouit de toute sa liberté, elle y a beaucoup multiplié. Outre les

Caraïbes, on trouve dans cette île une multitude incroyable de Nègres, qui ont échappé des possessions Européennes, & s'y sont réfugiés dans des canots ou sur des radeaux. Autrefois, les Caraïbes les reconduisoient à leurs maîtres, ou les vendoient aux Européens qui vouloient les acheter. On ignore ce qui les a fait changer de méthode : mais Labat assure qu'ils sont aujourd'hui très-fâchés de les avoir reçus parmi eux. Leur nombre s'est si fort accru par ceux qui sont arrivés successivement, & par leur multiplication dans cette île même, qu'il surpasse celui des Caraïbes. Ils les ont forcés de partager l'île avec eux, & de leur céder la Cabestere. Ils enlèvent même leurs femmes & leurs filles. Les pères & les maris n'osent aller les chercher, parce qu'étant les plus foibles, ils craignent que ces Nègres ne les chassent tout-à-fait de l'île, ou ne les traitent en esclaves. Il sollicitent souvent les Anglois & les François de les délivrer de cette tyrannie. En 1719, le Chevalier de Feuquieres, Général des îles Françaises, résolut de leur rendre ce service dans la vue d'enlever les

Nègres , & de les vendre à son profit. Il envoya dans l'Isle Saint Vincent cinq cents hommes, commandés par deux braves Officiers. Il comptoit sur une puissante diversion de la part des Caraïbes ; mais ceux-ci, quoique persuadés qu'on cherchoit à leur rendre service, demeurèrent tranquilles spectateurs de l'entreprise, ce qui fut cause qu'elle n'eut pas de succès. Les Nègres se retirèrent sur les montagnes, ne sortoient que la nuit, & tuoient tous les François qu'ils pouvoient surprendre. Les agresseurs perdirent beaucoup de monde, principalement leurs Chefs.

Quatre ans après, les Anglois crurent pouvoir tirer parti du mécontentement des Caraïbes pour soumettre l'Isle Saint-Vincent. Le duc de Montagu, qui s'étoit fait donner, par des Lettres-Patentes, la possession des isles Sainte-Lucie, Saint-Vincent & la Dominique, chargea Wing, son Lieutenant, de proposer aux Caraïbes & aux Nègres de Saint-Vincent, de reconnoître le Duc pour leur Souverain, en leur faisant des propositions très-avantageuses : mais tous, d'une voix

unanime , rejetterent sa proposition. Ils dirent qu'ils ne pouvoient comprendre comment un Roi d'Europe pouvoit donner sur eux des droits qu'il n'avoit point. Ils reçurent cependant les présents qu'on leur offrit , & prièrent ensuite les Anglois de se retirer. On assura qu'ils déclarerent que depuis qu'ils avoient fait un traité avec les François ils étoient sous leur protection ; mais que si les François formoient quelque entreprise contre leur liberté , ils la défendroient au prix de leur vie.

On trouve parmi ces Sauvages & ces Nègres , quelques François & quelques Anglois , qui préfèrent la vie libre qu'ils y menent , aux commodités qu'on leur offre dans leur Nation. Ils y cultivent du Tabac qui y vient fort bien , & qu'on connoît sous le nom de *Tabac de Saint-Vincent*.

La Grenade , les Grenadins.

Quelques Géographes prétendent qu'on ne doit pas mettre la Grenade au nombre des isles du vent ; mais sa position nous a engagé à prendre un

parti différent. Nous l'avons mise à la suite des autres , pour ne pas lui assigner de rang. Elle est située au douzième degré quinze minutes de latitude septentrionale. C'est la première qui commence le demi - cercle des Antilles du côté du Midi. Sa plus grande longueur du Midi au Nord est de neuf à dix lieues , & sa plus grande largeur de quatre à cinq. Ses extrémités entre le Sud & l'Ouest forment un croissant. Derrière la pointe qui est du côté du Nord , on trouve une des plus belles & des meilleures baies des îles. A peu de distance , est un bel étang , qui n'en est séparé que par une langue de terre , qu'on pourroit couper avec un peu de travail , & qui formeroit un second port d'une belle grandeur.

Cette île est divisée en six Paroisses , qui sont , en commençant par le Nord , la Paroisse des *Sauteurs* , celle du *Grand Pauvre* , celle du *Grand Marquis* , celle de l'*Ame Goyave* , celle du *Maigrin* & celle de la *Basse-Terre*. Elles sont desservies par des Religieux. L'intérieur de l'île est rempli de montagnes , desquelles descendent plusieurs

rivieres. Les vallées & les plaines sont assez bien cultivées. On y plante du tabac, de l'indigo, du roucou & du mill. On y élève de la volaille & des bestiaux. Les montagnes sont remplies de bois.

Les habitans en général sont riches ; mais ils ont presque tous un air rustique , qui semble leur être naturel. Leurs maisons sont mal construites , mal meublées , & presque dans le même état où elles étoient dans les premiers temps où la Colonie s'y est établie.

Cette île avoit toujours été habitée par les Sauvages , que la fertilité , la chasse & l'abondance de la pêche y attiroient plus que dans les autres. En 1650 , du Parquet en acheta la propriété des Sauvages. Il y établit d'abord une Colonie de deux cents hommes , qui se placèrent entre l'étang & le port. Ils y construisirent un fort de bois , revêtu de palissades , avec des embrasures pour deux pièces de canon , & quatre pierriers. Les Sauvages n'osoient attaquer cette forteresse , quoiqu'elle fût , pour ainsi dire , incapable de résistance ; mais ils se répandoient

dans les bois , & tuoient tous les François qui alloient à la chasse. Du Parquet fit passer à la Grenade trois cents hommes bien armés , qui en détruisirent un grand nombre , & forcèrent les autres à prendre la fuite. On assure qu'une troupe de ces barbares , ayant été poussée par les François sur un rocher fort escarpé , aimerent mieux se précipiter de cette hauteur que de se soumettre , & que ce lieu en a pris le nom de *Morne des Sauteurs* , qu'il conserve encore.

Les progrès de la Colonie furent retardés par des divisions qui s'éleverent entre ceux qui la composoient : mais le sieur de Valminier , qui en obtint le Gouvernement , appaisa tous les troubles , & l'isle se peupla en très-peu de temps. Labat est persuadé que si ce Gouverneur y fût resté long-temps , elle seroit devenue une des plus riches Colonies de l'Amérique : mais on lui donna pour successeur un Officier d'un caractère si dur , que les Colons , révoltés de sa tyrannie , abandonnerent leurs établissemens , & se retirèrent à la Martinique. Cette désertion , loin de l'enga-

ger à prendre le parti de la douceur, ne fit qu'aigrir son caractère : il poussa si loin la violence & la brutalité, que ceux qui étoient restés dans l'isle se saisirent de sa personne, lui firent son procès dans les formes, & le condamnèrent à être pendu. Comme il représenta qu'il étoit Noble, on changea son supplice en celui d'avoir la tête tranchée : mais ne trouvant point de bourreau assez adroit pour faire cette exécution, on le fit passer par les armes. La Cour, informée de cet attentat, envoya un vaisseau de guerre avec quelques troupes, pour en prendre connoissance : mais on reconnut que les auteurs de cette révolte n'étoient que des misérables sans aveu, qui avoient tous pris la fuite, & que toutes les personnes de marque qui étoient dans l'isle, n'y avoient eu aucune part : on cessa les poursuites. Le bas peuple, en effet, étoit seul coupable de ces excès. De toute la Cour de Justice qui fit le procès au Gouverneur, il ne se trouva qu'un seul homme nommé *Archangeli* qui fut écrit. Celui qui fit les informations étoit un Maréchal ferrant ; & Archangeli, qui faisoit les

fonctions de Greffier , les avoit écrites sur un fer à cheval. Ce dernier se retira dans l'isle de Mari-Galante , où il étoit encore en 1692 , lorsque les Anglois y firent une irruption : il embrassa leur parti , & découvrit le lieu où le Gouverneur s'étoit retiré avec les principaux habitans. Le Major Holms , qui commandoit les Anglois , n'ignoroit pas ce qui s'étoit passé à la Grenade : il fut tellement indigné de la nouvelle trahison de ce scélérat , qu'il le fit pendre avec deux fils qu'il avoit.

La Compagnie des Indes occidentales acheta la Grenade en 1664 , & la rendit au Roi dix ans après. Les Anglois s'emparèrent de cette isle pendant les dernières guerres. Elle leur a été cédée par le traité de paix du mois de Février 1763.

Les Gre-
nadins.

La Grenade est environnée de quantité de petites isles , où les habitans de la grande isle sont sûrs de trouver ce qui leur manque. On les nomme les *Grenadins*. Celle qu'on appelle *Carriacou* a un port excellent. La plus grande se nomme *Reguia*. On y trouve un grand nombre de vipères , ce qui lui a fait donner le nom de *Petite Marti-*

nique, parce qu'il y en a beaucoup aussi dans cette isle. Il y a en outre, un grand nombre de couleuvres qu'on nomme dans ce pays *Corveresses* ; mais, loin d'être venimeuses, elles sont très-utiles par la guerre qu'elles font aux rats.

ARTICLE VII.

Isles au Vent, ou sous le Vent.

CES isles sont ainsi appelées, parce que leur situation est, comme nous l'avons dit plus haut, vers le Sud-Ouest des isles du vent. On en compte huit, qui sont :

§. I.

Tabago.

CETTE isle est située vers l'onzième degré de latitude septentrionale, au Nord-Est de la Trinité, dont elle est séparée par un canal assez large. Elle a été fort long-temps déserte. Les Am

glois en font aujourd'hui en possession.
On lui donne trente lieues communes
de circuit.

§. II.

La Trinité.

ELLE est située au Nord-Est de l'Amérique méridionale , dont elle n'est éloignée que par un trajet de trois lieues , lequel est même rétréci par quatre ou cinq islets. Sa position est au neuvième degré cinquante minutes de latitude septentrionale : elle peut avoir trente lieues de longueur du Midi au Nord , & dix - huit ou vingt de largeur.

Sa partie septentrionale est remplie de montagnes toutes couvertes de forêts , dans lesquelles on trouve beaucoup de bêtes sauvages. Le reste de l'isle est assez fertile. Elle est habitée par diverses Nations Indiennes , qui y ont passé de la terre ferme. L'air n'y est pas sain , parce qu'elle est presque toujours couverte de brouillards.

Les Espagnols , qui en font les maîtres , y ont plusieurs villes , dont la

DES AMÉRICAINS. 137
Capitale est Saint-Joseph. Elle est située
sur la pointe du Nord-Ouest.

§. I I I.

La Marguerite.


CETTE isle est entre le dixieme & le onzieme degré de latitude septentrionale. Christophe Colomb la découvrit en 1498. Elle peut avoir quarante lieues communes de circuit ; n'est séparée de la Nouvelle Andalousie que par un détroit qui n'a pas plus de huit lieues.

Quoiqu'il n'y ait pas de rivières, on y trouve de fort beaux pâturages. La pêche des perles l'ayant rendue célèbre, les Espagnols y établirent une Colonie, y bâtirent un château : mais elle n'est plus habitée que par des Mulâtres.

§. I V.

LES Hollandois passerent trois isles au Couchant de la Marguerite, sur la côte septentrionale de l'Amérique Méridionale. *Bonaire*, ou *Buenaire*,

qui a dix-sept lieues de tour. Elle est habitée par des Indiens qui y élèvent beaucoup de chevres, de chevaux & de bœufs ; mais peu de moutons. Les Hollandois y ont un Gouverneur avec quelques soldats. Ils sont soumis à celui de *Curacao*, qui est située au Couchant de Bonaire. C'est la seule isle importante que les Hollandois possèdent en Amérique. Elle a neuf ou dix lieues de long, sur huit de large. Ils ont construit une fort jolie ville sur la côte méridionale, avec un fort beau port. Elle porte le même nom que l'isle. Les Hollandois s'emparèrent de cette isle en 1632. Ils y ont établi des sucreries, & y nourrissent beaucoup de bestiaux. Ils font un commerce très-avantageux avec les Espagnols. La ville est assez peuplée. Il y a des Quakers & des Juifs qui y ont une Synagogue. Le Gouverneur des Antilles Hollandoises y fait sa résidence. Outre la ville, il y a plusieurs forts. L'isle d'*Aruba*, ou *Oruba* est située au Couchant de celle de Curaco. Elle est très-petite.



ARTICLE VIII.

*Origine, caractère & usages des
Caraïbes.*

LES Caraïbes sont les anciens habitans des Antilles. Ils y étoient établis lorsque les Européens y abordèrent. Tous les Voyageurs assurent qu'ils y étoient passés du Continent ; que s'étant révoltés contre leurs chefs, ils allerent chercher une retraite dans les isles.

Ils ont en général la taille haute & bien prise. Il est rare d'en trouver un difforme. Leur chevelure est noire, & toujours peignée avec soin. Ils s'arrachent la barbe à mesure qu'elle paroît. Les deux sexes sont toujours nuds, même depuis leur communication avec les Européens. Ils ont la tête couverte d'une espee de bonnet, quelquefois ceinte d'une simple couronne de plume. Ils se percent les lèvres, & mettent dans les trous de petits poinçons d'os. Leurs narines,

qu'ils percent aussi , sont ornées de petits grains de verre , ou de petites pierres colorées. Les hommes mettent des brasselets aux parties charnues du bras , & les femmes aux poignets & au-dessus du coude. Elles ont en outre des colliers de rassade au cou ; & au-dessus du gras des jambes , en forment une sorte de brodequins. Le devant de leur corps est couvert d'une très-petite pièce d'étoffe , soutenue par une ceinture. Quelques hommes , principalement ceux qui n'ont point de commerce avec les Européens , portent de petits sifflets au cou. On croit qu'ils sont composés des os de leurs ennemis. Leurs plus riches ornemens sont des médailles composées de cuivre très-fin & très-poli , faites en forme de croissant , & proprement enchassées dans quelque bois précieux. C'est comme la livrée & le symbole d'honneur qui distingue les Capitaines & leurs enfans des personnes du commun. Leur figure seroit assez agréable , s'ils n'avoient pas le front plat. Ils ont les yeux noirs & fort petits , quoique la disposition de leur front les fasse paroître assez grands. Leurs dents sont blan-

ches & bien rangées. Il est difficile de juger de leur teint , parce qu'ils se peignent tous les jours avec du roucou détrempé dans de l'huile de carapat ou de *Palma-Christi* , ce qui rend leur peau aussi rouge que des écrevisses cuites. Outre l'agrément qu'ils croient que cette couleur donne , elle sert à conserver leur peau contre l'ardeur du soleil , & les défend de la piquure des moustiques & des maringouins , qui ont beaucoup d'antipathie pour son odeur.

Lorsqu'ils vont à la guerre , ou qu'ils veulent paroître avec éclat , leurs femmes emploient du jus de genipa , pour leur faire des moustaches & plusieurs raies noires sur le visage & sur le corps. Ces marques durent neuf jours. Les hommes ont tous une petite corde autour des reins : elle leur sert à porter un couteau nud , qu'ils passent entre elle & la cuisse , & à soutenir une bande de toile large de cinq ou six pouces , qui sert à couvrir leur nudité. Les enfans mâles de dix à douze ans n'ont sur le corps que cette petite bande de toile. Ils ont tous un air mélancolique , sont assez doux , mais

si on les offense, ils deviennent furieux, & portent la vengeance à l'excès.

Les femmes sont de plus petite taille que les hommes; mais assez bien faites, cependant un peu grasses. Elles ont aussi les cheveux & les yeux noirs, le tour du visage rond, la bouche petite, les dents fort blanches, l'air plus gai, plus ouvert & plus riant que les hommes. Elles sont cependant fort réservées & fort modestes. Elles se peignent aussi de rouge; mais elles ne se font point de moustaches. Leurs cheveux sont liés derrière la tête avec un petit cordon. Un pagne, orné de petits grains de rassade, d'environ trois pouces de hauteur, couvre leur nudité; une petite corde de coton le tient attaché sur les reins.

Les enfans de l'un & de l'autre sexe, jusqu'à l'âge de dix à douze ans, ont des colliers de rassade & une ceinture autour des reins. Les femmes un peu distinguées portent des especes de brodequins de coton, qui leur prennent un peu au-dessus de la cheville du pié, & qui ont quatre ou cinq pouces de hauteur. A douze ans, les filles prennent le pagne, & leur mere, ou

quelqu'autre parenté, leur met les brodequins aux jambes. Jamais elles ne les quittent que quand ils sont usés. Il leur seroit même difficile de les ôter, parce qu'étant travaillés sur leurs jambes, ils sont si ferrés, qu'ils ne peuvent ni monter ni descendre; & les jambes, n'ayant pas encore toute leur grosseur, se trouvent ferrées par ces brodequins, au point qu'elles prennent peu de nourriture dans l'endroit où ils sont attachés; mais le gras de la jambe qui est au-dessus en prend davantage, & devient plus ferme qu'il ne l'auroit été naturellement. Ces brodequins, outre l'épaisseur du tissu, ont aux extrémités un rebord d'un demi-pouce de large. Celui du haut est souvent du double plus grand.

Lorsqu'une fille a reçu le pagne ou *camisa*, & les brodequins, elle ne se trouve plus avec les garçons dans la familiarité qu'auroit eue l'enfance, & se tient presque toujours auprès de sa mere. Si, avant ce temps, elle a été demandée par un jeune garçon, il la regarde comme sa femme, & la voit assidument, jusqu'à ce qu'elle puisse l'être effectivement. Pour le mariage,

il n'y a de degré prohibé que la fraternité. Comme la pluralité des femmes est permise, le même homme épouse souvent trois ou quatre sœurs, qui sont ses nièces ou ses cousines. Il prétend que des filles qui ont été élevées ensemble s'aimeront mieux, & vivront en meilleure intelligence, se rendront plus volontiers des services mutuels, & serviront mieux leur parent, qui est leur mari.

Les colliers, les brasselets, le camisa ou le pagne, sont les ornemens particuliers des femmes : les caracolis & les plumes sont ceux des hommes. Les caracolis sont des croissans de différentes grandeurs, qu'ils attachent à leurs oreilles avec de petites chaînes à crochet ou des fils de coton. Ils en mettent un à l'entre deux des narines, d'où il bat sur la bouche. Le dessous de la lèvre inférieure est aussi percé, & soutient un caracoli plus grand que les précédens. Ils en ont un cinquième de six pouces d'ouverture, qui est attaché avec une petite corde au cou, & qui tombe sur la poitrine. Lorsqu'ils marchent avec cette multitude de croissans, ils font autant de bruit que des mulets

mulets ornés de leurs plaques. Ces caracolis sont composés d'un métal qui vient de la terre ferme, & qu'on otbit un mélange de cuivre, d'argent & d'or. Labat dit que le métal qui y domine est aigre, graineux & cassant; ce qui oblige ceux qui l'emploient d'y mêler un peu d'or pour le rendre plus liant. les Orfèvres François & Anglois ont voulu imiter cette composition; mais ils n'ont pu en venir à bout.

Lorsque les Caraïbes ne portent point leurs croissans, ils remplissent les trous qu'ils ont aux oreilles, au nez & aux lèvres, avec de petits bâtons, qui les empêchent de se boucher. Quelquefois ils portent des pierres vertes aux oreilles & à la lèvre. Ceux qui n'ont ni pierres vertes, ni bâtons, ni caracolis, y substituent des plumes de perroquets de différentes couleurs, & s'en font des moustaches de dix à douze pouces de long, au-dessus & au-dessous de la bouche. On met ordinairement de ces plumes dans les cheveux des enfans; on les attache de maniere qu'elles se tiennent droites, & cette parure n'est pas sans agrémens.

Les Caraïbes ont plusieurs sortes de langues. L'ancienne, qui leur est naturelle, est assez douce, & sans aucune prononciation gutturale. Ils ont même une forte d'aversion pour la langue Angloise; mais ils se sont fait un jargon mêlé de mots Européens, sur-tout d'Espagnols, & s'en servent avec les Etrangers. Pour ce qui regarde leur propre langue, ils ont des dialectes qui ne se ressemblerent point; cependant ils s'entendent tous. Les deux sexes ont même des expressions différentes pour désigner les mêmes choses: les vieillards en ont aussi dont les jeunes gens ne se servent point. On assure qu'ils ont pour leur Conseil un langage particulier, auquel les femmes ne comprennent rien. Ils ne sont même pas bien-aîsés que les Etrangers apprennent leur langue, & n'en donnent jamais de leçons. Lorsqu'on commença à les connoître, ils n'avoient aucun terme d'injure, aucun de vices, de vertus, d'arts & de sciences. Ils ne nommoient que quatre couleurs, blanc, noir, jaune & rouge, & y rapportoient toutes les autres.

Ces Sauvages sont naturellement

penfifs & mélancoliques ; mais ils affectent de paroître gais. La plus grande injure qu'on puiffe leur faire eft de les appeller *Sauvages*. Ce nom, felon eux, ne convient qu'aux bêtes farouches. Ils ne veulent pas encore qu'on les nomme *Cannibales*, quoiqu'ils confervent encore l'ufage de manger la chair de leurs ennemis ; & lorsqu'on leur en fait un reproche, ils répondent qu'il n'y a point de honte à fe venger. Le nom de *Caraïbe* ne leur déplaît pas, parce que dans leur langage il fignifie bon guerrier, ou courageux.

Ils s'aiment entr'eux, & leur fenfibilité réciproque va fi loin, qu'on en a vu mourir de douleur, en apprenant que leurs compagnons étoient tombés dans l'efclavage, ou qu'ils avoient été maltraités par les Européens. Ils ne fe consolent point d'avoir été chaffés d'une partie de leurs ifles, & accusent encore fouvent les Vainqueurs d'injuftice. Ils ne s'accoutument point à l'attachement que les Européens ont pour l'or, & c'eft toujours un nouveau fujet d'admiration pour eux, de voir qu'ils le préfèrent au cryftal.

Ils sont si peu méfians , qu'ils laissent leurs habitations toutes ouvertes , & sans aucune garde. S'ils s'aperçoivent qu'on en ait enlevé quelque chose , ils en portent une espee de deuil pendant plusieurs jours , & tournent ensuite toute leur attention à la vengeance , parce que l'affection qu'ils ont les uns pour les autres , se change en haine , lorsqu'ils se trouvent offensés. Jamais un Caraïbe ne pardonne une injure.

Leurs maisons , qu'ils nomment *Carbets* , sont d'une forme singuliere : elles ont environ soixante piés de longueur , sur vingt-quatre à vingt-cinq de largeur , & à-peu-près la forme d'une halle. Il y a de petits poteaux qui s'élevent de neuf piés hors de terre , & de grands qui sont à proportion. Les chevrons touchent à terre des deux côtés ; les lattes sont de roseaux ; & la couverture qui descend aussi bas que les chevrons , est de feuilles de palmier. Un des bouts de l'édifice est entièrement fermé avec des roseaux ; & couvert de feuilles , à la réserve d'une ouverture qui mené à une espee de cuisine. L'autre bout est presque entier-

rement ouvert. A quelque distance de ce bâtiment, il y ena un autre moins grand de moitié, & divisé en deux par une palissade de roseaux. Dans la premiere chambre qui sert de cuisine, les femmes sont occupées à faire de la cassave; la seconde division sert de chambre à coucher pour toutes les femmes du Caraïbe, & pour les enfans qui ne sont pas encore admis au grand édifice. Il n'y a pour tous meubles que des paniers & des hamacs.

Il n'y a pas non plus d'autre ameublement dans le grand carbet. Le Maître & ceux de ses fils qui sont en état d'aller à la chasse, ont près de leur hamac un coffre, un fusil, un pistolet, un sabre & un gargouffier. Ils s'occupent ordinairement à faire des paniers : les femmes font des hamacs sur le métier. On voit encore, dans le grand carbet, un grand nombre d'arcs, de flèches, de massues, qui sont proprement attachés aux chevrons. Le plancher est ordinairement de terre battue, fort uni & fort net.

Le hamac des Caraïbes l'emporte sur ceux des autres Indiens, pour la forme & pour la propreté du travail. C'est

une pièce de grosse toile de coton, longue de six à sept piés, sur douze à quatorze de large, dont chaque bout est partagé en cinquante ou cinquante - cinq parties, enfilées dans de petites cordes qu'on nomme *Rabans* : elles sont ordinairement de coton, & s'unissent à chaque bout pour faire une boucle, où l'on passe une autre corde plus grosse, qui sert à suspendre le hamac à deux arbres ou à deux murs.

Tous leurs hamacs sont peints en rouge, avec des compartimens de couleur noire. C'est l'ouvrage des femmes. Un Caraïbe seroit deshonoré, s'il avoit filé ou peint un hamac. Comme elles ne sont point encore parvenues à avoir des métiers pour faire la toile, elles étendent les fils de la trame sur deux poteaux plantés en terre, éloignés les uns des autres à proportion de la largeur qu'elles veulent donner au hamac. Elles passent leur peloton de fil dessus & dessous chaque fil de la trame, & battent ce tissu avec un morceau de bois dur & pesant, pour faire entrer chaque fil à sa place, & rendre l'ouvrage plus uni. On prétend que les hamacs fabriqués de

cette espece font beaucoup plus forts, plus unis, s'étendent mieux, & durent beaucoup plus long-temps que ceux, qui se font sur le métier, & qui, étant de quatre pièces ou de quatre lez, n'obéissent pas si facilement, parce que les coutures sont toujours plus fortes que le tissu.

On suspend le hamac de maniere, qu'on puisse s'y asseoir comme sur une chaise d'une certaine hauteur. En s'y plaçant, il faut étendre une main pour l'ouvrir, sinon l'on ne manque pas de faire la culbute. Il ne faut pas que la tête & les piés soient sur une ligne droite; cette situation seroit incommode pour les reins. On s'y couche diagonalement, les piés étant placés vers un coin, & la tête vers celui qui est opposé: alors il tient lieu d'un bon matelas. On peut s'y remuer à son aise, s'étendre autant qu'on le veut, & se couvrir même d'une moitié du hamac. Si l'on veut passer d'un côté à l'autre; il faut commencer par passer ses piés à l'autre coin, & en tournant le corps, on se trouve sur l'autre diagonale. On peut porter ces lits avec soi, l'on y dort plus au frais: on n'a besoin ni de couver-

tures, ni de draps, ni d'oreillers : ils n'embarraissent point une chambre, parce qu'on peut les plier lorsqu'on se leve. Deux crampons de fer suffisent pour les tendre.

On vente encore beaucoup une espèce de corbeilles que font les hommes de cette nation, & qui sont assez célèbres en Europe, sous le nom de *Paniers des Caraïbes*. Il y en a de trois piés de long, sur dix-huit ou vingt pouces de large ; & d'autres d'environ huit ou dix pouces de long, sur une largeur proportionnée. La hauteur des plus grands n'excede pas huit à dix pouces ; mais elle dépend de l'usage auquel ils sont destinés. Le fond est plat, les côtés tout à fait droits, & perpendiculaires au fond. Le dessus, ou le couvercle, est de la même figure que le dessous, où il s'enchasse très-juste : sa hauteur est moindre d'un tiers que celle du dessous. Ces paniers servent aux Caraïbes pour renfermer tous leurs petits meubles & leurs ajustemens, principalement dans leurs voyages de mer. Ils les attachent contre le bord de leurs pirogues, afin de ne perdre rien lors-

qu'elles viennent à tourner, ce qui est assez ordinaire dans leurs navigations.

Pour faire ces paniers, les Caraïbes emploient des roseaux, des queues de latanier. Les ouvrages de roseaux sont plus fermes, & durent plus longtemps; mais on travaille le latanier plus facilement. Les Caraïbes les teignent de toutes sortes de couleurs. Après avoir déterminé la longueur & la largeur, ils tressent leurs roseaux ou quarrément, ou en compartiment, & leur art consiste principalement à les ferrer sans la moindre violence. Lorsqu'ils ont fait le dessous du panier & sa doublure, dont la matiere & les proportions sont les mêmes, ils mettent entre deux des feuilles de babilier amorties au feu, ou seulement au soleil. Ce plancher est si uni, si ferré, que l'eau qu'on y met ne peut s'écouler. Ils couvrent les bords avec un morceau de roseau ou de latanier, assez large pour être doublé, & l'arrêtent d'espace en espace avec des fils de pitte bien torts, & teints de quelque couleur. Le dessus se fait comme le dessous. Quelque pluie & quelque

quantité d'eau qu'on jette sur ces palmiers, on est sûr que ce qui est dedans reste toujours sec.

Les Européens qui sont répandus dans les isles en font un grand usage : ils ne vont pas d'une habitation à l'autre, sans un panier dans lequel ils font porter leurs hardes par un Nègre. Les Caraïbes les donnent en échange pour des couteaux, des haches, de la rassade, de la toile d'Europe, & principalement de l'eau-de-vie. Les Voyageurs observent que les Caraïbes entreprennent souvent un voyage de très-long cotits, dans une saison où la mer est fort dangereuse, uniquement pour acheter une bagatelle, comme un couteau, des grains de verre, & qu'ils donnent pour ce qu'ils desirent tout ce qu'ils ont apporté ; mais, ajoutent-ils, ces hommes ne donneroient pas la moindre chose pour une boutique entière de marchandises, lorsqu'ils n'en ont pas besoin. Outre leurs paniers, ils apportent aux Européens des perroquets, des lézards, de la volaille, des porcs, des ananas, des bananes, & diverses sortes de coquillages. Leur maniere

de prendre des perroquets est fort ingénieuse. Ils observent les arbres où ils se perchent, & portent au pied, pendant la nuit, des charbons allumés, sur lesquels ils mettent de la gomme & du piment verd. La fumée qui en sort étourdit ces oiseaux, & les fait tomber. Ils les prennent, leur lient les pieds & les ailes, & les font revenir en leur jettant de l'eau sur la tête. Pour les apprivoiser, ils les font jeûner pendant quelque temps, & leur présentent à manger. Non-seulement ils les privent, mais encore ils leur apprennent aussi facilement à parler qu'à ceux qu'ils ont pris tout jeunes. Labat assure que le nombre plaît plus aux Caraïbes que l'espèce; c'est-à-dire, qu'ils préfèrent deux sous marqués à un louis d'or. Dans les comptes qu'on fait avec eux, on observe d'étendre les sous marqués, qui sont la seule monnaie que ces barbares connoissent. Lorsqu'ils en voient une longue file, ils rient, & se réjouissent comme des enfans. Il faut avoir soin d'ôter de leur vue & d'enlever ce qu'on achète d'eux, sinon ils le reprennent, sans vouloir rendre ce qu'on leur a donné. S'ils re-

demandent leur marchandise après qu'on l'a serrée, il faut paroître ne pas les entendre.

Le même Voyageur observe qu'il regne entr'eux & les Nègres une antipathie incroyable. Ces deux races d'hommes se croient fort au-dessus l'une de l'autre, & se regardent avec mépris. Les Nègres, qui sont Chrétiens, ne donnent jamais d'autre nom aux Caraïbes, qui ne le sont pas, que celui de *Sauvages*, ce que les Caraïbes n'entendent jamais qu'avec un dépit qui les porte souvent à de cruelles extrémités.

Toutes les tentatives qu'on a fait pour les instruire, & leur faire embrasser le Christianisme, ont été inutiles. Il y a souvent eu dans leurs isles des zélés Missionnaires qui ont appris leur langue, & fait l'impossible pour les convertir, sans pouvoir réussir. Ils en baptisoient quelques-uns, qui reprenoient aussi-tôt leurs anciennes superstitions.

Ces Sauvages passent pour être d'une indifférence extrême sur tout en général, excepté sur leurs femmes. Ils portent la jalousie jusqu'à les tuer

au moindre soupçon. Leur passion pour l'eau-de-vie est si forte, qu'ils donnent tout ce qu'ils possèdent pour en avoir.

Ils ont une sorte de respect pour le soleil & pour la lune; mais ils ne leur rendent aucun culte. Jamais on ne leur a vu de Temples ni d'Autels. Ils ont quelque idée d'un Etre Suprême; mais ils croient qu'il jouit tranquillement de son bonheur, & qu'il est si peu attentif aux actions des hommes, qu'il ne pense pas seulement à se venger de ceux qui l'offensent. Ils admettent deux esprits, les uns bien-faisans, & dont chaque homme a le sien pour guide : les autres malfaisans, qui parcourent l'air pendant la nuit sans aucune demeure fixe, & qui ne cherchent qu'à nuire. Ce sentiment d'un pouvoir supérieur est mêlé de tant d'idées puériles, qu'on n'y peut appercevoir rien de raisonnable. Ils offrent aux bons esprits de la cassave & de la fumée de tabac. Ils les invoquent pour la guérison de leurs maladies, pour le succès de leurs entreprises, & pour leur vengeance.

Religion.

Leurs Prêtres, ou leurs Devins,

qu'ils nomment *Boyes*, ont chacun leur divinité particulière, dont ils vantent le pouvoir & promettent l'assistance contre les *Mayabes*, qui sont les mauvais esprits. Du Tertre dit que ces divinités sont des marmouzetts de coton. Il ajoute que M. du Parquet, Lieutenant - Général pour Sa Majesté à la Martinique, trouva dans des cavernes des Idoles de coton en forme d'hommes, & que les Caraïbes n'osoient entrer dans ces cavernes. Il les fit enlever, les mit dans une caisse qu'il donna à un Capitaine de Saint-Malo, qu'il chargea de les porter à M. le Duc d'Orléans, avec des lettres pour ce Prince. Le Capitaine fut pris par une frégate de Saint-Sébastien, & mené en Espagne, où on trouva les Idoles. On le mit à l'Inquisition, & il auroit été brûlé comme Sorcier, si les lettres de M. du Parquet au Duc d'Orléans n'eussent prouvé son innocence.

Leur idée
sur l'ame.

Les Caraïbes prétendent que chaque homme a dans le corps autant d'âmes que ses artères ont de battemens. La première est dans le cœur, d'où elle se rend au Ciel après la mort de l'homme, sous la conduite d'un bon esprit

qui lui a servi de guide pendant la vie. Là elle jouit d'un bonheur qu'ils comparent au plus grand dont on puisse jouir sur la terre. Les autres âmes se répandent dans les airs ; les unes au-dessus de la mer, où elles causent les naufrages ; les autres au-dessus de la terre & des forêts, où elles font tout le mal qu'elles peuvent. On voit par-là qu'ils regardent l'âme du cœur comme le principe de tout le bien que fait l'homme, & les autres comme la source de tous les vices & de tous les maux.

Le Gouvernement des Caraïbes est aussi barbare que leurs usages & leur Religion. Dans chaque île, ils ont des Capitaines, qui sont ordinairement les chefs des plus nombreuses familles : leur autorité n'est connue que pendant la guerre. C'est d'eux que les Espagnols ont pris le mot de *Cacique*, pour signifier Roi, & l'ont porté dans toutes leurs Colonies. Les Anglois affurent que ces Sauvages en ont encore, & que c'est parmi eux qu'ils choisissent leur Capitaine-Général en temps de guerre. C'est le courage qui conduit à la dignité de Cacique. Celui

Gouvernement.

qui est élu Capitaine-Général ordonne les préparatifs de guerre, assemble les Conseils, & jouit par - tout du premier rang : mais il n'y a rien de stable dans une Nation où il n'y a ni loix ni pouvoir établi pour le maintien des usages.

Armes,
Guerres.

Les armes des Caraïbes sont ordinairement des arcs, des flèches, une massue qu'ils nomment *Bouton*, & le couteau qu'ils portent à la ceinture. Leur joie est extrême, lorsqu'ils peuvent se procurer un fusil ; mais ils le mettent bientôt hors d'état de servir. A force de le charger, ils le font crever, ou perdent les vis, parce qu'ils sont continuellement occupés à le monter ou à le démonter, oublient souvent la situation des pièces : l'impatience leur prend, & ils le jettent sans y penser davantage. Leurs arcs ont environ six piés de longueur, sur neuf à dix de diamètre. Les deux bouts sont tout - à - fait ronds : il y a deux crans pour arrêter la corde. La grosseur va toujours en augmentant des deux bouts vers le milieu, qui est ovale en dehors & plat en dedans. A l'endroit qui soutient la flèche, son

diametre est d'un pouce & demi. Il est ordinairement de bois vert : ils en choisissent toujours un qui soit pesant, compact & très-roide. Ils le travaillent proprement depuis leur commerce avec les Européens, & , au lieu de cailloux, qu'ils mettoient autrefois au bout de leurs flèches, ils se servent de fer. La corde est toujours tendue le long de l'arc qui est droit & sans aucune courbure : elle est de pitte ou de *caratas*, & a deux ou trois lignes de diametre. Leurs flèches sont composées de la tige que les roseaux poussent pour fleurir. Elles ont environ trois piés & demi de long, en y comprenant la pointe qui y est entée, & fortement liée avec du fil de coton. Lorsque le fer leur manque, ils la font de bois vert, longue de sept à huit pouces, de grosseur égale à celle du roseau dans l'endroit de leur jonction : elle diminue insensiblement jusqu'au bout qui est fort pointu. Elle est découpée en petites hoches qui forment des ardillons; mais elles sont taillées de maniere que, sans empêcher la flèche d'entrer dans un corps, elles élargissent beaucoup la plaie lorsqu'on veut l'en retirer. Pour

rendre le bois encore plus dur qu'il l'est naturellement, les Caraïbes le mettent dans les cendres chaudes, qui, le desséchant peu-à-peu, achevent de raffermir les pores.

Rarement ces Sauvages ornent leurs flèches de plumes : ils empoisonnent celles qui leur servent à la guerre. Pour cet effet, ils fendent l'écorce d'un mancenillier, mettent les pointes de leurs flèches dans la fente, & les y laissent jusqu'à ce qu'elles soient imbibées du lait visqueux de cet arbre : ils les font sécher, & les gardent jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de s'en servir. Ce poison est si pénétrant, que, pour lui faire perdre sa force, on est obligé de mettre les pointes dans des cendres rouges, & de gratter successivement tous les arpillons avec un morceau de verre; on les passe encore au feu : ces soins même ne leur ôtent pas tout le venin.

Les flèches que ces Sauvages emploient pour les perroquets, les ramiers, les perdrix, les mansenis, qui sont des oiseaux de proie, & quantité d'autres, ont la pointe unie, sans arpillons : elles ne sont jamais empoisonnées. Celles qui servent pour les petits

oiseaux, ont au bout un petit floccón, tel qu'on en met au bout des fleurets : il les tue sans les percer. Celles qu'ils emploient pour tuer le poisson dans les rivières, sont de bois, & ont une pointe assez longue.

Le bouton est une espèce de massue, d'environ trois piés & demi de long, plate, épaisse de deux pouces dans toute sa longueur, excepté vers la poignée, où elle est un peu plus mince. Elle est d'un bois très-dur, & coupé en vives arêtes. Ils gravent divers compartimens sur les côtés les plus larges, & remplissent les hachures de plusieurs couleurs. Un coup de cet instrument casse une jambe, un bras, & fend la tête; ils se servent de cette arme avec beaucoup de force & d'adresse. Lorsqu'ils n'ont pas d'autres armes que la flèche, ils font deux taillades à l'endroit où la pointe est entrée dans le roseau. Lorsqu'elle est entrée dans le corps, elle se brise, & ce qui n'est pas dans le corps tombe aussi-tôt, & la pointe qui est empoisonnée demeure plus long-temps dans la plaie. Pour la retirer, on est souvent obligé de la faire passer par le côté opposé.

Les enfans ont des arcs & des boutons proportionnés à leur taille & à leur force. Ils s'exercent de bonne heure à tirer, & chassent aux oiseaux sans presque jamais manquer un coup.

Lorsque les Caraïbes se mettent en mer pour quelque expédition de guerre, ils ne menent avec eux qu'une ou deux femmes dans chaque pirogue, pour faire la cassave, & pour les frotter de roucou; mais lorsqu'ils font un voyage de plaisir ou de commerce, ils menent avec eux toutes leurs femmes & tous leurs enfans. Ils portent leurs hamacs & tous leurs ustenciles de ménage.

Leurs Pi-
rogues.

La pirogue des Caraïbes peut avoir vingt-neuf piés de long, sur quatre & demi de large dans le milieu : elle se termine en pointe par les deux bouts, qui sont plus élevés de quinze à vingt pouces que le milieu. Elle est divisée en neuf planches ou bancs. Derrière chaque banc, à la distance de huit pouces, il y a des bâtons de la grosseur du bras, dont les bouts sont fichés dans les côtés de la pirogue, pour leur servir de soutien, en les tenant toujours à une égale distance, & pour servir d'appui à

ceux qui sont assis sur les bancs. Le haut des bords est percé de plusieurs trous, garnis de cordes qui servent à contenir le bagage.

Ces Sauvages ont une autre espèce de bateau, qu'ils appellent *Bacassa*. Il peut avoir quarante-deux piés de long sur seize de largeur. L'avant est élevé & pointu, à-peu-près comme celui des pirogues; mais l'arrière est plat & coupé en poupe, avec une tête d'homme en relief, ordinairement fort mal faite : mais elle est peinte de blanc, de noir & de rouge. Il y a des bancs comme dans les pirogues. Ces deux espèces de bateaux sont sans gouvernail. Un Caraïbe se met à l'arrière, & dirige le vaisseau avec une espèce de rame, qu'on appelle *Pagalle*. Elle a la forme d'une pelle de four, est longue de cinq à six piés. Les Sauvages y font des ornemens : le manche a ordinairement des rainures, & ce qui forme la pelle est une espèce de croissant. Il y a au bout du manche une petite traverse de cinq ou six pouces de long, pour servir d'appui à la paume de la main. Plus on veut aller vite, plus on emploie de pagalles. Les Flibustiers ont appris des

Bacassa.

Caraïbes à se servir de ces sortes de rames, & en font usage pendant la nuit pour entrer dans les ports, dans les rades, & dans tous les endroits où ils fontent que le succès dépend de la surprise.

Les pirogues ont ordinairement deux mâts & deux voiles quarrées. Les Bacassas ont trois mâts, & l'on y met souvent de petits humiers. Pour prouver l'habileté des Caraïbes sur mer, Labat rapporte ce fait : ils avoient abordé, dit-il, dans un lieu fort difficile, & la mer étoit très-grosse à leur départ. Ils mirent tout leur bagage dans leur bâtiment, & chaque pièce fut attachée avec des cordes qui étoient passées dans les trous du bordage. Ils poussèrent ensuite le bâtiment sur des pierres qu'ils avoient rangées en pente jusqu'à l'endroit où la grosse lame venoit finir. Les femmes & les enfans entrèrent à bord, & s'assirent au milieu du fond ; les hommes se rangèrent le long des cordages en dehors, chacun vis-à-vis d'un banc où il devoit être assis, & les pagalles furent mises à côté de chaque place. Dans cet état, ils attendirent que les plus gros-

ses lames se fussent brisées contre la terre. Lorsque le Pilote jugea qu'il étoit temps de partir il poussa un cri. Aussi-tôt tous ceux qui étoient des deux côtés du bâtiment, employèrent toutes leurs forces pour le faire entrer dans l'eau : ils sautoient dedans , & prenoient des pagalles à mesure qu'ils y entroient. Celui qui devoit gouverner y falta le dernier. Tous se mirent à ramer avec tant de force , que le vaisseau surmonta bien-tôt les plus grosses lames. Elles formoient cependant des montagnes d'eau qui sembloient les menacer de les jeter à chaque instant sur la côte. Leur Pilote étoit debout à l'arrière , & paroît avec une adresse admirable le choc des plus grosses vagues en les prenant de biais. Il arrivoit de-là , que dans le moment où la pirogue s'élançoit sur le côté de cette lame, elle se trouvoit toute panchée , jusqu'à ce qu'elle eût gagné la hauteur , où elle reprenoit son assiette ; mais elle disparoissoit & s'enfonçoit à l'instant de l'autre côté. Elle en sortoit aussi-tôt , & l'on voyoit son avant tout en l'air quand elle commençoit à mon-

ter sur une autre lame. On la croyoit toute droite, jusqu'à ce qu'ayant gagné le dos de la seconde lame, il sembloit qu'elle n'étoit soutenue que sur le milieu de sa sole, & que ses deux extrémités étoient en l'air. L'avant s'enfonçoit ensuite, &, paroissant plonger, il laissoit à découvert tout l'arrière, & un quart de sa sole. Le vaisseau arriva enfin en pleine mer, où il fut plus tranquille, parce que les grosses lames ne commencent qu'à deux cents pas de la côte.

Labat dit que la mer sur ces parages forme toujours sept lames qui viennent se briser à terre avec une violence terrible. Les trois dernières sont les plus grosses. Lorsqu'elles se sont brisées, un petit calme succède; mais il dure peu. Les lames recommencent avec une augmentation de grosseur & d'impétuosité, jusqu'à ce que la septième se soit brisée. Cet étrange mouvement est plus commun aux Cabesteres des isles de l'Amérique. Labat dit que ce phénomène est digne de l'attention des Physiciens, & que des observations répétées pourroient en apprendre la cause.

Les

Les mariages , les funérailles , les danses & les fêtes des Caraïbes sont à-peu-près les mêmes que chez les autres Sauvages de l'Amérique. On assure que s'ils mangent leurs ennemis , ce n'est que dans l'emportement du triomphe , & dans le moment même de leur victoire. Ils traitent avec humanité les Etrangers qui vont les visiter dans leurs isles , même les captifs qu'ils prennent sans résistance : ils ont beaucoup de douceur pour les femmes & les enfans. La crainte qu'ils ont d'être chassés par les Européens des isles qui leur restent , comme ils l'ont été de toutes les autres , est cause qu'ils entretiennent sur leurs côtes de petits corps-de-garde , pour découvrir les barques étrangères qui en approchent. Ils se hâtent de les faire reconnoître par quelques canots. S'ils les croient ennemis , ils s'assemblent aussi-tôt pour défendre leur pays ; mais ce n'est jamais en troupes réglées. Ils dressent des embuscades , d'où ils s'élancent , avec fureur , en faisant pleuvoir une grêle de fleches , & emploient leurs boutons avec la même fureur. S'ils trouvent une résistance qui les fasse douter du succès ,

ils prennent la fuite vers les rochers & les bois, quelques-uns se jettent même à la mer, & plongent dans l'eau à deux ou trois cents pas du rivage. Ils ne se rallient qu'après avoir doublé leur nombre : mais on assure que toute leur Nation n'est pas capable de mettre plus de quinze cents hommes sous les armes.

On assure qu'ayant enlevé, dans une incursion qu'ils firent, plusieurs jeunes Anglois des deux sexes, ils les traitèrent avec humanité, mais qu'ils les élevèrent dans leurs usages, & leur en firent prendre une si forte habitude, qu'ils ont formé dans l'île Saint-Vincent, où ils furent conduits, des races mêlées, qu'on distingue des véritables Caraïbes à la couleur blonde de leurs cheveux.

ARTICLE IX.

Histoire Naturelle des Antilles.

Les Antilles, étant situées au-delà du tropique du cancer, appartiennent à la zone torride, & dans cette par-

tie du globe terrestre, on ne connoit que deux saisons, l'été & l'hiver. Dans toute l'année, on ne trouve point de temps auquel on puisse donner le nom de *Printems* & d'*Automne*, parce qu'on n'y voit jamais que ce qui arrive en Europe pendant ces deux saisons. L'hiver & l'été sont même fort différens de ceux de l'Europe. Lorsque le soleil s'éloigne de la ligne, & tire vers le tropique du capricorne, jusqu'à son retour en dedans de la ligne, c'est-à-dire, depuis le mois de Novembre jusqu'à celui d'Avril, l'air n'a presque point de nuages, & l'on y voit fort peu de vapeurs & d'exhalaisons. Il est si serein, si sec & si pur, qu'on peut regarder d'un œil fixe le lever & le coucher du soleil, & voir dans le même jour le déclin & le croissant de la lune. Les jours sont chauds; mais les nuits sont d'une fraîcheur proportionnée. Si la chaleur du soleil ouvre les pores de tout ce qui se trouve sous lui, la fraîcheur nocturne resserre l'air, l'épaissit, & le fait diffuser en fumée fort abondante, laquelle, trouvant tous ces pores ouverts, s'y insinue; de là vient la

facilité que tous les corps ont à se corrompre sous la zone torride. C'est ce qui fait naître tant d'insectes qui font une des principales incommodités des îles ; c'est ce qui rouille le fer des épées dans les fourreaux, & les montres dans les poches.

Pendant la saison qu'on appelle l'*Eté*, il ne pleut presque point dans les basses terres des îles, & cette sécheresse dépouille les arbres de leur verdure, sèche les herbes, flétrit les fleurs & leur fait baisser la tête ; & s'il ne se trouvoit des arbres qui portent des feuilles d'une nature forte & capable de résister aux injures du temps, le pays deviendroît aussi triste que nos Provinces de l'Europe au cœur de l'hiver. Les insectes & les amphibiens se cachent dans le creux des arbres, sous des rochers, dans des précipices pour chercher une humidité nécessaire à leur conservation. Les habitans ont aussi beaucoup de peine à vivre, & s'ils n'étoient secourus par les rafraîchissemens qui viennent de l'Europe, ils n'auroient que leur maïs pour ressource. Ils sont soulagés dans cette grande chaleur par la brise qui

est plus réglée dans cette saison que dans l'hyver.

Lorsque le soleil a repassé la ligne, & qu'il commence à s'approcher du tropique du cancer, ses rayons, qu'il darde plus directement, font lever de la mer & de tous les lieux marécageux une grande abondance de vapeurs, dans lesquelles il se forme des orages terribles. Lorsqu'ils cessent, le temps se met à la pluie, qui dure huit, dix, quelquefois quinze jours sans interruption. Ces pluies refroidissent l'air & la terre, & c'est ce qui fait nommer cette saison l'*Hyver*. Pendant sept mois, à peine se passe-t-il une semaine sans pluie. Outre les désagrémens qu'elle cause, elle occasionne des fièvres, des catharres, des douleurs de dents, des aposthumes & des ulcères. On ne voit que des maladies dans toutes les îles. Cet hyver a des effets tout - à - fait différens que ceux de l'Europe. Dès les premières pluies, les arbres se parent de leurs feuilles & poussent toutes leurs fleurs. Les forêts sont parfumées; en un mot, la terre s'embellit de toutes parts. Les animaux descendent des montagnes, les testacées changent de

coquilles, les reptiles prennent une nouvelle peau ; les poissons, qui se sont retirés en pleine mer, se rapprochent des côtes, entrent dans les rivières, & semblent s'offrir aux filets des Pêcheurs ; les tortues multiplient en si grande abondance, qu'on peut s'en nourrir, & en faire des provisions pour le temps sec.

Les productions naturelles sont les mêmes que celles du Continent de l'Amérique, qui répond aux mêmes latitudes ; ainsi nous y renverrons le Lecteur, & nous ne nous arrêterons ici qu'à celles qui semblent porter un caractère de distinction, soit par leur culture, ou par quelque propriété particulière, tels sont le sucre, le cacao, & quelqu'autres marchandises qui sont la matière d'un riche commerce.

Sucre de l'Amérique. Nous suivrons Labat dans la description que nous donnerons du sucre. C'est un suc de canne ou de roseau. Etant purifié, cuit, blanchi & séché, il se transporte par-tout, & se conserve aussi long-temps qu'on le préserve de l'humidité qui le fait dissoudre. Sa douceur pourroit le faire nommer un sel

doux. Quelques Ecrivains ont cru qu'il étoit originaire des Indes orientales; mais la plupart des Voyageurs assurent qu'il vient naturellement dans l'Amérique. Ils conviennent cependant que l'art d'en tirer le suc vient des Indes orientales. Les Espagnols & les Portugais en ont fait à la Nouvelle Espagne & au Brésil, long-temps avant que les autres Européens se fussent établis aux Antilles: mais on ne fait pas remonter leur sucrerie plus loin qu'en 1580. Avant ce temps, ils ne s'étoient occupés qu'à conquérir le pays, à chercher des mines d'or, à pêcher des perles & à cultiver le tabac. La culture des cannes à sucre suivit celle du tabac. Comme cette dernière plante prend tous les suc de la terre, il fallut en défricher de nouvelle pour la planter, & les terres, qui devenoient trop maigres pour elles, furent employées à la culture des cannes de sucre. Les François & les Anglois ne songerent d'abord qu'à la culture du tabac, de l'indigo & du coton. Les Anglois commencèrent à faire du sucre à Saint-Christophe & à la Barbade en 1643, & furent bientôt imités par

les François de la premiere de ces deux isles.

La bonté des cannes de sucre dépend du terrain qu'elles occupent, de leur exposition, de leur maturité & de leur âge.

Les feuilles de cette plante sont longues & étroites, avec une seule nervure qui les partage au milieu. Les deux côtés sont franchans, & comme armés de petites pointes qui coupent la peau lorsqu'on les prend à rebours. Les feuilles ne viennent ordinairement qu'à la tête de la canne. Celles qui sortent aux différens nœuds où la canne s'est arrêtée en croissant, tombent aussitôt qu'elle monte plus haut. Des nœuds garnis de feuilles font juger que la canne est mauvaise, ou du moins qu'elle est éloignée de sa maturité : les bonnes cannes n'ont qu'un bouquet de sept ou huit feuilles au sommet.

Les bonnes cannes ont depuis sept jusqu'à dix piés de longueur, ont entre dix & quinze lignes de diametre, sont bien jaunes, ont la peau lisse, sèche & cassante, pesent beaucoup. Alors, leur moëlle est grise, un peu brune; leur suc est doux, gluant, &

comme un peu cuit : elles donnent un beau sucre & en abondance.

La terre propre à produire des cannes de cette nature est légère , profonde : elle doit avoir assez de pente pour ne pas retenir l'eau de pluie. Il faut encore qu'elle soit exposée au soleil , depuis qu'il se leve jusqu'à ce qu'il se couche. Une terre grasse & forte produit de grandes & grosses cannes, remplies d'un suc aqueux & peu sucré. Leur jus est gras , difficile à purifier & à cuire. Le sucre qu'on en tire est molasse , peu grené , sujet à tourner en marmelade ou en cendres. Les terres où les racines de la canne trouvent bientôt le tuf ou le roc , ne produisent que de petites cannes pleines de nœuds : elle durent peu , parce que leur racine est sèche. Les terres basses & marécageuses , qui sont comme de niveau avec le bord de la mer , produisent de belles cannes longues & pesantes : mais comme ces terres sont toujours salées & nitreuses , elles communiquent leur défaut aux cannes , dont le suc ne devient jamais d'un beau blanc. Les terres rouges & fortes produisent des cannes longues & remplies d'un suc assez sucré , lorsqu'on

les coupe dans la bonne saison, c'est-à-dire, depuis le commencement de Janvier jusqu'à la fin de Juillet. Le pié peut durer vingt ou trente ans, sans qu'on ait besoin d'en replanter. Les terres environnées de bois ou situées sur les hauteurs des montagnes, sont fort sujettes aux pluies, aux grandes rosées, aux fraîcheurs de la nuit, & n'étant presque pas échauffées par les rayons du soleil, elles ne produisent que de grosses cannes fort aqueuses : leur suc est gras & difficile à cuire. Les terres neuves, c'est-à-dire, qui n'ont jamais été plantées ni semées, & dans lesquelles on met des cannes aussi-tôt qu'elles ont été défrichées, produisent, avec abondance, de grosses cannes, remplies de beaucoup de suc : mais il est gras, cru, peu sucré & fort difficile à cuire. Pour en tirer parti, on les coupe à l'âge de six mois, on retire ce qui doit être planté, on met le feu au terrain, pour consommer les pailles, dont la pourriture augmenteroit encore la graisse du terrain. Quatre-mois après cette opération, les rejettons donnent un sucre parfait.

Avant que de planter les cannes,

on nettoie soigneusement la terre : il faut couper toutes les mauvaises plantes. On brûle les fouches de bois mous qui poussent beaucoup de rejettons. Si le terrain est uni & d'une pente douce, on le partage en quarrés de cent pas chacun, entre lesquels on laisse un chemin pour le passage. Cette division sert aussi à arrêter la communication du feu qui pourroit s'allumer dans un des quarrés, donne au maître la facilité d'apercevoir d'un coup - d'œil s'il n'est pas trompé par les ouvriers.

Lorsque le terrain est ainsi divisé, on l'aligne avec un cordeau pour planter les cannes en lignes droites. Les rangs sont plus ou moins éloignés entr'eux, suivant la bonté du fond. Si tout le terrain est d'une égale bonté, on laisse d'un rang à l'autre trois piés & demi de distance en tout sens. Cette méthode rend le sarclage plus facile, fait découvrir de plus loin les serpens qui sont fort communs dans ces îles, principalement à la Martinique, & voir plus facilement le travail des Nègres.

Pour planter les cannes de sucre, on fait des fosses de quinze à vingt poudres

de long sur quatre à cinq de largeur , & sept à huit de profondeur. On met dans chaque deux morceaux de canne de quinze à dix - huit pouces de long : on les ajuste de maniere que les deux bouts d'en bas se touchent , & que les deux têtes sortent des deux côtés de la fosse d'environ trois pouces. On remplit ensuite la fosse de la terre que l'on a tirée pour la faire. Il faut que les morceaux de canne que l'on plante soient pris à la tête de la plante , un peu au-dessous de l'endroit où sont les feuilles. Plus ils ont de nœuds , plus ils pousseront de rejettons ; d'ailleurs , ils reprennent plus vite. Le temps propre pour planter est la saison des pluies. La terre étant alors imbibée d'eau , les racines & les germes y entrent facilement. L'humidité les fait croître & leur fournit toute la nourriture dont ils ont besoin. Dans un temps sec , la terre attire tout le suc de la plante.

Les fleurs des cannes de sucre ne sont qu'un panache de petits filets , dont les extrémités sont garnies d'un petit duvet gris & blanchâtre : ils forment , en s'épanouissant , une houppe renversée. Ces fleurs poussent , s'épa-

nouissent, & tombent dans l'espace de dix-huit à vingt jours. Alors, la canne cesse de croître & de grossir. Il faut la couper un ou deux mois après, sinon elle s'abaisse, jusqu'à se coucher par terre, y jette des filets qui prennent racine, & pousse quantité de rejettons. Pour ce qui regarde la fabrique du sucre, nous renvoyons à Labat : c'est le voyageur qui s'est le plus étendu sur cette matière.

Le *Roucou* est très-commun aux Antilles. C'est une teinture rouge dont on se sert pour donner la première couleur aux laines qu'on veut teindre en rouge, en bleu, en jaune ou en verd. Elle provient d'une pellicule rouge qui couvre de petites graines blanches & rondes, dont le fruit du roucoutier est rempli. Cet arbre croît naturellement dans toute l'Amérique. Il est de la grandeur du prunier ; mais beaucoup plus touffu. Son écorce est rouflâtre ; ses feuilles sont assez grandes, fortes, dures & d'un verd foncé. Il porte deux fois l'année des fleurs d'un rouge couleur de chair, en bouquets, qui ressemblent assez aux roses sauvages. Elles produisent des gouffes couvertes de piquans

Roucou

comme les châtaignes, mais plus petites, & remplies de graines assez semblables à celles de la coriandre, couvertes d'une pellicule incarnate qui se détache difficilement du grain qu'elle couvre, lequel est tout blanc lorsqu'elle en est séparée.

Cette pellicule, macérée & cuite, produit la teinture que l'on appelle *roucou*. On connoît que la graine est mûre & qu'elle a sa couleur, lorsque la gouffe s'ouvre d'elle-même. Il suffit qu'une ou deux soient ouvertes, pour cueillir tout le bouquet, qui en contient ordinairement huit ou dix, & quelquefois plus, suivant la bonté du terrain. Lorsqu'on a ramassé les graines, on les met dans de grandes auges de bois avec de l'eau : on les y laisse sept ou huit jours, jusqu'à ce que l'eau commence à fermenter : alors on les remue fortement avec de grandes spatules de bois ; on les pile ensuite avec des pilons de bois, pour les détacher de la pellicule rouge : on passe le tout dans une espece de crible, dont les trous sont assez petits pour ne pas laisser passer les grains. L'eau qu'on en tire est épaisse, rougeâtre, & de fort mauvaise

odeur. On la fait bouillir dans des chaudières, on en prend l'écume. Lorsqu'elle cesse d'en rendre, on la jette : on fait bouillir l'écume qu'on a eu soin de ramasser, on la remue sans cesse, de crainte qu'elle ne s'attache à la chaudière. On connoît qu'elle est assez cuite, lorsqu'elle commence à se détacher elle-même de la spatule. On en fait des pelottes de deux ou trois livres chacune, & on les enveloppe dans des feuilles de balisier amorties sur le feu.

Le *Tabac* fait le fond d'un commerce considérable aux Antilles. Il y en a quatre espèces qu'on distingue par la figure de leurs feuilles. Elles fleurissent, & portent toutes une graine également capable de se reproduire. Chaque espèce se multiplie d'elle-même, sans aucune altération que celle qui peut venir du terrain dans lequel elle est semée ou transplantée.

Le Tabac:

Le première espèce est le tabac ou petun verd, que les habitans nomment le *grand petun*, & qui tire ce nom de la grandeur de ses feuilles. Elles ont ordinairement vingt - quatre ou vingt - six pouces de long, & depuis douze jusqu'à quatorze de large. Elles sont épaisses,

charnues, cotonneuses, maniables & d'un très-beau verd; mais, comme elles sont délicates & remplies de suc, elles diminuent beaucoup en séchant.

La seconde espece, que l'on nomme *tabac à langue*, a les feuilles à-peu-près de la même longueur que la précédente, mais leur largeur ne passe point sept ou huit pouces. La ressemblance qu'elles ont avec une langue de bœuf fait donner au tabac le nom de tabac à langue. Elles sont charnues, épaisses, fortes, liantes & grosses, mais moins remplies de suc que celles du grand petun, ce qui fait qu'elles diminuent moins en séchant, & se conservent mieux. C'est cette espece de tabac qu'on cultive le plus aux Isles du vent, c'est-à-dire, à la Martinique, à la Guadeloupe, à Mari-Galante, à Saint-Christophe, à la Barbade, &c.

La troisième espece est le *tabac d'Amazonie*, ainsi nommé, parce que la graine vient des environs de la grande riviere que l'on nomme *des Amazones*. Sa feuille est aussi longue que celle des deux autres especes précédentes; mais elle est beaucoup plus large, & son extrémité est ronde. Ce qui la dis-

tingue encore des autres , c'est que les petites nervures , ou côtes qui soutiennent la feuille , tombent perpendiculairement sur la grosse côte du milieu , au lieu que dans les autres especes , elles suivent le contour de la feuille , & vont en baissant vers la pointe. Les feuilles de cette troisieme espece de tabac sont fort épaisses , très-charnues , bien nourries , & ; quoiqu'elles paroissent remplies de suc , elles ne diminuent presque point en séchant. Cette espece seroit regardée comme la meilleure des trois , si l'on pouvoit en faire usage aussi promptement que des autres. L'odeur en est si forte & si désagréable , qu'elle excite au vomissement ceux qui n'y sont pas accoutumés ; mais elle perd ce défaut en vieillissant , & devient très-bonne au bout d'un an.

La quatrieme espece de tabac est celle qu'on appelle de *Verine* , du nom Tabac de Verine. d'un petit village situé près de la ville de Cumana dans la Terre-Ferme. C'est le plus petit. Ses feuilles ont rarement dix pouces de longueur. Elles sont étroites , rudes , ridées , fort pointues. Comme elles ont beaucoup de suc , elles diminuent considérablement en sé-

chant ; elles font d'un profit très-médiocre. Ce tabac passe cependant pour le meilleur qu'il y ait au monde. Son odeur est douce, aromatique, tirant sur celle du musc, qu'il conserve en fumée comme en poudre. Il la communique même si facilement aux autres, qu'un tiers, même un quart de cette espèce, mêlé avec d'autre, suffit pour changer la totalité en Verine.

Les fleurs de ces quatre espèces de tabacs sont les mêmes pour la forme & la couleur : elles ne diffèrent que par la grandeur qui est toujours proportionnée à celle de la tige. Elles sont portées sur une queue assez forte, & composées de cinq feuilles qui s'épanouissent, sans s'éloigner les unes des autres, & forment un calice pentagone, contenant cinq étamines, avec un pistil qui, en s'allongeant, se change en une petite filique qui renferme les semences de la plante. Les graines sont noires, assez fermes, à-peu-près de la grosseur, de la figure & de la consistance de celles du pavot.

Le tabac en général demande une terre grasse, médiocrement forte, profonde, unie, ni trop humide, ni trop

seche, le moins exposée qu'il est possible aux vents forts & au soleil. Le froid lui est très-nuisible. Cette plante mange la terre, & ne produit rien qui puisse l'améliorer ; c'est pourquoi la même terre ne produit pas long-temps du tabac de la même qualité. On le sème ordinairement au mois de Novembre, environ trois semaines avant la fin des pluies. Il faut choisir, autant qu'il est possible, un terrain neuf & frais, tel qu'on en trouve à la lisière des bois. On met six fois autant de cendre ou de sable que de graine de tabac, sinon il leveroit avec tant d'épaisseur qu'il étoufferoit. Il leve ordinairement dans l'espace de quatre ou cinq jours. Dès qu'il sort de terre, il faut le couvrir de feuillages, pour le garantir des ardeurs du soleil. Pendant qu'il croît, on prépare le terrain où il doit être transplanté. On le partage en allées paralleles, éloignées d'environ trois piés les unes des autres. On plante dessus des piquets en quinconce, à trois piés de distance entr'eux. Il faut attendre que chaque plante ait au moins six feuilles pour les transplanter. On choisit un temps pluvieux : on ajuste les

trous au piquet, on y place les plantes dont on étend les racines. Elles reprennent dans l'espace de vingt-quatre heures, sans que les feuilles aient même souffert d'altération.

On compte que l'entretien de dix mille plantes occupe trois hommes, & qu'elles rendent environ quatre mille livres de tabac. On le laisse ordinairement quatre mois en terre avant de le couper. On connoît qu'il approche de sa maturité, lorsque les feuilles commencent à changer de couleur, & que le verd s'obscurcit. Bientôt elles panchent à terre : leur odeur augmente & se répand bien plus loin. Lorsqu'elles cassent facilement, c'est une marque certaine de leur maturité. On attend, pour couper le tabac, que le soleil ait entièrement desséché la rosée qui est dessus. On coupe les plantes par le pié à deux pouces de terre, on les laisse tout le reste du jour près de leur souche, & on les retourne plusieurs fois ; on les transporte le soir aux cases ; on évite sur-tout de leur laisser passer la nuit à découvert, parce que rien ne leur est si contraire que la rosée, qui est fort abondante dans

ces climats. La plus grande partie se file de différentes grosseurs, mais le plus gros n'excede pas un pouce de diametre. Il y a trois autres manieres d'accommoder le tabac. On le met en andouilles, en torquets & en paquets. Ce qu'on nomme *Andouille* est une espece de fuseau tronqué par les bouts. Il se fait en étendant des feuilles les unes sur les autres, en les roulant lorsqu'elles ont l'épaisseur qu'on veut leur donner, & les couvrant ensuite d'un morceau de toile imbibé d'eau de mer, qu'on lie fortement, & qu'on laisse dans cet état jusqu'à ce que les feuilles ne fassent plus qu'un seul corps. Cette méthode est fort usitée à Saint-Domingue. Les torquets se font à-peu-près de même, avec cette différence qu'ils sont plus longs & moins pressés. Leur usage ordinaire est pour le tabac en poudre & pour fumer. Presque tous les habitans de ce pays fument en bouts. Ces bouts sont de petits cylindres de six à sept pouces de long, & de cinq à six lignes de diametre, composés de feuilles de tabac qu'on coupe de cette longueur, & qu'on enveloppe dans un morceau de feuille qu'on nomme la robe. Elle

est tournée autour de celles qui composent le milieu. On arrête le bout avec un fil. C'est cette partie qu'on met dans la bouche lorsqu'on fume : l'autre est allumée.

Ce qu'on nomme *rejetton* est une quantité de nouvelles feuilles qui repoussent au tronc de la plante & qu'on laisse croître jusqu'à leur maturité. Elles ne sont jamais ni si grandes ni si charnues que les premières, cependant on ne laisse pas de les y mêler. Quelques-uns font même servir les troisièmes feuilles que la plante produit encore après que l'on a coupé les rejettons. C'est ce mélange, qui a fait tomber en discrédit le tabac des îles.

Cacao

L'indigo, le café & le cacao viennent très-bien aux îles. L'arbre qui porte le cacao & que l'on nomme indifféremment *cacaoyer* ou *casabyer* croît dans beaucoup d'endroits de l'Amérique sans aucune espèce de culture. On en trouve des forêts entières aux environs de la rivière des Amazones sur la côte des Caraïques & de Carthagènes, dans l'isthme de Panama, dans l'Yucatan, à Honduras, dans les Provinces de Guatimala, &c. Les îles de Cuba, de Saint-

Domingue, de la Jamaïque & de Portorico en produisent une très-grande abondance, qu'on appelle *sauvages*, pour les distinguer de ceux qu'on cultive quoique les voyageurs donnent la préférence aux sauvages.

Il est certain que la Martinique est celle des isles Françaises où cet arbre croît le mieux, ce qui n'a pas empêché que les François n'aient été fort lents à le cultiver. Un Juif planta une cacaoyere en 1684 : mais le chocolat étant peu en usage en France, on préféroit à la Martinique la culture du sucre, de l'indigo, du roucou, du coton, &c. dont le débit étoit beaucoup plus sûr. Le chocolat étant devenu à la mode, on pensa sérieusement à cultiver l'arbre qui produit le cacao.

Le cacaoyer sauvage monte fort haut, devient très-gros & fort branchu. On arrête ceux qu'on cultive à la hauteur de douze ou quinze piés, non-seulement pour avoir plus de facilité à cueillir le fruit, mais encore pour qu'ils soient moins exposés aux injures de l'air & du vent, parce qu'ils sont d'une délicatesse surprenante. L'écorce en est bonne, vive, mince, adhé-

rente au bois qui est blanchâtre, léger & poreux. Il a les fibres longues, droites, assez grosses & est assez souple. On y trouve toujours beaucoup de sève, en quelque saison qu'il soit coupé. La feuille est ordinairement longue de huit à neuf pouces, quelquefois plus, mais rarement moins. Elle a, dans sa plus grande largeur, un peu plus du tiers de sa longueur. Elle est pointue par les deux bouts, & tient aux branches par une queue forte & bien nourrie, de deux à trois pouces de long. Sa couleur par-dessus est d'un verd vif, & plus chargée par-dessous; son contour est d'une très-belle couleur de chair, & cette partie est si délicate, que le moindre vent la brise, & les rayons du soleil la grillent bientôt. Les fibres ou nervures qui soutiennent les feuilles, approchent beaucoup de celles du cerisier.

On ne voit jamais cet arbre entièrement dépouillé de ses feuilles. Celles qui tombent sont aussitôt remplacées par de nouvelles. Il fleurit & porte de fruit deux fois l'an, comme la plupart des arbres de l'Amérique : on peut même dire qu'il produit sans cesse, puisqu'il

puisqu'il n'est jamais sans feuilles, sans fleurs ou sans fruit. Cependant les récoltes les plus abondantes se font vers Noël ou la Saint-Jean : celle de Noël est même la meilleure.

La fleur est très - petite : le bouton qui la renferme n'a pas deux lignes de diamètre & trois de hauteur. On y compte cependant, lorsqu'il est ouvert, dix petites feuilles, qui forment un calice au centre duquel est un petit pistil allongé, avec cinq filets & cinq étamines à l'entour. Les feuilles sont couleur de chair pâle, mêlées de taches rouges : les filets sont d'un rouge de pourpre, les étamines d'un blanc argenté & le bouton d'un blanc moins clair. C'est le bouton qui forme le fruit. Les fleurs n'ont aucune odeur : elles viennent toujours par bouquets dont la plupart tombent. L'arbre ne pourroit soutenir ses fruits si toutes les fleurs se nouoient, ni leur donner la nourriture qui leur convient. Elles ne croissent point au bout des branches comme aux arbres de l'Europe. Elles sortent depuis le pié du tronc jusqu'au tiers des cinq grosses branches. On observe qu'elles poussent dans les endroits qui

avoient des feuilles dans la jeunesse de l'arbre, comme s'ils étoient les plus tendres & les plus faciles à percer.

Les fruits qui succèdent à ces fleurs ressemblent à des concombres : ils sont pointus par un bout, partagés dans toute leur longueur, comme les melons à côtes & parsemés de petites tubercules. L'écorce du fruit, suivant sa grosseur & celle de l'arbre qui le porte, depuis trois, jusqu'à cinq lignes d'épaisseur, & le fruit, tout entier, depuis sept, jusqu'à dix pouces de long, sur trois à quatre pouces de diamètre. Sa grosseur fait connoître pourquoi la nature l'a placé au gros de l'arbre & des principales branches. Il rompoit les petits rameaux s'il venoit à leur extrémité.

On distingue des cacaos de trois couleurs, les uns d'un blanc pâle, tirant un peu sur le verd; les autres d'un rouge foncé, & les troisièmes rouges & jaunes : mais le dedans & les amandes qu'ils contiennent sont de même couleur, de même substance & de même goût : les trois couleurs de l'écorce sont de même espèce. La couleur des gouffes en dedans est d'un rouge pâle :

elles renferment une substance assez légère & fort délicate, à-peu-près du goût des pepins de grenade. C'est cette poulpe qui se nomme *cacao* : elle environne vingt-cinq amandes qui y sont attachées par des filamans. Les cacaoyers les plus forts, les mieux nourris, même à l'âge d'onze ou douze ans, ne produisent pas plus que les jeunes : mais les amandes en sont plus grosses & plus longues. Lorsqu'on tire la chair de la gouffe, elle est huileuse, amère & couverte d'une pellicule fort unie.

Le cacao des isles du vent est le plus petit. Celui de Saint - Domingue, de Cuba, de Portoric est toujours plus gros, mieux nourri & plus pesant. Celui des Caraques est plus plat, plus grand & ne ressemble pas mal aux grosses fèves de marais. Lorsque les amandes de cacao sont seches, elles sont toutes d'un rouge brun.

Lorsqu'on plante des amandes, elles ne sont que huit ou dix jours à pousser & travaillent en même-temps par les deux bouts. Le plus gros rompt pour laisser sortir le germe qui produit l'arbre, & le petit pousse en terre pour faire la grosse racine. Quinze ou vingt

jours après que le germe est sorti de terre , il a cinq ou six pouces de haut & quatre ou six feuilles. A dix ou douze mois l'arbre a près de deux piés de haut & jusqu'à seize feuilles. A deux ans il arrive jusqu'à la hauteur de trois piés & demi , souvent de quatre , & le bouton qui est toujours au centre des deux dernières feuilles s'ouvre , se partage en cinq branches , quelquefois en six. On coupe la sixieme , parce qu'elle gêneroit la division ordinaire des branches de l'arbre qui fait une partie de sa beauté. Alors les feuilles cessent de croître sur le tronc & poussent sur les maîtresses branches qui en produisent de plus petites , à mesure qu'elles s'élevent. Alors le tronc croît & grossit , à proportion du suc que la terre lui fournit. Il ne commence à fleurir qu'à deux ans & demi. A six , il commence à être dans sa force.

Il y a des cacaoyers qui portent jusqu'à deux cent cinquante gouffes ; mais ils ont vingt ans , sont grands , forts , en bonne terre , & bien défendus contre les vents. Vingt Nègres peuvent entretenir & cultiver cinquante mille cacaoyers , faire encore du

manioc, du maïs, des pois, des patates, des ignames, au-delà de ce qu'il faut pour leur entretien. Cinquante mille arbres donnent au moins, l'un portant l'autre, cent mille livres d'amande qui, vendues sept sous six deniers, prix médiocre, produisent la somme de trente-sept mille cinq cents livres. Ce profit est d'autant plus considérable, que, demandant peu de frais, il entre presque tout dans la bourse du maître. C'est un avantage considérable que les cacaoyers ont sur les cannes de sucre. Une sucrerie, pour rapporter la même somme en sucre blanc ou brut, demande trois fois autant d'esclaves, de moulins, de charettes, de bœufs, de chevaux, d'ouvriers de différentes sortes qui mettent leur travail à très-haut prix. Labat dit qu'une cacaotière est une mine d'or, & qu'une sucrerie n'est qu'une mine de fer.

Le même Voyageur dit que le cacao est huileux, amer & chaud. Il n'y a point de fruit dont on puisse tirer plus d'huile.

Pour préparer le chocolat, il faut faire rôtir les amandes du cacao dans une poêle, comme le café, pour qu'el-

les se dépouillent de la pellicule sèche & dure qui les couvre ; on les pile ensuite ; on les réduit en pâte , qu'on broie sur une pierre avec un rouleau de fer poli , pour la rendre fine & déliée. Lorsqu'on veut garder le chocolat ou l'envoyer dans les pays étrangers , il ne faut mêler avec la pâte ni sucre ni épicerie. On doit se contenter de la bien travailler sur la pierre , de la laisser rasseoir & sécher à demi. On en fait alors des pains en forme de brique ou de cylindre , du poids que l'on juge à propos : on achève de les faire sécher à l'ombre. Cette pâte se conserve long-temps. Aux isles Françaises le chocolat se fait en mêlant du sucre , un peu de canelle en poudre avec une très-petite pointe de girofle , & on détrempe le tout dans de l'eau chaude.

Voici cependant la manière la plus en usage dans les isles pour préparer le chocolat. Après avoir rapé avec une rape ordinaire de fer blanc la quantité de cacao qu'on veut employer. (il en faut deux onces pour huit tasses d'une grandeur ordinaire), on la met dans la chocolatiere avec trois onces de sucre ,

même quatre si la pâte est récente , parce qu'elle est plus amere que quand elle a vieilli. On y joint un œuf frais blanc & jaune , avec un peu d'eau , de la canelle en poudre , passée au tamis de soie , autant qu'il en peut tenir sur un liard. Si l'on veut que cette poudre ait un goût plus piquant , on y mêle trois clous de girofle bien pilés. On délaie soigneusement la pâte , le sucre , la canelle & le girofle avec l'œuf & le peu d'eau qu'on y a mis. On verse alors dans la chocolatiere un peu d'eau bouillante , on agite fortement le tout avec un moulinet , pour bien séparer les parties du cacao & du sucre , & faire mousser cette matiere. On la met au feu & on l'y laisse jusqu'à ce que l'écume soit prête à passer par-dessus. On la retire & on la remue encore , afin que la mousse qui est la partie la plus huileuse en cacao se répande par-tout. On remet le tout au feu & chaque fois que la matiere s'élève , on a soin de la remuer avec le moulin , & on lui laisse jeter quelques bouillons pour la cuire. Lorsqu'on l'a retirée du feu , l'on fait agir le moulinet , à mesure que l'écume s'amasse dessus , & on la fait tomber

dans les tasses ; on verse ensuite ce qu'on n'a pu réduire en mousse. Plus le cacao est frais & bien préparé plus il donne de mousse. On peut mettre un tiers ou un quart de lait avec l'eau ; mais il ne faut faire bouillir ni l'eau ni le lait avant de les mettre dans la chocolatière. Il suffit que l'eau soit bien chaude.

Tous les Voyageurs prétendent que c'est la meilleure façon d'apprêter le chocolat. Les François des îles Saint-Domingue & des îles du vent font un grand usage du chocolat, de l'eau-de-vie & du tabac. Ces trois choses leur servent d'orloges & de mesures itinéraires. Lorsqu'on leur demande à quelle heure ils sont partis de quelque lieu, & quand ils sont arrivés, ils répondent : nous sommes partis au coup d'eau-de-vie, & sommes arrivés à la chocolade. C'est-à-dire, qu'ils sont partis au point du jour, & qu'ils sont arrivés sur les huit heures du matin, parce que c'est le temps où ils prennent l'eau-de-vie & le chocolat. Si l'on veut savoir d'eux la distance d'un lieu à un autre, ils disent qu'il y a deux ou trois bouts de tabac ; c'est-à-dire, qu'allant

de ce lieu à l'autre & fumant toujours dans leur marche , ils ont consommé deux ou trois bouts de tabac.

On tire du cacao une espece d'huile , nommée ordinairement *beure de cacao*. Labat dit qu'il faut faire griller , monder le cacao , le mettre sur le champ à bouillir à grande eau pendant une demi-heure ; le mettre sur le champ dans une grande toile , le couler , passer le marc. Lorsque l'eau commence à se refroidir , on tire facilement l'huile qui est dessus. Si elle n'est pas assez nette , on la passe dans plusieurs eaux chaudes , & on la recueille toujours sur la surface lorsque l'eau est froide. Cette huile devient en consistance de fromage gras , assez blanche , sans odeur , d'un bon goût , & se conserve aussi long-temps qu'on le veut sans se rancir. Elle est excellente pour les hémorroïdes. Elle est encore bonne pour les dartes & les maladies de la peau.

Les *Vignes* qu'on a transplantées aux Antilles ne se sont pas naturalisées au terroir : elles n'arrivent que rarement à leur parfaite maturité. La chaleur ne leur manque pas à la vérité , mais le climat est trop humide. Le muscat qui

Vignes plantées aux Isles de l'Amérique.

est venu de Madere & des Canaries réussit mieux, & l'on observe que les ceps s'améliorent en mûrissant.

Les figuiers viennent très-bien dans ces isles, & portent toute l'année, sans autre soin que de les arroser dans les temps de sécheresse, & de mettre du fumier au pié.

Quelques Voyageurs ont publié qu'il étoit défendu aux habitans des isles de semer du blé & de cultiver des vignes, & que le motif de la défense étoit la crainte que cette culture ne nuisît au commerce. Il est certain qu'il n'y a jamais eu d'ordonnance de cette espece. L'expérience a fait connoître que la culture du blé étoit inutile. On ne mange presque point de pain de froment. Les Nègres, les engagés, les domestiques & les ouvriers ne vivent que de cassave. La plupart des Créoles, ceux même qui font servir du pain de froment sur leur table en faveur des étrangers, ou pour affecter un air d'opulence, préfèrent la cassave. Il n'en est pas de même du vin. La consommation en est si grande, que dans quelque quantité qu'on l'apporte, on trouve toujours à le vendre.

Une des principales raisons qui empêchent de cultiver du blé & du vin aux isles, c'est que le même espace de terre qu'on employeroit à la culture de ces denrées, pour nourrir dix hommes, en nourrira cinquante s'il est employé en marchandises du pays.

Il est défendu aux Espagnols voisins du golfe du Mexique de cultiver des vignes & des oliviers. S'ils ne suivoient pas ces ordonnances, les gâlions ne pourroient faire leur charge, & ces deux denrées qui sont fort communes en Espagne y demeureroient inutiles. Le Pérou & le Chily ne sont pas sujets à cette défense. On y recueille beaucoup de bon vin. On fait deux récoltes de blé par an dans la nouvelle Espagne.

Les Antilles ont quatre sortes de jasmins : le commun qui n'a que cinq ^{Jasmins de quatre sortes.} feuilles ; le double qui a en dix : ils sont tous deux blancs comme le nôtre ; un rouge à cinq feuilles & un double de même couleur. Cette plante est si commune dans ces isles, qu'on en trouve par-tout, même dans les forêts.

Les légumes qu'on nomme *pois d'Angola* ont la figure des fèves. Ils ^{Pois d'Angola.}

sont originaires du Royaume de ce nom sur la côte d'Afrique, d'où ils ont été portés en Amérique par les vaisseaux qui vont à la traite des Nègres. Ils viennent sur un arbrisseau qui dure sept ou huit ans, même plus, suivant le terrain où il se trouve. Il fleurit & porte du fruit toute l'année, jette beaucoup de branches. Ses feuilles sont longues, étroites, minces & d'un verd brun.

Bois d'Inde. Le *Bois d'Inde* porte deux fois l'an de petites fleurs blanches, qui rougissent un peu vers l'extrémité, & qui forment de petits bouquets, auxquels succèdent de petites graines de la consistance des noix muscades, de la grosseur commune des câpres. Leur odeur & leur goût sont un mélange de girofle, de canelle & de muscade. Les ramiers, les grives, les perdrix & les perroquets recherchent beaucoup ces graines; elles les engraisent beaucoup, & donnent à leur chair le goût de ces trois épiceries. Cet arbre est fort commun dans l'isle de Sainte-Croix, à la Guadeloupe, à la Grenade, aux Grenadins, à Mari-Galante, à la Martinique. Les habitans s'en servent

pour saler les porcs, & en mettent autant que de sel. Ils l'emploient dans leurs sauces.

On a transplanté beaucoup de légumes d'Europe aux Antilles. Les uns y prospèrent ; les autres y dégèrent, au point qu'on ne les reconnoît plus. L'oseille y vient beaucoup mieux qu'en Europe. L'oignon n'y produit que des ciboules qui viennent en touffes, & ceux qu'on y porte de l'Europe s'y vendent fort cher. Les échalottes y croissent fort bien ; mais il faut avoir soin de les déchauffer, & ne laisser que la chevelure enterrée. Le cerfeuil, la pimprenelle & le persil viennent fort vite & très-bien, si l'on a soin de les couper souvent. Le pourpier croît naturellement aux Antilles : on en trouve jusque dans les bois. C'est même la première herbe qui pousse dans une terre nouvellement défrichée. Les raves, les panais, les carottes, les salifis & les bette-raves ne viennent parfaitement que lorsqu'ils sont semés de graine Créole, c'est-à-dire, née dans le pays. La graine de la Nouvelle-Angleterre produit des carottes qui pèsent jusqu'à trois & quatre livres. Les grai-

Légumes
d'Europe,
transplantés
aux Antilles.

nes de melons , de citrouilles , de concombres , de laitue , de chicorée & de pois verts se perfectionnent aux isles en grosseur & en bonté. Les melons y viennent très - bien , indistinctement dans toutes terres & pendant toute l'année. Un trou fait avec un bâton , & dans lequel on jette quatre ou cinq graines , est toute la culture qu'ils demandent. Il faut seulement avoir soin de les arroser dans le temps sec. De cent melons , il est rare d'en trouver un mauvais. L'odeur & le goût en sont fort agréables. Leur chair est ferme & leur couleur assez belle. Il est rare qu'ils incommode ceux qui en mangent le plus. On nomme *Melons de France* ceux dont la chair est rouge , & *Melons d'Espagne* ceux dont elle est blanchâtre & tirant sur le verd. Les choux pommés y croissent en perfection. Un seul suffit pour peupler un jardin : on le coupe ; sa tige pousse une infinité de rejettons , qu'on arrache l'un après l'autre , & qui , étant replantés , produisent d'autres choux très - bien pommés. La nouvelle tige en produit encore d'autres , & jamais on n'est obligé d'en semer. Cette facilité à faire des

jardins ne les rend pas plus communs , la plupart des habitans ne comptent que sur les légumes & les herbages que leurs Nègres cultivent le long des bois , & dans quelques coins de terre qu'on leur laisse.

Outre les herbes potageres qui viennent d'Europe , on en cultive trois especes qui ne sont pas connues dans notre climat. La premiere , nommée *Guingambo* , croît de cinq ou six piés en hauteur. Ses feuilles sont grandes , ridées , rudes & découpées : elles ressembleraient assez à celles de la guimauve. Sa fleur est d'un blanc qui tire sur le jaune : elle n'a point d'odeur particuliere. C'est une espece de cloche composée de cinq feuilles rondes , de couleur rougeâtre qui renferme un pistil en forme de clou , avec de petites étamines de couleur jaune. Ce pistil se change en un fruit de la grosseur d'un œuf moyen & composé de plusieurs côtes. Il contient une multitude de graines grisâtres , de la grosseur de nos petits pois. On fait cuire ce fruit avec toute sorte de viande. Les femmes & les filles Créoles en mangent beaucoup dans un mets qui est propre à leur

sexe, où elles font entrer toutes sortes d'herbes : elles le nomment *Collarou*. Il y a une autre espèce de *Guingambo* qui, avec les mêmes feuilles, porte des fruits moins gros, plus ronds & plus longs, dont la pointe est recourbée comme celle des cornichons.

On trouve aux Antilles une seconde herbe potagère, dont la tige est fort branchue, & chargée de deux sortes de feuilles. Les unes sont fort petites, soutenues trois à trois par une queue assez courte; les autres, beaucoup plus grandes, divisées par quatre coupures en cinq parties inégales, soutenues par une queue ronde & veloutée. La fleur se forme d'un bouton ovale, partagé en quatre lobes, du milieu desquels sort un petit pié qui porte quatre feuilles blanches & ovales. Le fruit est soutenu par ce pié, & n'est qu'une filique qui soutient beaucoup de petites semences griffées, de la figure d'un rognon applati. Ces filiques ont quatre à cinq pouces de long. On ne mange que les feuilles de cette plante.

Le *Sacramalon* s'élève à la hauteur de cinq piés. Sa feuille, qui est la seule

partie qu'on puisse manger , est longue d'environ six pouces , peu chargée de nervures , épaisse & fort verte. La tige n'excede guere la grosseur du doigt. Elle se charge de plusieurs grappes qui font des panaches de petites fleurs , où le verd , le rouge , le violet , le pourpre sont agréablement mêlés , & qui se convertissent en petits fruits de la grosseur d'un pois , d'un violet tirant sur le pourpre. Ils renferment , dans une peau mince & unie comme celle du raisin , une substance molle , aqueuse , d'une odeur désagréable. Il vient au milieu une amande assez sèche qui est la semence de la plante.

Comme le *Manioc* & la *Cassave* font le pain de la plupart des habitans de ces isles , & de presque tout le continent de l'Amérique , nous croyons devoir en faire la description. Manioc.

Le *Manioc* est un arbrisseau dont l'écorce est grise , rouge ou violette , suivant les especes de bois qu'elle couvre. Elle est fort mince dans toutes. L'arbrisseau croît de la hauteur de sept à huit piés , & son tronc est de la grosseur du bras. Ce tronc & les branches sont remplis de nœuds assez proches les uns des

autres , avec de petites excrescences qui marquent la place des feuilles tombées. A mesure que l'arbre croît , les feuilles quittent le bas des rameaux , de manière qu'il ne s'en trouve qu'aux parties qui sont le plus élevées. Le bois est mou , cassant. Il vient mieux de bouture que de graine. Sa feuille a la forme d'un troïfle allongé , ou , si l'on veut , celle d'une moyenne feuille de vigne , qu'on auroit fendue le long des nervures , & qui n'auroit plus de chaque côté que cinq ou six lignes de large. La racine est de la grosseur des plus grosses bette-raves. L'écorce de cette racine est de la couleur de l'arbre ; mais l'intérieur est toujours blanc & de la consistance des navets. Il se trouve des racines mûres à huit mois. On nomme le Manioc qui les produit *Manioc blanc* ou *d'osier*. Les autres especes , telles que le Manioc à grandes feuilles & le Manioc rouge , ont besoin de quatorze , même de dix-huit mois pour venir à maturité.

Cet arbrisseau venant de bouture , on se contente pour le planter de faire une fosse d'un pié & demi de long , & de cinq à six pouces de profondeur ,

dans laquelle on couche deux morceaux de son bois, longs de quinze à dix-huit pouces. On laisse un de leurs bouts un peu hors de la terre, on les couvre de la même terre qu'on a tirée hors du trou. La distance ordinaire qu'on laisse entre les fosses est de deux piés. Lorsqu'on juge que les racines ont le degré de perfection qui leur convient, on les arrache de terre, à mesure qu'on en a besoin, & c'est toujours en arrachant l'arbre entier que les racines viennent sans effort. Des Nègres, destinés à cet office, en grattent les écorces avec un mauvais couteau, & les jettent dans un bassin d'eau, où l'on a soin de bien les laver. On se sert ensuite d'une rape de cuivre pour les réduire en farine. Elle ressemble à la grosse sciure de bois : on la met à la presse, pour en exprimer le suc. Ce suc est regardé comme un poison mortel, non - seulement pour les hommes, mais encore pour les animaux. Ceux qui mangent les racines avant qu'il soit exprimé, s'exposent à périr. Labat prétend que cette qualité lui vient de son extrême froideur qui est capable d'arrêter la circulation du sang & d'engourdir les esprits. On a

cependant remarqué qu'on peut accoutumer par degrés les animaux à manger du manioc , & qu'il les engraisse. Les Sauvages le font botailir & en mettent dans toutes leurs sauces. Il ne leur cause aucun accident.

Ce suc , lorsqu'il est tiré de la plante , sert à faire de l'amidon. On le fait sécher au soleil , où il devient blanc comme la neige. On lui donne alors le nom de *Mouchache* , terme emprunté des Espagnols , & que les François ont adopté. La *Mouchache* sert à composer de petits gâteaux qui sont aussi délicats que s'ils étoient composés de la plus fine fleur de froment. C'est ce qui reste après qu'on a exprimé le jus qui sert à faire la cassave & la farine de manioc , qui font le pain de presque tous les habitans de l'Amérique.

Pour mettre cette farine en cassave , on a des platines de fer fondu , rondes , épaisses d'un demi-pouce & larges de deux piés. On les pose sur un trépié ou sur des pierres , & l'on fait du feu dessous. Lorsque la platine est échauffée , on y met le manioc grugé & pressé , après l'avoir fait passer par une espece de crible , pour en rompre

les grumeaux. On en met sur la platine environ l'épaisseur de trois doigts. Cette masse de pâte s'affaisse en cuisant, & toutes les parties se lient ensemble. On aide même à leur liaison, en y passant une spatule de bois qu'on appuie légèrement. Lorsque le côté qui touche la platine est cuit, ce qu'on reconnoît à la couleur qui devient rousse, on la tourne de l'autre côté, à l'aide de la spatule. Lorsqu'elle est cuite, on l'expose pendant deux ou trois heures au soleil, pour dessécher ce qui peut y avoir d'humidité. Cette espece de pâtisserie ou de pain, qui prend alors le nom de *Cassave*, a trois ou quatre lignes d'épaisseur dans ses bords, un peu plus dans son milieu, & pèse environ deux livres quand elle a vingt-trois à vingt-quatre pouces de diamètre. Le dedans est blanc comme la neige, & les deux côtés sont d'une couleur d'or pâle qui excite l'appétit. On peut la conserver long - temps, en prenant le soin de la mettre dans un lieu sec, & de l'exposer quelquefois au soleil. C'est une bonne nourriture, facile à digérer, & pour laquelle les Européens prennent facilement du goût, quoiqu'elle

leur semble d'abord insipide. Lorsqu'on humecte la cassave avec du bouillon, ou qu'on la trempe simplement dans l'eau, elle s'enfle à vue d'œil, ce qui prouve qu'elle renferme beaucoup de substance.

Pour conserver le manioc en farine, on le met dans une grande cuve de cuivre, montée sur un fourneau de maçonnerie : on l'échauffe un peu, &, à mesure qu'on y met le manioc, on le remue avec une petite pelle de bois. Lorsque la farine est bien sèche, elle prend la forme d'un gros sel roux. On la laisse refroidir, & on la met dans des barils, où elle se conserve des années entières, pourvu qu'elle soit dans un endroit sec.

Boissons
communes
aux Isles.

La boisson dont les habitans des Antilles se servent communément se nomme *Anycou*. Les Européens en ont appris la composition & l'usage des Indiens. On a de grands vases de terre grise qui se fabriquent dans le pays : ils contiennent soixante à quatre-vingts pots. On les remplit d'eau jusqu'à quatre ou cinq pouces du bord ; on y jette deux grosses cassaves rompues avec une douzaine de ces pommes de terre

que l'on nomme *patates*, coupées par quartiers, trois ou quatre pots de syrop de cannes, ou une douzaine de cannes bien mûres, coupées par morceaux & bien écrasées, avec autant de bananes mûres qu'on écrase aussi. Après ce mélange, on bouche soigneusement l'ouverture du vase, on laisse fermenter la liqueur deux ou trois jours, au bout desquels on enleve le marc qui a formé une croûte au-dessus. La liqueur ressemble alors à de la bière forte : elle est rougeâtre, nourrissante & rafraîchissante, quoiqu'elle enivre facilement. Les Européens en boivent à leurs repas, lorsqu'ils manquent de vin ; mais ils valent à la fin un verre d'eau de canne.

Le *Maby* est une autre boisson, presqu'autant en usage que la précédente. On met dans le même vase vingt ou trente pots d'eau, deux pots de syrop clarifié & douze patates rouges, avec autant d'oranges aigres, coupées par quartiers. Cette liqueur fermente en moins de trente heures, & fait un vin claret aussi fin que le meilleur poiré de Normandie. Il est plus agréable & plus rafraîchissant que l'anycou, mais plus dangereux. Outre qu'il enivre plus

facilement , il est si venteux , que le moindre excès qu'on en fait donne la colique.

Les Nègres des sucreries font une boisson qu'on appelle *grappe*. Elle est composée avec du jus de canne , bien écumé , & avec lequel on mêle le jus de deux ou trois citrons. On boit cette liqueur lorsqu'elle est chaude. Elle soutient & désaltère , fortifie l'estomac , est bonne pour la poitrine ; enfin , elle produit l'effet du meilleur bouillon.

L'eau-de-vie de cannes , c'est-à-dire , celle qu'on fait avec les écumes & les syrops du sucre , est fort recherchée par les Indiens , les Nègres & les Européens , qui ne sont pas assez riches pour faire provision de celle de France. Quoiqu'elle soit rude & désagréable , ils en boivent beaucoup , parce qu'elle est à vil prix. On en vend beaucoup aux Espagnols de la côte des Caraïques , de Carthagene , de Honduras & des grandes isles : ils n'y mettent aucune différence avec le vin , pourvu qu'elle soit dans des bouteilles de verre d'Angleterre , bien bouchées & liées avec du fil d'archal , ou dans des cannettes d'Angleterre de dix ou douze flacons.

flacons. Les Anglois ont inventé deux ou trois sortes de liqueurs qui en sont composées, & dont l'usage a passé aux isles Françoises. Telles sont le punch, qui s'est communiqué en Europe, & dont la composition y est fort adoucie. On le fait aux isles, en mêlant deux pintes d'eau-de-vie avec une d'eau, & y mettant les autres ingrédients qui sont aujourd'hui connus de tout le monde. Le sang-gris est composé d'eau-de-vie, de vin de Madere & de jus de citron, avec de la canelle & du girofle en poudre, beaucoup de muscade & une croûte de pain brûlé. La limonade Angloise se fait avec de l'eau-de-vie & du vin de Canarie, avec du sucre & du jus de citron, toutes sortes d'épiceries & de l'essence d'ambre. On regarde la dernière comme la plus nuisible.

Il y a beaucoup d'Européens qui, ne voulant pas faire usage des liqueurs fortes, font piler des pommes d'acajou, & bouillir le jus, pendant deux jours, dans un vase de terre. Il s'éclaircit, & forme une espece de cidre qui est agréable au goût. Le jus d'ananas, fermenté pendant vingt-quatre heures,

devient aussi un vin fort agréable. La couleur en est belle ; mais il est fumeux & enivre , & la fermentation ne lui fait pas perdre une qualité mordicante qui est naturelle à son fruit.

Crabes et
Turlou-
roux des An-
tilles.

La nature produit libéralement aux îles une nourriture qui fait la ressource ordinaire des Indiens , des Nègres , même des Européens. C'est la crabe de terre. Il y en a de deux espèces. La grande , qui est peu différente de celle de mer ; la petite , qu'on nomme vulgairement *Turlouroux*. Celle-ci est en effet si petite , que les plus grosses n'ont pas plus de deux ponces de largeur. Leur écaille est assez dure , quoique très-mince. Elle est rouge , & a le milieu du dos d'un rouge brun qui s'éclaircit insensiblement , & devient sous le ventre d'un rouge fort clair. Leurs yeux sont fort noirs & durs comme la corne : ils sortent & rentrent comme ceux des écrevisses. Les Turlouroux ont quatre pattes de chaque côté , composées chacune de quatre articles , dont le dernier est plat & terminé en pointe. Ils ont en outre deux mordans semblables à ceux des crabes de mer , qui pincement très-vive-

ment, & coupent les racines & les feuilles dont ces animaux font leur nourriture. S'ils rencontrent quelque chose qui les effraie, ils frappent leurs mordans l'un contre l'autre, comme s'ils vouloient effrayer leurs ennemis. Lorsqu'on les prend par une patte ou par un mordant, ils laissent ce membre dans la main & s'enfuient. Les Voyageurs assurent que leurs jambes & leurs mordants se détachent si facilement, qu'on ne les y croiroit que colés, & que ces parties étant détachées, il leur en revient d'autres l'année suivante. Les Tourlouroux changent d'écaille tous les ans. Lorsqu'ils en sont dépouillés, on les appelle *Crabes bourfieres*. La peau qui les couvre alors n'est pas plus dure que du parchemin mouillé. Ces crabes sont extrêmement foibles, ne peuvent souffrir l'air, jusqu'à ce que cette peau soit devenue une écaille. Le repos, joint à la nourriture dont elles ont fait provision avant de se retirer dans leur trou, est cause qu'elles sont fort grasses pendant cette métamorphose.

Les Tourlouroux & les Crabes mâles sont distingués des femelles par la

forme de leur queue. Les deux sexes l'ont repliée sous le ventre, & composée de plusieurs rangs de petites écailles qui sont attachées sur une membrane peu épaisse, forte comme du parchemin. On y remarque plusieurs petits nerfs qui la partagent dans sa largeur, & qui servent à faciliter le mouvement des écailles de sa partie extérieure. La partie intérieure est garnie de plusieurs poils longs & raboteux. Cette queue, dans les mâles, va toujours en diminuant, depuis l'endroit où elle est jointe au corps, jusqu'à la naissance des premières jambes de derrière, où elle finit en pointe. Celle des femelles est également large dans toute sa longueur, & se termine en arc de cercle. Elles ont besoin de cette large queue, pour couvrir & conserver leurs œufs, à mesure qu'ils sortent. Ils s'attachent aux poils dont on a parlé, & la queue les soutient, les enveloppe, empêche que le sable, les herbes ou les autres inégalités qu'elles rencontrent en marchant ne les détachent. La queue du mâle & de la femelle s'emboîte si juste dans une cavité qui est à l'écaille du ventre, qu'à peine l'apperçoit-on.

Les Crabes & les Tourlouroux vont à la mer pour faire leurs œufs. Aussi-tôt que les petites sont écloses, elles sortent de la mer, se retirent sous les premières herbes qu'elles rencontrent, d'où elles montent sur les montagnes.

Les voyageurs disent que ces animaux sont une vraie manne pour les îles. Les Caraïbes n'ont presque point d'autre nourriture. Les Nègres en mangent au lieu de viande salée, les Européens en font beaucoup d'usage : on en sert sur toutes les tables.

La maniere de les prendre est d'aller la nuit autour des cannes & dans les bois avec un flambeau. C'est alors qu'elles sortent de leurs trous pour chercher la nourriture : la lumière du flambeau les fait découvrir. On les prend par-dessus le dos & on les jette dans un sac : il arrive assez souvent qu'elles se renversent au moment qu'on veut les saisir ; mais on les prend par les pattes de derriere, on les retourne & on les saisit par le dos.

Dans un certain temps de l'année, on trouve à la Guadeloupe & à la Dominique une autre manne : c'est un oiseau qu'on nomme *Diable* ou *Dia-*

Diable.

blotin. Il pond & élève ses petits dans les montagnes. Sa grosseur est celle d'une jeune poule ; son plumage est noir. Il a les ailes longues & fortes , les jambes assez courtes , les piés comme ceux des canards , mais garnis de fortes & longues griffes. Son bec est long d'un pouce & demi , courbé , pointu , très-dur. Il a de grands yeux à fleur de tête ; mais ils ne lui servent que pendant la nuit ; dans le jour il ne peut discerner les objets , de sorte que s'il est surpris par le jour hors de sa retraite , il heurte contre tout ce qu'il rencontre & tombe à terre.

Il vit du poisson qu'il prend en mer pendant la nuit. Après sa pêche , il retourne sur les montagnes , se niche dans des trous comme les lapins , d'où il ne sort qu'à l'entrée de la nuit. Il crie en volant. Cet oiseau fait sa ponte au mois de Mars , & n'a jamais plus de deux petits. Peu après être éclos , ils sont couverts d'un duvet épais & jaune comme celui des oisons : ce n'est qu'un peloton de graisse. Ils prennent leur vol à la fin de Mai. Ils partent alors avec les peres & les meres : on cesse de les voir & de les entendre

jusqu'au mois de Septembre. La chair de cet oiseau est noirâtre & sent un peu le poisson ; d'ailleurs elle est bonne & nourrissante. Les petits, pendant qu'ils sont encore couverts de duvet , sont délicieux.

Les Antilles produisent différentes sortes de serpens, mais peu venimeux, à l'exception de ceux de la Martinique, de Sainte-Lucie & de Bequia , qui est un des Grenadins. On en distingue trois sortes, les gris veloutés & tachetés de noir ; les autres jaunes comme de l'or , & les troisiemes de couleur rousse. Du Tertre croit que les premiers sont de véritables viperes : elles n'ont pas plus de deux piés de long ; mais elles sont grosses comme le bras. Elles ont la tête platte & large comme la main. Leur gueule est armée de quatre , quelquefois huit dents qui sont longues d'un pouce. Chacune est percée d'un petit trou qui pénètre depuis la racine jusqu'au bout. C'est par là qu'elles font glisser le venin dans la plaie.

Les serpens jaunes & les roux ont la tête en forme de treffle , & c'est cette marque qui fait distinguer ceux

Serpens des
Antilles.

qui sont dangereux d'avec ceux qui ne le sont pas. Ils sont beaucoup plus gros & plus longs que les autres, & ont des dents tranchantes. Leur venin est contenu dans de petites vessies qui environnent les dents. Les jaunes ont le venin un peu jaunâtre, plus épais que les autres, & c'est le moins dangereux. Les gris l'ont comme de l'eau un peu trouble ; celui des roux est clair comme de l'eau de roche ; c'est le plus subtil. On en trouve des trois especes en toute saison & dans toutes les parties de l'isle ; mais ils paroissent plus souvent dans le cours des mois d'Avril & de Mai, temps où les crabes & les tourlouroux descendent des montagnes, se nichent dans toutes sortes de trous & les en font sortir. Les rats & les poules attirent les serpens au tour des cases. S'ils rencontrent une poule qui couve, ils se mettent sur les œufs, se font couver jusqu'à ce que les petits soient éclos : alors ils les avalent tout entiers, mordent la poule & la font périr. Ils ont même la ruse de glouffer & de contrefaire les poules pour attirer les petits. Ces animaux multiplient au point que la Mar-

tinique deviendrait inhabitable s'il n'en périffoit pas une quantité prodigieuse. Les couleuvres, qu'on appelle *Courafes*, en dévorent beaucoup : les fourmis leur font une guerre continuelle & leur mangent les yeux ; la plupart des petits est mangée par différents insectes, ou meurt faute de nourriture.

Au commencement des pluies, toutes les especes de serpens quittent les montagnes & les bois, pour s'approcher de la mer. Après s'y être baignés, ils passent entre quelques arbrisseaux épineux, s'y accrochent par le cou, & y laissent leur peau entiere. Ils vont ensuite se cacher entre les racines d'arbres, ou dans quelque trou, jusqu'à ce que leur nouvelle peau soit assez endurcie pour supporter l'air. Ils deviennent alors fort foibles & si maigres, qu'ils ont peine à se tourner. C'est dans la saison de leur chaleur qu'ils sont le plus redoutables. Ils sifflent, s'appellent & se répondent. La chasse est alors dangereuse. Labat dit en avoir trouvé dans le temps de leur accouplement. Ils étoient cordés ensemble, & paroissoient comme les tourillons d'un gros cable.

Ils se soutenoient en l'air sur les deux tiers de leur longueur, se regardoient la gueule ouverte, comme s'ils avoient voulu se dévorer, avançoient la tête l'un vers l'autre, sifflant, bavant, écumant d'une manière très-hideuse.

On ne trouve dans les autres Antilles que des couleuvres, sans aucune espèce de venin : elles sont même utiles par la guerre continuelle qu'elles font aux rats. Elles sont rares & fort petites à la Guadeloupe. Il y en a de très-grosses à la Dominique : on les nomme *têtes de chien*, parce qu'elles ont la tête grosse & courte, & qu'elles paroissent toujours disposées à mordre : mais leur morsure n'est pas venimeuse. Quoique leur sifflement cause de l'effroi, on ne doit pas les craindre, elles n'en veulent qu'aux rats, aux oiseaux & aux poules.

La graisse des vipères ou des serpens venimeux est un spécifique fort vanté pour les rhumatismes, les humeurs froides, les sciaticques, les contractions & les foulures de nerfs. On la trouve dans leur corps au-dessous & aux deux côtés des vertèbres, divisée en deux masses plus ou moins grosses.

On la fait fondre au soleil ou sur le feu, on la verse dans un flacon où elle se conserve fort long-temps. Elle est jaune, lorsqu'on la tire du corps du serpent; mais elle devient blanche lorsqu'elle est fondue & figée. L'odeur & le goût n'en sont pas désagréables. Lorsqu'on veut en faire usage; on la fait fondre sur une assiette, & on y mêle de l'esprit-de-vin ou de l'eau-de-vie très-forte. On commence par en oindre la partie malade; ensuite, après une forte friction avec des linges chauds, on y met une compresse imbibée de ce qui reste sur l'assiette. La graisse des têtes de chien passe pour être encore meilleure que celle des vipères: on l'emploie, avec un merveilleux succès, pour la goutte. Les chasseurs ont soin de prendre des grandes bottes qui les défendent contre les attaques des serpens.

Le *Gingembre* est la racine d'une plante assez touffue. Ses feuilles sont longues, étroites, assez douces au toucher: elles ressemblent à celles des roseaux; mais elles sont beaucoup plus petites. Elles se coupent des deux côtés, sont d'abord d'un verd gai,

Gingembre:

jaunissent en mûrissant, & séchent tout-à-fait lorsque les racines ont toute leur maturité. Ces racines prennent différentes figures. La plupart ressemblent à des pattes d'oie, ce qui est cause qu'on les nomme *pattes* plutôt que *racines*. Elles sont noueuses, chargées d'excroissances & de petits boutons, peu enfoncées en terre & souvent même découvertes. Il s'en trouve de larges comme la main & de l'épaisseur d'un pouce. Leur substance est blanche & ferme, à-peu-près de la consistance du navet. Elle est traversée par des nervures qui partent de l'endroit par lequel elles tiennent à la tige, & qui se répandent dans toute sa largeur & sa longueur, comme les muscles & les veines dans le corps humain. Ces nervures sont remplies d'un suc plus piquant & plus fort que le reste de la chair qui est plus ou moins douce, à proportion qu'elle s'éloigne des nervures.

Le Gingembre demande une terre un peu légère. On le plante vers la fin de la saison des pluies. Après avoir labouré la terre à la houe, on met, à un pié de distance, de petits morceaux

de plantes , conservées de la dernière récolte : on choisit celles qui sont plus chevelues ; on les couvre de terre : ils poussent au bout de sept à huit jours & se fortifient par degrés. Les feuilles s'étendent beaucoup. La plante jette ses racines plus ou moins grandes, suivant la bonté du terrain. Sa maturité se connoît à ses feuilles qui jaunissent , se fanent & se séchent. Alors , on arrache la plante avec ses racines. Lorsque la tige en est séparée , on les étend sur des claies , on les expose à l'air , jamais au soleil , parce que leur substance est si délicate , qu'elles sécheroient trop. Lorsque le gingembre est préparé avec ce soin , il se conserve fort long - temps ; mais il perd de sa bonté en vieillissant , & l'on a toujours soin de prendre le plus récent , ce qui se connoît au poids.

Quoique la culture de cette plante soit facile , elle ne laisse pas d'être fort chère , parce qu'il s'en fait une grande consommation dans le pays , où l'on croit que l'usage en est nécessaire , pour résister à l'extrême humidité du climat. Les Epiciers de l'Europe mêlent du gingembre avec le poivre lorsqu'ils

le pilent, & vendent ce composé fort cher, sous le nom d'épice douce.

On le mange cru, lorsqu'il est verd ; mais il est beaucoup meilleur lorsqu'il est cuit. Labat dit que pour le confire, il faut le cueillir long-temps avant qu'il soit mûr, & dans un temps où il est encore si tendre que ses fibres ne se distinguent presque point de la chair. On le gratte soigneusement pour en enlever toute la peau : on le coupe par tranches ; on le fait tremper trois ou quatre jours dans l'eau de mer, que l'on change deux fois en vingt-quatre heures. On le fait ensuite bouillir à grande eau pendant cinq quarts d'heure. On le remet pendant un jour dans l'eau fraîche, on l'égoutte le mieux possible, & on jette dessus un sirop foible, mais chaud & clarifié : on l'y laisse vingt-quatre heures, & on le fait ensuite passer, pendant trois jours, dans d'autres syrops plus forts que le premier. On jette tous ces syrops, dont on ne pourroit faire aucun usage, parce qu'ils ont pris l'âcreté de la racine. Pour dernière préparation, on le met dans un syrop de consistance bien clarifié, pour l'y laisser, si l'on veut le

conserver liquide : on l'en retire , si l'on veut qu'il soit sec. Par ce moyen, il perd sa trop grande âcreté , quoiqu'il conserve sa chaleur & ses autres vertus.

On assure que le gingembre pris le matin achève la digestion des alimens qu'on a pris le soir. Il consomme les flegmes qui se trouvent dans l'estomac, nettoie les conduits, excite l'appétit, provoque l'urine, rend l'haleine douce. Mangé après le repas, il aide à la digestion & chasse les vents ; mais l'usage en doit être modéré, parce qu'il est extrêmement chaud. Sa couleur annonce sa bonté. Le meilleur est couleur d'ambre, transparent, tendre sous la dent, sans être mou. Son syrop est clair. Celui que les Confituriers font pour vendre, ou que le peuple fait pour son usage, est brun : le syrop en est noirâtre, & la racine si mordante, que ceux qui n'y sont pas accoutumés ne peuvent le tenir sur leur langue. Les Marins ne manquent jamais de s'en fournir, principalement pour les voyages de long cours, parce qu'ils le regardent comme un excellent anti-scorbutique.

Copaï-

L'arbre qui donne le baume de *Copaï* n'est pas fort commun aux îles ; mais l'huile qu'on en tire a des propriétés si merveilleuses , selon Labat , qu'il n'y a point de maux qui lui résistent. On trouve aux Antilles un autre arbrisseau qui ne lui cede point en vertus. Il se nomme *bois laiteux*. Sa feuille ressemble à celle du laurier : mais elle est un peu plus grande , plus épaisse , plus molle & plus charnue. Lorsqu'on la rompt ou qu'on la déchire , elle rend une liqueur visqueuse , épaisse & de la blancheur du lait. L'arbrisseau ne devient jamais fort gros. On s'en sert pour border les champs , parce qu'il vient fort vite , & qu'étant fort souple , on l'entrelasse , & on le conduit aisément ; mais en vieillissant , il devient cassant & sec aussi - tôt qu'il est coupé. Ses fleurs ressemblent à celles du jasmin & croissent par bouquets , qui contiennent cinq ou six fleurs. Elles sont blanches , & ont au centre un petit bouton ovale , qui contient deux petites graines noires , qui sont la semence de l'arbre ; mais il croît aussi facilement de bouture. Son bois est fort blanc ; il a de la

moëlle au cœur, comme le sureau. Son écorce est d'un verd pâle en dehors & blanche en dedans. Les queues qui attachent les feuilles aux branches ont près d'un pouce de long, avec un nœud à l'endroit qui touche l'écorce. Les feuilles, les branches, les nœuds, le tronc rompus, ou légèrement froissés, rendent un véritable lait qu'on met sur les blessures, sans le faire chauffer au feu. Il produit le même effet que le véritable copaiü.

Pour la fièvre, on en avale dans du vin au poids d'un louis d'or : il excite une sueur qui emporte presque toujours la maladie. Le poids de deux louis d'or, pris dans deux jaunes d'œufs en deux fois différentes, & à trois heures l'une de l'autre, guérit les dyssenteries par le vomissement & les selles. La racine de l'arbrisseau, mise en poudre, guérit les plus violentes coliques. On en met trois ou quatre pincées dans un verre de vin, qu'on passe ensuite dans un linge.

On trouve aux isles Françoises un arbre qu'on appelle *Tendre à caillou*. ^{Tendre à caillou.} Il tire son nom de l'extrême dureté de son bois, ne vient que dans les

lieux fecs & pierreux. Sa feuille est médiocre, ovale, dentelée, sèche & comme bifilée du soleil. Jamais cet arbre n'a plus de quatorze pouces de diametre ; mais il monte quelquefois jusqu'à vingt-cinq ou trente piés. Il a peu de branches & de feuilles. Son écorce est blanchâtre, a quantité de petites hachures, & n'a pas plus de quatre lignes d'épaisseur. Elle est un peu adhérente, se leve d'elle-même, sèche & se roule, dès que l'arbre est abattu. La substance qui est entre l'écorce & le cœur du bois est médiocrement dure, presque blanche ; mais le cœur est d'une dureté qui approche de celle du caillou. Ses fibres sont longues, droites, & si pressées les unes contre les autres, qu'elles ne peuvent être séparées. Il est rouge lorsqu'on le coupe ; mais il perd cette couleur à l'air, & devient presque gris en séchant.

Simarouba.

L'arbre amer, que l'on nomme *Simarouba*, se trouve à Cayenne & à la Martinique. Il y en a qui ont jusqu'à deux piés de diametre. Son écorce est brune, hachée, fort épaisse ; sa feuille longue, pointue & d'un verd pâle. Le bois est d'un jaune clair qui se décharge

en fêchant. Il est filandreux & si léger, que lorsqu'on le scie, il faut se mettre au-dessus du vent, sinon il jette une poussière qui entre dans la bouche, dans le nez, & produit le même effet que la rhubarbe mâchée ou prise en poudre. Ce bois sert à faire des lattes ou des planches minces pour clouer l'ardoise. Jamais il n'est attaqué des vers. Il communique son amertume à tout ce qu'on fait cuire à son feu. Sa racine est ce qu'il y a de plus précieux dans cet arbre. On en prend deux gros, qu'on coupe par morceaux : on les fait bouillir dans trois demi-septiers d'eau, qu'on laisse réduire à une chopine. On la partage en trois verres. On prend le premier à jeûn, le second après avoir dîné, & le troisième deux heures avant souper. Il faut observer de ne pas manger des choses indigestes & de ne pas boire de vin blanc. On guérit par ce moyen, en moins de trois jours, les plus fortes dyssenteries.

Toutes les isles des Antilles produisent la plante épineuse que les Anglois appellent *Poirier piquant* & que les François nomment *Raquette*. Nous en avons donné la description dans

Raquette.

l'Histoire de la Nouvelle-Espagne. Labat prétend que la culture de cet arbre pourroit produire un très-riche commerce aux Antilles. On se sert des pommes de raquettes pour faire des pâtes très-faines ou des gelées très-rafraîchissantes.

Les végétaux qui se trouvent aux isles, sont dans les parties du continent qui répondent aux mêmes latitudes.

ARTICLE X.

Commerce aux Antilles.

LES marchandises qu'on a tirées jusqu'à présent de ces isles, se sont réduites au sucre blanc ou brut, à l'indigo, au roucou, au cacao, au coton, au tabac, à la casse, au gingembre, à l'écaillé de tortue, aux cuirs verts & aux confitures. Depuis quelque temps, on y a joint le café.

Entre les marchandises qu'on y transporte, tout ce qui est pour la bouche s'y débite avec beaucoup de facilité. On y comprend le bœuf, le lard,

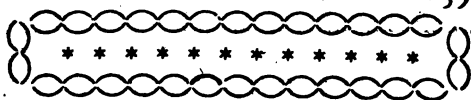
les farines, le poisson salé, les jambons, les langues de bœuf & de cochon, les saucissons de France & d'Italie, toutes sortes de fromages, les fruits secs, l'huile d'olive & l'huile à brûler, le beurre, la cire, la chandelle, les vins François & étrangers, les eaux-de-vie, les liqueurs, généralement tout ce qui flatte le goût; enfin, les remèdes & les drogues que l'on fabrique en Europe.

Les ustenciles de cuisine s'y débitent encore très-facilement; tels sont les chaudières de cuivre & de fer, les instrumens & les équipages des moulins, des sucreries, des raffineries, & les outils pour toutes sortes de métiers. Tout ce qui regarde la parure ou le plaisir n'est jamais trop cher. Les toiles, les mouffelines, les pierres précieuses, les perruques, les castors, les bas de soie & de laine, les fouliers, les bottines, les draps, les étoffes de soie, d'or & d'argent, les galons d'or, les cannes, les tabatières & toutes les espèces de bijoux, les dentelles les plus fines, les coëffures de femmes, la vaisselle d'argent, les montres, les nouvelles modes de Paris, &c., s'y débitent fort

bien. Les femmes, en général, ne refusent rien à leur vanité.

On a été long - temps sans faire le commerce de livres aux isles ; mais il s'y en débite aujourd'hui beaucoup. On prend en échange des marchandises du pays, dont le débit est toujours certain en Europe.





DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

DE

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

CETTE partie de l'Amérique s'étend depuis le neuvième degré de latitude septentrionale, jusqu'au cinquante-cinquième de latitude méridionale, & depuis le quarantième quelques minutes de longitude, jusqu'au quatre-vingt-quatrième quelques minutes; mais elle va toujours en diminuant & se termine en pointe. On la divise en huit principales parties, qui sont *Tierra-Firme*, le *Pérou*, le *Chili*; le *Pays des Amazones*, le *Brésil*, le *Paraguay* ou *Rio de Plata*, la *Terre-Magellanique*, & les *Isles*.

CHAPITRE I.

ARTICLE I.

Royaume de Tierra-Firme.

JE conserve la désignation Espagnole, afin que le Lecteur ne confonde pas ce pays avec le continent en général, qu'on nomme souvent *Terre-Firme*.

Le Royaume de Tierra-Firme commence au Nord par la riviere de Darien, continue par *Nombre de Dios*, *Bocas del Toro*, *Bahia de l'Amirante*. Il est terminé à l'Occident par le fleuve de Los Dorandos & par la mer du Nord. Vers la mer du Sud, en tournant à l'Ouest, il s'étend depuis *Punta Garda*, dans la province de *Costa Rica*, & continue par *Punta de Mariatos* & *Morto de Pueblas*, jusqu'au golfe de Darien, d'où il s'allonge par la côte du Sud & par *Puerto de Pinas* & *Morro Quemado*, jusqu'à la baie de Saint-Bonaventure. Sa longueur, du Levant
au

au Couchant, est de cent quatre-vingt lieues; quoi qu'en suivant la côte il en ait plus de deux cents trente du côté du Nord. Sa largeur du Nord au Sud, est celle de l'isthme de Panama qui renferme la province de Panama & une partie de celle du Darien. L'isthme a ordinairement vingt lieues de largeur : il y a des endroits où il n'en a que quatorze ; mais il s'élargit vers *Choco* & vers *Sitaron*, aussi bien que du côté de la partie Occidentale de la province de *Veragua* où il peut avoir quarante lieues de largeur d'une mer à l'autre.

Ce Royaume contient deux provinces, Panama & Darien. Quelques Géographes lui donnent celle de *Veragua* : mais elle appartient aujourd'hui à l'Audience de *Guatimala*, comme nous l'avons dit dans la description de la Nouvelle Espagne.

§. I.

Province de Panama.

ELLE peut avoir soixante-quinze lieues du Levant au Couchant ; sa lar-

geur du Midi au Nord est inégale : elle a aux environs de vingt lieues dans des endroits, & il ne s'en trouve que quatorze dans d'autres. Elle contient précisément la partie de l'isthme qui sépare l'Afrique septentrionale d'avec la méridionale. Elle est traversée par une longue chaîne de montagnes qui la prend d'Orient en Occident. Ce sont les branches des Cordelières des Andes, dont nous parlerons dans la suite.

Les villes, les bourgs, les villages & les habitations de la province de Panama sont situés dans des plaines qui se trouvent le long de la plage. Le reste de son terrain est coupé de montagnes que l'intempérie de l'air & la stérilité rendent inhabitables.

Les villes sont Panama qui est la capitale de la province & la Métropole de tout le Royaume, Porto-Belo, San-Iago de Nata de los Cavalleros, & los Santos.

Dom Ulloa
Voyage au
Pérou, tom.
1, liv. 3.
chap. 1.

Panama est située dans l'isthme de même nom, près d'une plage qui est baignée par les flots de la mer du Sud. Sa position est à huit degrés cinquante-sept minutes de latitude Nord. Le

nom qu'on lui donne est tiré du langage des anciens habitans & signifie *lieu poissonneux*, parce qu'il y a beaucoup de poisson, & que les Indiens y avoient construit une multitude de cabanes de pêcheurs. Les Espagnols y établirent une colonie en 1518. En 1520 elle obtint le nom de ville & devint en peu de temps très-florissante : mais en 1670 elle fut pillée & brûlée par des pirates Anglois. On assure qu'un de ces pirates, ayant reçu une flèche dans l'œil, l'arracha de la plaie, la garnit d'étoupe, la fourra dans le canon de son fusil, tira contre le fort dont les maisons étoient couvertes de chaume, y mit le feu, et força les assiégés de se rendre. Les Espagnols la rétablirent dans le lieu qu'elle occupe aujourd'hui : il est éloigné d'une lieue & demie de son ancienne place & plus avantageux. Elle est ceinte d'un mur de pierres fort large, & défendue par une forte garnison, dont on envoie des détachemens en différens endroits. Assez près des murs, du côté du Nord, est une colline qu'on nomme *Ancon*. Elle s'élève de plus de cent toises au-dessus de la plaine.

La plupart des maisons de cette ville ne sont que de bois & à un seul étage, avec un toit de tuiles : mais elles sont grandes et belles. Un fauxbourg qui est hors de l'enceinte & plus grand que la ville même n'est encore bâti que de bois. Les rues de la ville & du fauxbourg sont larges & bien pavées. On s'y croit à l'abri des incendies, parce que le bois dont les maisons sont construites passe pour inconbustible. Il est certain que le feu qui tombe dessus ne fait que le percer sans le mettre en flammes & s'éteint dans sa cendre. La ville ne laissa cependant pas d'être ravagée par le feu en 1737, parce qu'ayant commencé dans une cave pleine de brai, de goudron & d'eau-de-vie, il prit une force à laquelle la nature du bois ne put résister. Toutes les maisons qui avoient été brûlées ont été rebâties en pierre.

La ville de Panama est le siège d'une Audience. Le président est en même-temps Gouverneur de la ville & Capitaine général de la Province : mais son titre ordinaire est celui de Président. Cette dignité n'est jamais remplie que par des Espagnols d'une nais-

fance distinguée. L'Evêque de cette ville prend le titre d'Evêque de Tierra-Firme. La Cathédrale & tous les Couvents sont bâtis en pierre. Il y a des Cordeliers, des Augustins, des Peres de la Merci, des Religieuses de Sainte-Claire, ou Hôpital de Saint-Jean-de-Dieu; mais ces Communautés sont peu nombreuses.

Le port de Panama est formé dans la rade même & couvert par quantité d'Isles, dont les principales sont *Havo*, *Puerco* & *Flamencos*. Le mouillage est à celle du milieu, dont il prend le nom. Il est à trois lieues de la ville, & les vaisseaux n'y ont rien à redouter.

C'est dans cette ville que l'Armada du Pérou va débarquer son trésor : elle sert encore d'entrepôt aux marchandises qui remontent le fleuve Charge. Le profit que les habitans en tirent consiste dans le fret des bâtimens, la fourniture des mules & des Nègres qui vont prendre les marchandises à Crucès pour les transporter à Panama, par un chemin coupé à pic sur la pierre vive. Il est si resserré en divers endroits, qu'une bête de charge

y passe à peine le corps , & n'y marche point, lorsqu'elle est chargée , sans un extrême danger. Le loyer des maisons rapporte encore des sommes considérables aux habitans.

Dans presque tous les temps de l'année , les étrangers arrivent à Panama. Les uns viennent d'Espagne pour passer dans les ports de la mer du Sud ; les autres reviennent des mêmes ports pour retourner en Europe. On voit continuellement aborder des bâtimens dans son port : ils y apportent des denrées du Pérou , telles que des farines, des vins, des eaux-de-vie, du sucre, du savon, du sain-doux, des huiles, des olives, &c. Les vaisseaux de Guyaquil y apportent du cacao, du quinquina & d'autres productions de la province de Quito.

Outre ces avantages , il y en a encore un à Panama qui est la pêche des perles. Elle se fait aux isles de son golfe , principalement à celles du Roi & de Tuboga. Presque tous les habitans emploient des Nègres à cette précieuse pêche. La méthode est la même que l'on suit au golfe Persique & au cap Comorin : mais elle est plus dange-

reuse à Panama , par la multitude de monstres marins qui font la guerre aux pêcheurs. Il semble que ces animaux veulent défendre les plus riches productions de leur élément contre les hommes : on observe que c'est dans les lieux où se fait cette pêche qu'ils se trouvent en plus grand nombre. Les Requins & les Teinturieres , dévorent en un instant les plongeurs qu'ils peuvent saisir. Les Mantas les enveloppent avec leur corps & les étouffent. Ce poisson vorace tire son nom de sa figure : il est large & s'étend comme une piece de drap. S'il attrape un homme, il l'enveloppe & le roule dans le cercle que son corps forme dans sa largeur & l'étouffe à force de le presser. Il ressemble à la Raie ; mais il est beaucoup plus gros. Les plongeurs ont soin de s'armer de grands couteaux pointus & tranchans. Des qu'il apperçoivent un de ces monstres , ils l'attaquent par le milieu du corps & lui enfoncent leur couteau. Si-tôt que le monstre se sent blessé, il prend la fuite. Ces précautions n'empêchent pas qu'il ne périsse beaucoup de pêcheurs, & qu'il n'y en

ait un plus grand nombre qui perdent une jambe ou un bras.

Les perles du golfe de Panama sont ordinairement d'une très-belle eau & d'une grosseur assez considérable. La plus grande partie passe à Lima & dans le reste du Pérou : on en envoie quelques-unes en Europe.

On tiroit autrefois de l'or des mines de Tierra Firme, ce qui augmentoit beaucoup les richesses de Panama : mais on les a presqu'entièrement abandonnées.

Porto - Belo doit son origine à la bonté de son port. Cette ville est située sur le penchant d'une montagne qui environne le port : elle a la forme d'un croissant. Presque toutes les maisons sont construites de bois, à l'exception de quelques-unes dont le premier étage est de pierre. Leur nombre ne se monte qu'à cent vingt ou cent trente. Elles forment une rue qui régné le long du port. Il y a cependant quelques ruelles qui la traversent du penchant de la montagne au rivage. Il y a deux places assez spacieuses, l'une vis-à-vis de la Chambre des Finances, qui

est un bel édifice de pierres & qui touche au môle où se font les débarquemens ; l'autre est proche l'Eglise Paroissiale. On trouve trois Eglises à Porto-Belo , la Paroisse qui est grande & bien ornée ; celle des Peres de la Merci qui tombe en ruines , & celle de l'Hôpital. Au bout de la ville , du côté de Panama , on trouve un quartier qu'on appelle *la petite Guinée* , parce qu'il est peuplé de Nègres libres.

Le nom du port en fait connoître tous les avantages. L'entrée en est large & assez bien défendue par un château nommé *Saint-Philippe de Todo-Fiero* : il est situé à la pointe du Nord. On compte environ six cents toises d'une pointe à l'autre. Le côté du Sud est défendu par les rochers qui sont à fleur d'eau. On trouve à la côte que le port forme au Sud , vis-à-vis de la rade , un fort nommé *Saint - Jacques de la Gloire*. En 1740 , l'Amiral Vernon ayant trouvé cette ville dépourvue d'artillerie & de soldats pour la défendre , en détruisit toutes les fortifications.

Au Nord-Ouest de cette ville , on trouve un petit golfe , assez commode

pour la carene : mais il faut y apporter tout ce qui est nécessaire. Il se nomme le golfe de la *Caldera*. Les vaisseaux ne peuvent entrer dans le port de Porto-Belo qu'à la toue , parce qu'ils ont toujours ou le vent contraire ou un grand calme.

Porto-Belo est environné de montagnes, parmi lesquelles on en distingue une fort haute qui sert comme de thermometre à la ville. Elle a un côté sur le chemin qui conduit à Panama & l'autre sur le port. Le sommet est presque toujours couvert de nuages sombres & épais que les Espagnols nomment *Capello* ou bonnet de la montagne, d'où est venu par corruption, le nom de *Capira*. Si ces nuages s'épaississent & se condensent, ils baissent beaucoup, & c'est un signe d'orage. Au contraire, s'ils s'élèvent & s'éclaircissent, ils annoncent le beau temps. Ces changemens se succèdent avec tant de rapidité, qu'on découvre rarement le sommet de la montagne, qui est presque toujours dans une profonde obscurité.

L'air de cette ville est fort mal sain : il affoiblit les meilleurs tempéramens.

On prétend même que les animaux y dépérissent au point de ne plus multiplier , lorsqu'ils y sont amenés d'ailleurs.

Les montagnes qui entourent cette ville , sont cause que la chaleur y est excessive. Les épaisses forêts qui les couvrent ne laissant aucun passage aux rayons du soleil , la terre reste toujours humide ; il s'élève d'épaisses vapeurs qui retombent en pluies abondantes , accompagnées d'éclats de tonnerre & d'éclairs , ce qui cause un fracas si terrible , que les plus hardis en sont effrayés. Le port étant au milieu des montagnes , il s'y fait un retentissement affreux : il est encore augmenté par les cris des singes & des animaux de toute espèce , principalement le soir & le matin , lorsque les vaisseaux tirent le coup de canon pour le réveil , ou pour la retraite.

L'intempérie du climat fait nommer Porto-Belo *le tombeau des Espagnols* , ce qui fait croire qu'elle ne sera jamais peuplée. La plupart de ses habitans sont Nègres ou Mulâtres. On n'y compte pas plus de trente familles de Blancs qui n'y restent même que pen-

dant le temps de la Foire. Elles passent la plus grande partie de l'année à Panama. Les Officiers n'y restent que parce que leur devoir les y force : mais ils en sortent si-tôt qu'ils peuvent en obtenir la permission.

Les bois qui couvrent les montagnes touchent de si près aux maisons de la ville, que les animaux féroces, principalement les tigres, se répandent dans les rues & dévorent tous les enfans qu'ils peuvent attraper. On a soin de leur tendre des pièges à l'entrée des murs. Les Nègres & les Mulâtres qu'on envoie couper du bois dans les forêts, ont autant d'adresse que de courage pour se défendre de ces animaux : ils les attaquent même avec intrépidité. Ils prennent pour ce dangereux combat un épieu de sept ou huit piés de long, dont la pointe est durcie au feu, & un coutelas. Le Nègre ou le Mulâtre tient l'épieu de la main gauche & son coutelas de l'autre. Il attend que le tigre s'élançe sur l'épieu : l'animal le saisit d'une de ses griffes, & avec l'autre patte il cherche à attraper le bras pour le déchirer : mais le Nègre a eu la précaution de l'envelopper

d'un morceau d'étoffe qui pare les coups de griffe. Pendant que le tigre fait des efforts inutiles , le Nègre lui porte sur la jambe un coup de coutelas qu'il tient de l'autre main. Il coupe ordinairement le jaret du tigre. L'animal furieux se retire en arriere & s'élance aussi-tôt pour saisir le bras avec son autre patte ; le Nègre lui décharge aussitôt un second coup & lui coupe l'autre jaret. Alors il l'égorge, l'écorche, retourne à la ville avec les pattes & la tête.

Lorsqu'on apprend dans les autres villes que les Gallions sont arrivés à ^{Foire de} Porto-Belo, on s'y rend avec la plus grande diligence, & le concours des marchands est si considérable , qu'une chambre d'une médiocre grandeur se loue , pour le temps de la Foire , jusqu'à mille écus. Alors cette ville, qui peu de jours auparavant étoit solitaire & déserte, est remplie d'une si grande quantité de monde qu'elle devient trop petite pour contenir tous ceux qui y abordent ; elle s'agrandit par les tentes qu'on construit sur le rivage ; son port est couvert de navires & de barques, dont les uns apportent toutes sortes de

marchandises du Pérou, les autres des vivres : on y ouvre des caisses remplies d'or & d'argent en barres ou monnoyé.

Lorsque les Gallions & les marchandises du Pérou sont portés à terre, on ouvre la Foire. Les députés du commerce s'assemblent à bord du Gallion Amiral, pour régler le prix des marchandises, en présence du Commandant de l'Escadre & du Président de Panama. Le premier est le Juge Conservateur des intérêts d'Espagne, le second est pour le Pérou. Les conventions étant signées des deux parts, on les fait publier. Les emplettes, les ventes, les changes de marchandises & d'argent se font par courtiers qui viennent d'Espagne ou du Pérou. Les uns ont la liste de ce qui est à vendre, & les autres celle de ce qu'on veut acheter. Aussi-tôt que les marchés sont conclus, chacun entre en possession de ce qui lui appartient, & les embarquemens commencent. Celui des caisses d'argent dans les Gallions pour les Négocians Espagnols, & celui des marchandises de l'Europe dans les *Chatas* & les *Bungos*, pour remonter le fleuve

de Charge & passer à Panama, d'où on les transporte au Pérou. Cette Foire ne dure pas plus de quarante jours, à compter de celui de l'entrée des Gallions dans le port. Si dans cet espace l'on n'est pas d'accord sur le prix des marchandises, il est permis aux Négocians d'Espagne de passer plus loin avec leurs marchandises, même d'aller jusqu'au Pérou. Le Commandant des Gallions en apporte toujours une permission formelle, dont on abandonne l'usage à sa prudence. Autrement il est défendu à tout Espagnol de vendre ses marchandises ailleurs qu'à Porto-Belo, ou de les envoyer plus loin pour les faire vendre. Il n'est pas encore permis aux marchands du Pérou de faire des remises d'argent en Espagne pour des achats de marchandises.

Pendant que les Anglois jouissoient des avantages du vaisseau de permission, leurs Négocians séjournoient quelque-temps à la Jamaïque, & alloient ensuite à la Foire de Porto-Belo avec une cargaison si riche, qu'elle étoit, de beaucoup, supérieure à celle des Gallions : ils faisoient un tort considérable au commerce des Espagnols.

San-Iago de Nata est une assez grande ville : mais les maisons ne sont bâties que de briques crues , & couvertes de paille. Ses habitans sont un mélange d'Espagnols & d'Indiens.

Los Santos est une Colonie moderne , formée par les habitans de Nata : en peu de temps la seconde ville devint plus florissante que la première. Outre ces villes , on compte dans cette province sept bourgs qui sont tous assez peuplés.

§. II.

Province de Darien.

LA plupart des habitans de cette Province sont des Indiens vagabonds qui ont secoué le joug des Espagnols , pour vivre dans leur ancienne liberté. On comptoit autrefois vingt bourgs ou peuplades dans cette Province : mais tous ceux qui les habitoient se sont dispersés. La ville de Nombre de Dios , fondée en 1510 , est à présent réduite à rien.

Voyages de
Lionnel,

Nous nous arrêterons ici pour examiner l'Isthme de Panama , que plu-

fieurs Géographes appellent de Da-
 rien , nom qu'il emprunte de la grande
 riviere de Darien. Il borne la côte du
 Nord jusqu'à l'Est. Il est entre la lati-
 tude de huit à dix degrés du Nord ; &
 sa largeur, dans la plus étroite partie ,
 n'a pas un degré. Les deux mers ne
 vont pas directement sur ses rivages ;
 elles sont arrêtées des deux côtés par
 une multitude d'Isles qui bordent les
 côtes. L'isthme offre presque par-tout
 une surface inégale. Il y a de très-
 hautes montagnes et des vallées d'une
 très-grande étendue , qui sont arrosées
 par des rivières qui ont leur source
 dans des montagnes qui ne sont que la
 continuation des Cordelières des An-
 des. Quelques-unes se déchargent dans
 la mer du Sud , & les autres dans celle
 du Nord.

Vaffer, Hist.
 des Voya-
 ges, tom. 13.

Lorsqu'on est sur le sommet de la
 plus haute montagne, on découvre un
 des plus beaux spectacles de la nature
 par la diversité des rivages. Toutes
 les rivières qui arrosent l'isthme sont
 assez larges, mais peu navigables, par-
 ce qu'elles ont à leur embouchure des
 barres & des eaux basses. Celle de Da-
 rien est une des plus grandes ; mais la

profondeur de son embouchure ne répond pas à sa largeur. Le terrain sur la côte du Nord est assez mêlé : mais ordinairement bon. Au pié des montagnes, on trouve des marais qui n'ont qu'un demi-mille de largeur. On croit qu'il y a des mines d'or dans cette partie de l'Amérique, parce qu'il y a des rivières qui roulent beaucoup d'or dans leur sable.

Les lieux secs de l'isthme ne produisent pas les mêmes arbres que les lieux humides. Les premiers sont grands, extrêmement gros & presque sans branches; les autres sont moins des arbres que des arbrisseaux.

Les saisons dans l'isthme, comme dans les autres parties de la Zone Torride, à la même latitude, approchent plus de l'humidité que de la sécheresse. Le temps des pluies commence en Avril : elles continuent pendant les mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août. Leur grande abondance est pendant le dernier mois. La chaleur est extrême, lorsque le soleil perce les nuages, & l'air est étouffant, parce qu'il n'y a point d'air pour le rafraîchir : Les pluies commencent à diminuer dans le

cours de Septembre : mais elles durent quelquefois jusqu'au mois de Janvier. L'air est souvent imprégné de soufre au point qu'on le sent en respirant. Après les orages on entend le croassement des grenouilles & des crapauds, le bourdonnement des mouches, le sifflement des serpens, & les cris d'une infinité d'autres insectes. La pluie même en tombant retentit dans les bois. Elle est quelquefois si grosse, qu'une plaine qu'elle inonde est tout-à-coup transformée en un lac. Les orages déracinent assez souvent les arbres & les entraînent jusque dans les rivières.

§. III.

Province de Carthagene.

QUOIQUE Carthagene fasse une Province à part, dépendante de l'Audience de l'Isle Espagnole, - nous croyons devoir en donner ici la description, parce qu'elle est située sur la côte de Tierra-Firme. Son Gouvernement s'étend par l'Est jusqu'aux bords de la large & profonde rivière appelée *Rio de la Magdalena*. Au couchant,

la rivière de Darien lui sert de bornes, & du côté du Nord, elle embrasse toutes les côtes maritimes entre les embouchures de ces deux rivières. On lui donne 53 lieues de l'Est à l'Ouest & 85 du Nord au Sud. Cet espace renferme plusieurs vallées fertiles qu'on appelle *Savanes*; telles que *Zemba*, *Zenez*, *Tola*, *Momposa*, la *Barranca*, &c. qui sont peuplées d'Espagnols & d'Indiens. Avant la conquête du pays tous ces lieux abondoient en or. On trouve encore en plusieurs endroits des traces des mines. Il est certain que ce précieux métal étoit la parure des anciens habitans; d'ailleurs ils en faisoient commerce avec leurs voisins qui leur donnoient en échange divers ouvrages qui manquoient à cette province. On néglige aujourd'hui ces mines, parce qu'on les croit épuisées.

Description
de Cartha-
gene.

La ville de Carthagene, qui est la Capitale de cette Province, est située à 10 degrés 25 minutes de latitude Nord : à 282 degrés 28 minutes de longitude. Les avantages de sa situation la rendirent bien-tôt florissante. Quelques Aventuriers François y firent une invasion en 1544, & quarante

ans après, Drak la réduisit en cendres. En 1697 les Français la ravagèrent encore. L'Amiral Wernon l'assiégea en 1741, sans pouvoir la prendre. Les Espagnols ont toujours eu soin de réparer tous les dommages qu'elle a reçus, de manière que c'est aujourd'hui une ville très-belle & très-florissante.

Elle est située sur une Isle de sable qui forme un passage étroit vers le Sud-Ouest & ouvre une communication avec la partie nommée *Tierra-Bomba*, jusqu'à *Boca-Chica*. La gorge qui les joint aujourd'hui étoit autrefois l'entrée de la baie ; mais elle fut fermée par l'ordre de la Cour d'Espagne, & il ne resta que l'entrée de *Boca-Chica* qui fut aussi fermée après la dernière entreprise des Anglois, parce qu'ils s'étoient trop facilement emparés des forts qui la défendoient. L'ancienne entrée fut alors rouverte, & c'est par-là que les vaisseaux entrent dans la baie. Au Nord-Est, la terre est encore si resserrée que proche de la muraille, il n'y a que la largeur de trente-cinq toises, d'une mer à l'autre : mais le terrain s'élargit & forme une autre Isle de ce côté, & toute la ville est envi-

ronnée de la mer, à l'exception de ces deux endroits, qui sont même fort étroits. Un pont de bois qui est à l'Est sert de communication entre la ville & son fauxbourg qui se nomme *Xemani* & qui est bâti sur une autre Isle qui communique aussi au continent par un pont de bois. Du côté de ce fauxbourg, la nature a placé, à peu de distance, une colline de médiocre hauteur. On y a construit le fort de *San-Lazaro* qui commande toute la ville. Cette colline est accompagnée de plusieurs autres qui s'étendent à l'Est & sont plus élevées. Elles sont terminées par une autre qui est encore plus élevée & qui se nomme *la Popa*. Sur son sommet on voit un Couvent d'Augustins déchaussés. La vue en est admirable: elle n'a rien qui la borne du côté de la campagne & de la côte. La ville & le fauxbourg sont fortifiés régulièrement. Outre sept bastions qui sont la défense du fauxbourg, il y a une multitude de forts dans la baie.

Suivant le témoignage de tous les Auteurs, Carthagene est la plus belle ville de l'Amérique après Mexico. Elle est composée de cinq grandes rues,

droites, bien pavées; chacune a plus d'un demi-mille de long. Les maisons sont de pierres & fort bien bâties : toutes ont des balcons & des jalousies de bois. Une rue, plus longue & plus large que les autres traverse toute la ville & forme au centre une grande place. La Cathédrale s'élève au-dessus de tous les autres édifices & possède autant de richesses en dedans, qu'elle étale de magnificence en dehors. Il y a deux Paroisses à Carthagene; celle de San-Toribio qui est dans la ville, & celle de la Trinité qui est dans le fauxbourg. On y compte onze Maisons Religieuses de l'un & de l'autre sexe. L'Hôtel-de-Ville est magnifique : il y a un très-beau bâtiment pour la Douane. Tous les édifices y sont d'une beauté extraordinaire. On fait monter le nombre de ses habitans à vingt-quatre mille. Plus de quatre mille sont Espagnols & le reste de race Indienne, Nègres, ou mulâtres, la plupart si aisés, qu'ils passeroient pour riches dans toutes les autres contrées du monde.

Le Gouverneur fait sa résidence ordinaire dans la ville. Il relève, pour ce qui regarde le Militaire, du Vice-

Roi de la Grenade, &, pour les affaires Civiles, on peut en appeller à l'Audience de Santa - Fé. La juridiction spirituelle de l'Evêque s'étend aussi loin que le Gouvernement Civil & Militaire. Le Tribunal de l'Inquisition renferme dans sa juridiction l'Isle Espagnole, Tierra-Firme & Santa-Fé. Outre ces Tribunaux, il y a dans cette ville un corps de Justice particulier. Il est composé de Régidors, parmi lesquels on élit tous les ans deux Alcades. On a toujours soin que ces emplois soient remplis par deux habitans de la premiere distinction. La Chambre du Trésor est chargée de la perception & de la distribution de tous les deniers Royaux. Il y a en outre un Auditeur Militaire, qui a une espece de Jurisdiction.

La baie de Carthagene passe pour une des meilleures de ce continent. Elle a deux lieues & demie d'étendue, Nord & Sud, & beaucoup d'eau sur un très-bon fonds. L'air y est si doux, qu'on n'y est jamais plus agité, que sur une rivière tranquille. Il se trouve cependant à l'entrée quelques basses qui demandent des précautions. La
Cour

Cour d'Espagne y entretient un Pilote, dont l'unique office est de guider les vaisseaux, ou de les avertir du danger.

Les marées de cette baie sont peu régulières. Elles mettent à-peu-près un jour à monter, & baissent dans quatre ou cinq heures. Le plus grand changement qu'on observe dans leur hauteur est de deux piés ou deux piés & demi. Il est même, quelquefois, si peu sensible, qu'il ne se fait appercevoir que par les flots. C'est alors qu'il est dangereux d'échouer, malgré la tranquillité de l'air & de l'eau, parce que le fond étant de vase, un bâtiment qui s'y affable ne peut se remettre à flot, sans être allégé. Du côté de Boca-Chica, à deux lieues de distance, on trouve un bas-fond de gros gravier & de gros sable, où il n'y a pas plus d'un pié & demi d'eau dans plusieurs endroits.

Cette baie abonde en poissons de diverses espèces. Les plus communs sont des aloses qui ne sont pas excellentes : mais les tortues y sont très-bonnes, très-grosses & fort communes. Il y a beaucoup de requins qui sont si

voraces, qu'ils attaquent les hommes dans les barques. On y voit aussi des caymans, quoique cette espece d'amphibien aime que l'eau de riviere. C'est dans cette baie que les Gallions vont attendre que l'armadille du Pérou soit arrivée à Panama. Au premier avis qu'ils en reçoivent, ils partent tous pour Porto - Belo. Après la Foire, ils reviennent dans la baie, pour prendre les provisions nécessaires pour leur retour & remettent à la voile. Dans leur absence, cette baie est totalement déserte.; à peine y voit-on quelques Fétouques du pays, qui ne s'y arrêtent même que pour le carenage ou le radoub.

Les ventes qui se font à Carthagene sont considérables : les Négocians des Provinces intérieures y apportent de l'argent pour acheter des marchandises & des provisions.

Lorsque les Gallions passent à Carthagene, on y voit quantité de boutiques ouvertes, soit pour les Espagnols arrivés sur les Gallions, soit pour les marchands de la ville. Ceux qui ont des Esclaves tirent le meilleur parti qu'ils peuvent de leur travail, & aug-

mentent leur salaire pour les encourager : tout le monde tire un parti avantageux de la Foire. Les plus misérables villages, qui sont de la dépendance de Carthagene, y profitent considérablement par la vente des denrées qui augmente à proportion de la consommation.

Ce remuement ne dure qu'autant de temps que les Gallions sont dans la baie : après leur départ, tout rentre dans le silence & l'inaction : on nomme ce temps le *temps mort*. Le commerce particulier que la ville fait alors se réduit presque à rien.

Dans le temps mort, Carthagene n'est soutenue que par les bourgades de sa juridiction, d'où l'on y apporte tout ce qui est nécessaire à la vie. En échange des denrées, les habitans de ces bourgades prennent des étoffes.

• Outre les marchandises qui font l'entretien de ce petit commerce, Carthagene a un petit bureau pour l'asfiente des Esclaves Nègres que les vaisseaux y apportent. Ils y restent en dépôt jusqu'à ce qu'on vienne des Provinces intérieures en faire l'achat. Presque tous les habitans de Carthagene

font le commerce. Les Créoles possèdent les terres : il y en a quelques-uns qui descendent de familles véritablement Nobles. Ils se sont établis dans la ville, après y avoir exercé les premiers emplois. Quelques-uns ont conservé l'illustration de leur naissance, en ne s'alliant dans le pays qu'avec leurs égaux ou avec des Officiers des Gallions. Il y en a d'autres que la misère a forcés de s'allier avec des Indiens. Lorsque la couleur ne les trahit pas, ils se croient heureux d'être comptés parmi les Blancs.

Habillement
des habitans
de Cartha-
gene.

Les Blancs qui sont établis à Carthagene, ont conservé le même habillement que les Fondateurs de la Colonie y portèrent : ils en ont seulement changé l'étoffe qui est fort légère. Les vestes & les culottes sont de toile fine de Bretagne ; les pourpoints de taffetas uni, dont l'usage est général, sans aucune exception de rang. Les perruques y étoient encore si rares en 1735, qu'on n'en voyoit qu'au Gouverneur & à quelques Officiers. Au lieu de cravatte, on se contente de fermer le col de la chemise avec un gros bouton d'or ; souvent même on le laisse

ouvert. Plusieurs vont nue tête & les cheveux coupés au chignon ; mais le plus grand nombre porte un bonnet de toile blanche. On porte pour se rafraîchir un éventail tissu d'une espece de palme fine & déliée , en forme de croissant , avec un bout de la même palme qui sert de manche.

Les femmes Blanches ont une sorte de juppe nommée *Pollera* , qu'elles attachent à la ceinture & qui pend jusqu'aux talons : elle est de taffetas uni , sans doublure. Un pourpoint leur couvre le reste du corps : mais elles ne le portent que dans la saison qu'elles nomment *Hyver* , & n'ont en été qu'un corset lassé sur la poitrine. Jamais elles ne sortent sans la mantille & la juppe. Elles vont à l'Eglise dès trois heures du matin , pour éviter la chaleur du jour. Celles qui ne sont pas exactement Blanches , mettent par-dessus la *Pollera* une juppe de taffetas de quelle couleur que ce soit , à l'exception de la noire qui leur est interdite. Cette juppe est remplie de petits trous , pour laisser voir la femme qui est dessous. Elles se couvrent la tête d'un bonnet de toile blanche , qui a la forme d'une

qui ont quelques agrémens pour les étrangers, principalement avec les chansons qui les accompagnent.

Le climat est excessivement chaud. Depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Novembre, qui est la saison qu'on nomme *Hyver*, les pluies, le tonnerre, les éclairs y sont si fréquens, que les orages se succèdent d'un instant à l'autre : les rues de la ville sont inondées & les campagnes submergées. On remplit alors les citernes qui suppléent au défaut de rivières & de sources. Il y a cependant des puits en assez grand nombre, mais d'une eau saumâtre qui n'est pas buvable, & qu'on n'emploie qu'aux usages domestiques.

Depuis le mois de Décembre jusqu'à la fin d'Avril, la chaleur diminue par les vents du Nord qui rafraichissent l'air. C'est cependant cette espace de temps qu'on nomme *Eté* : on donne le nom de petit *Eté* au temps de la Saint-Jean, parce que les pluies y cessent pendant un mois : en général, les chaleurs y sont presque continuelles avec peu de différence entre le jour & la nuit. D'où il arrive que les corps, étant dans une transpiration continuelle,

tous les habitans font fort pâles & si livides , qu'on croiroit qu'ils relevent d'une grande maladie. Leurs actions mêmes s'en ressentent , & leur son de voix annonce leur mollesse par sa lenteur. Ceux qui arrivent de l'Europe ne conservent pas plus de trois ou quatre mois leurs forces & leur couleur : ils deviennent , par degrés , semblables aux autres habitans.

Dans ce pays , on est sujet à plusieurs maladies. Celle qu'on nomme *Chapetoutade* , sans nous donner l'étymologie de ce nom , emporte souvent une partie des équipages après l'arrivée des vaisseaux. On en connoît peu la nature. Elle vient aux uns , parce qu'ils se sont trop refroidis , à d'autres de quelque indigestion qui est suivie d'un vomissement terrible , accompagné d'un si prodigieux délire , qu'on est obligé de lier le malade , pour l'empêcher de se déchirer en pièces. Il expire au milieu de ses transports , comme dans une espèce de rage. Ce qui surprend davantage , c'est que ce terrible mal semble respecter ceux qui lui ont échappé les premiers jours & qui sont accoutumés à l'air du pays. On

assure même que ceux qui y reviennent après une longue absence, n'en sont jamais atteints. Ce mal étoit inconnu dans ce pays avant 1730.

La lèpre est fort commune à Carthagène & dans toute sa juridiction : on la nomme *Mal de Saint Lazare*. Ceux qui l'attribuent à la chair de porc qui est la nourriture ordinaire du pays, ne font pas attention que cet aliment est aussi commun dans d'autres contrées de l'Amérique, & qu'il n'en faut pas chercher la cause ailleurs que dans la nature du climat. Pour en arrêter la communication on a fondé un grand Hôpital hors de la ville, proche d'une colline où est situé un Château qui en a pris le nom de *San Lazaro*. On y renferme tous ceux qu'on croit atteints de la lèpre, sans distinction de sexe, d'âge & de rang. S'ils refusent d'y aller de bonne grace, on emploie la force pour les y conduire. Le mal ne fait cependant qu'augmenter entre eux, parce qu'on leur permet de s'y marier, & qu'il se perpétue dans les enfans. D'ailleurs, les revenus de l'Hôpital étant médiocres, on laisse aux pauvres la liberté d'aller mendier dans

la ville, au risque d'infecter ceux qui s'en laissent approcher. De-là vient que le nombre des malades est si grand, que l'enceinte de leur demeure a l'étendue d'une petite ville. Chacun y jouit d'une petite portion de terrain qu'on désigne à son arrivée. Il y bâtit une cabane proportionnée à sa fortune, & y finit tranquillement ses jours. Les douleurs inséparables de cette maladie n'empêchent point que ceux qui en sont atteints ne vivent long-temps. Elle excite beaucoup le feu des passions charnelles, & se sont les désordres qu'elles peuvent causer, qui engagent à permettre le mariage aux malades.

La gale & la rogne sont encore des contagions particulières à Carthagène, au moins par leur malignité & leur abondance. Ces deux maux y deviennent incurables, si on les néglige. Le spécifique le plus efficace est une terre du canton nommé *Maquimaqui*, qui conserve la même vertu dans les lieux où elle est transportée.

Une maladie bien plus étrange, mais moins commune, est celle qu'on nomme *Coulabrilla* ou le *Serpenteau*. Elle con-

fiste dans une tumeur qui se forme entre les membranes de la peau, & qui augmente jusqu'à ce qu'elle occupe toute la circonférence de la partie qui en est attaquée. Elle vient particulièrement aux bras, aux cuisses, aux jambes. Ses marques extérieures sont de faire enfler la peau, de l'enflammer & d'y causer des mortifications. La manière de guérir ce mal est d'appliquer des suppuratifs à l'endroit où l'on croit découvrir ce qu'on appelle *la tête du Serpenteau*. Lorsque la peau commence à s'ouvrir, il en sort une espèce de petit nerf blanc, qui passe pour un animal. On le tire avec une carte roulée, à laquelle on l'attache avec un fil de soie, & tous les jours on a soin de l'entortiller autour de la carte, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus dans la tumeur qui se dissipe ensuite d'elle-même. Cette opération demande beaucoup de patience & d'adresse. Malgré l'opinion établie à Carthage, Dom Ulloa ne paroît pas persuadé que ce soit un animal. Cette maladie est connue en Afrique & dans plusieurs autres lieux, avec quelques différences.

Les productions du pays de Cartha-

gene différent si peu de celles des autres parties de la même région, que nous les réserverons pour un article commun.

La baie de Carthagene & le pays qu'on nommoit autrefois *Calamari*, furent découverts en 1502 par Rodrigue Bastidas. Deux ans après, les Espagnols voulurent y établir une Colonie : mais ils trouverent tant de résistance de la part des habitans, qu'ils abandonnerent leur projet. En 1527 Heredia, soumit les Indiens, fonda & peupla Carthagene.

§. I V.

Mœurs & usages des Indiens de Tierra-Firme.

L'ISTHME de Panama contient peu d'habitans Indiens : on n'en trouve que du côté du Nord, sur le bord des rivières. Ceux qui habitoient du côté du Sud se sont retirés vers les pays méridionaux, pour se soustraire à la domination Espagnole.

La taille ordinaire des Indiens de ce canton, est entre cinq ou six piés : ils

sont bien proportionnés & se tiennent fort droits en marchant. Presque tous ont les os fort gros & la poitrine large. Ils n'ont aucune difformité naturelle, sont souples, vifs & fort légers à la course. Les femmes sont petites & épaisses, mais bien faites dans leur embonpoint. Elles ont l'œil vif & agréable. Les deux sexes ont en général le visage rond, le nez court & écrasé, les yeux gros, le front élevé, les dents blanches & bien rangées; les lèvres minces, la bouche petite & le menton bien formé.

Leurs cheveux sont noirs, très-forts; ils leur pendent ordinairement jusqu'au milieu du dos. Les femmes se les attachent sur le cou avec un cordon, & les hommes les laissent pendre. Ils se peignent avec un instrument de bois, composé de plusieurs petits bâtons longs de cinq à six pouces & pointus des deux côtés, à-peu-près semblables aux bâtons de nos Gantiers. Ils en attachent dix ou douze ensemble par le milieu, & les extrémités s'écartant avec les doigts, chaque bout sert de peigne. Ils se peignent plusieurs fois le jour, s'arrachent le poil, à la

réserve des paupieres & des sourcils. Ce sont ordinairement les femmes qui font cette opération. Elles prennent le poil entre deux petits bâtons & l'arrachent fort adroitement. Il y a des occasions où les hommes se font couper les cheveux : ils ne manquent jamais de le faire lorsqu'ils ont tué un ennemi de leur propre main. Ils y ajoutent une autre marque d'honneur qui est de se peindre tout le corps de noir. Un homme norci & sans cheveux, passe parmi ces barbares pour un Héros : mais il ne jouit de la considération attachée à cet état que depuis le jour de son exploit jusqu'à la première lune, & le Héros seroit déshonoré, s'il ne faisoit pas disparoître la couleur & allonger ses cheveux.

Le teint naturel de ces Indiens est couleur de cuivre clair, ou d'orange sèche. Leurs sourcils ont la noirceur du jais. Ils ne les teignent point, mais ils les frottent avec une huile qui les rend fort luisans.

Wasser prétend qu'on trouve dans ce pays des Indiens blancs. Leur nom-^{Hommes}bre n'est pas comparable à celui des ^{d'une couleur ex-}Indiens couleur de cuivre ; d'ailleurs, ^{traordinaire.}

leur peau n'est pas d'un si beau blanc que celle des Européens ; c'est un blanc fade. Ils ont tout le corps couvert d'un duvet de la même blancheur & si fin qu'il n'empêche pas de voir la peau. Les hommes auroient la barbe blanche, s'ils la laissoient croître : ils se l'arrachent, mais ils n'entreprennent jamais d'ôter le duvet. Leurs cheveux & leurs sourcils sont aussi blancs que la peau. Les cheveux sont frisés. Ces Indiens sont moins gros & moins robustes que les autres. Ils voient fort clair pendant la nuit, pour peu que la lune jette de lumière : ils distinguent même un objet de fort loin. C'est de-là qu'on leur donne dans le pays un nom qui signifie *yeux de lunes*. Leurs yeux sont trop foibles pour soutenir la lumière du soleil, & l'eau qui en découle sans cesse, les oblige de se tenir renfermés dans leurs maisons, d'où ils ne sortent qu'à la fin du jour. Leur tempéramment est si foible, qu'ils ne sont capables d'aucun exercice violent : cependant ils courent dans les bois pendant la nuit. On vante leur légèreté. Les Indiens couleur de cuivre les méprisent.

Tous les Indiens de cette contrée aiment à se peindre le corps de diverses figures , & n'attendent pas même que leurs enfans soient en état de marcher pour les parer de cet ornement. Ils se font dessiner sur toutes les parties du corps, principalement sur le visage, des oiseaux , des hommes, des arbres , &c. Ce sont les femmes qui font ces desseins. Elles emploient du rouge, du jaune, du bleu , & délaient le tout avec une forte d'huile dont elles ont toujours une provision. Elles tracent les figures avec une espece de pinceau. La peinture reste pendant quelques semaines , & on la rafraîchit lorsqu'elle commence à se ternir.

Lorsque ces Indiens sont prêts à partir pour la guerre, ils se peignent le visage de rouge , les épaules & l'estomac de noir , le reste du corps de jaune ou de quelque autre couleur. Quelques-uns rendent ces peintures ineffaçables , en se faisant piquer la peau avec une pointe d'épine & en appliquant les couleurs sur les endroits piqués. Jamais ils ne mettent de vêtement sur leurs corps : les femmes se mettent seulement à la ceinture une

pièce de toile ou de drap qui leur tombe jusqu'aux genoux. Les hommes ne se couvrent les parties naturelles qu'avec une feuille de platane tournée en forme d'entomnoir & soutenue par un cordon qui est attaché autour du corps. Quoiqu'ils aient l'habitude d'être nus, ils recherchent avec soin les habits. Un Indien qui peut attrapper une vieille chemise de matelot la porte avec ostentation.

Ceux qui habitent la côte du Nord sont cependant couverts d'une robe blanche de coton qu'on peut comparer au froc des voituriers, si ce n'est que les manches en sont larges & ouvertes, & qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras : mais ils n'en font usage que dans les occasions solennelles. Les femmes les leur portent dans des corbeilles jusqu'au lieu de l'assemblée. Ils s'en parent & se promènent ensemble autour de l'habitation.

Les hommes ont encore un autre ornement qui est une plaque d'or. Elle est de forme ovale, échancrée au-dessus. Ils la mettent sur la bouche & les deux pointes du croissant abbutissent au nez. On ne dit point comment

ils font tenir cette plaque. Elle a au centre l'épaisseur d'un louis & est plus mince aux extrémités. Ils ne prennent cette parure que les jours de Fête ou de Conseil. Les plaques qu'ils ont ordinairement sont plus petites & ne couvrent point les lèvres.

Au lieu de plaque, les femmes ont un anneau qui est placé sur leur visage de la même manière que la plaque l'est sur celui des hommes, & la grandeur est proportionnée au rang de leur mari. Les plus grands font de l'épaisseur d'une plume d'oie, & leur forme est exactement ronde. Elles les attachent sur le nez qui s'abaisse insensiblement sous le poids, d'où il arrive que dans un âge avancé, le nez leur descend jusqu'à la bouche. Pour manger, on ôte les plaques & les anneaux ; mais on les remet aussi-tôt que le repas est fini, & quoiqu'ils remuent sans cesse sur les lèvres ; ils n'ôtent point la liberté de parler. Les Chefs portent des anneaux aux oreilles dans les occasions d'éclat, & deux grandes plaques d'or, l'une sur l'estomac, l'autre au dos. Elles ont dix-huit pouces de long, la figure d'un cœur, sont percées par le

haut, & tiennent par des fils aux anneaux de chaque oreille. Le Cacique porte sur sa tête, les jours de Conseil, un Diadème, composé d'une feuille d'or, large de huit à neuf pouces, dentelée par le haut comme nos scies & doublée d'un réseau de petites cannes. Tous ceux qui l'accompagnent ont autour de la tête un réseau de cannes de la même forme, mais sans feuilles d'or, peint de rouge & surmonté de longues plumes de diverses couleurs, qui forment un panache assez agréable.

Outre ces ornemens particuliers aux deux sexes, il y en a de communs. Ce sont des cordons ou des chaînes de dents & de coquilles qu'ils s'attachent au cou, & qui leur descendent sur la poitrine. Les chaînes de dents qui passent pour des dents de tigre, sont faites avec beaucoup d'art & si bien rangées, qu'on les prendroit pour une masse d'os continue. On n'en voit qu'aux Indiens du premier rang. Ceux d'un état médiocre n'en portent que de coquilles, & en ont cinq ou six les uns sur les autres : les femmes & les enfans n'en ont qu'un. Cette parure

n'est en usage que les jours de Fête. Les femmes ont des bracelets de même matière que leurs cordons : tous ces ajustemens, dont elles sont quelquefois chargées, leur donnent une sorte de grace.

Les cabanes de ces Indiens sont ordinairement écartées les unes des autres & toujours au bord d'une rivière. Il s'en trouve assez en quelques endroits pour former des villes : mais il n'y a point d'ordre dans leur situation ; elles sont dispersées sans aucune forme de rue. Ils changent de canton, lorsqu'ils voient que celui qu'ils habitent est trop connu des Espagnols. Leurs transmigrations sont peu embarrassantes, parce qu'ils n'ont point de fondemens à jeter pour leurs édifices. Ils font quelques trous dans la terre, y enfoncent quelques pieux de sept à huit piés de haut, & les entrelaissent de bâtons qu'ils enduisent de terre. Les toits sont composés de petits chevrons, assez bien rangés, & couverts de feuilles. On ne remarque d'ailleurs aucune sorte de régularité dans ces cabanes. Elles sont longues d'environ vingt-cinq piés, sur huit ou neuf de large.

Maisons.

On laisse au haut du toit un trou qui sert de cheminée, & le feu, qui n'est jamais bien considérable dans une contrée si chaude, se fait au milieu de la cabane. Il n'y a point de séparations ni d'étages. Toute la famille est logée dans le même lieu, & chacun a son hamac suspendu au toit pour le repos de la nuit.

Les habitations qui sont proches les unes des autres, ont une espèce de Fort commun, long d'environ cent trente piés & large de vingt-cinq. Les murs n'en ont ordinairement que dix de hauteur. Ils sont percés de toutes parts pour qu'on puisse voir approcher l'ennemi & lui décocher des flèches. C'est la seule manière qu'ils connoissent pour se défendre. S'il y a cependant quelque défilé qui puisse servir à fermer l'entrée d'une habitation, ils y mettent une barrière, &, dans quelques endroits, ils plantent des arbres à si peu de distance les uns des autres, que cette clôture est fort difficile à pénétrer. Ceux qu'on choisit pour faire leur demeure dans le Fort, sont obligés d'y entretenir la propreté, parce qu'il sert ordinairement pour les assemblées du Conseil.

Ces Indiens ne cultivent la terre qu'autour de leur maison. Lorsqu'on change de lieu, le premier soin de chaque Indien est de défricher son champ & d'abattre les arbres. Lorsque la terre est remuée, on y fait des trous avec les doigts, & l'on met deux ou trois grains de maïs dans chaque trou. Le temps de semer est au mois d'Avril, pour recueillir en Septembre. On arrache les épis avec la main : on fait sécher le blé, on le réduit en poudre, en l'écrasant avec de petites pierres fort unies. Ce n'est pas pour en faire du pain, mais des boissons, dont la principale se nomme *Chica-Copa*, & se fait en laissant tremper la poudre de maïs dans l'eau pendant plusieurs jours. On en fait une autre nommée *Missa*, & on en distingue deux sortes ; l'une composée de platanes fraîchement cueillies, qu'on fait rôtir dans leur gouffe, & qu'on écrase dans leur gouffe après les avoir pelées : le jus qui en sort se mêle avec une certaine quantité d'eau. L'autre *Missa* est composée de platanes séches, réduites en gâteaux. Comme ce fruit ne peut se conserver long-temps lorsqu'il est dans sa matu-

Culture:

Boissons:

rité, on le fait sécher à petit feu sur une machine de bois de la forme de nos grils, & l'on en fait des gâteaux, dont on garde une provision. C'est ce qui sert de pain aux Indiens de l'isthme. Ils en mangent avec leurs viandes, en portent dans leurs voyages. Les yams, les patates & la cassave sont employés au même usage. Il n'y a point d'habitation où ces divers alimens ne se trouvent en abondance; mais on n'y voit aucune herbe potagere. L'affaifonnement commun est le piment, dont chaque cabane est toujours bien pourvue.

Les hommes de cette contrée sont, en général, moins paresseux que dans celles qui sont plus méridionales. Ils se chargent de nettoyer les plantations, d'abattre les arbres; enfin, de faire tout le gros ouvrage, ce qui n'empêche cependant pas que le travail des femmes ne soit fort pénible. Elles plantent le maïs & le nettoient : elles préparent les boissons, les platanes, les yams & les autres alimens. Dans les voyages, elles portent les ustenciles & les vivres. Quoique les maris leur laissent faire tous ces travaux pénibles, ils
ne

ne laissent pas de les aimer & de les caresser beaucoup. Jamais on ne voit un Indien battre sa femme ; on ne l'entend jamais lui tenir des propos désagréables , quoiqu'ils soient presque tous querelleurs dans l'ivresse ; d'ailleurs les femmes servent leurs maris avec affection & ont un assez bon naturel : elles ont beaucoup d'humanité pour les étrangers.

Lorsqu'une femme est accouchée, ses amies & ses voisines la portent aussi-tôt à la rivière avec son enfant & les lavent dans l'eau courante. On enveloppe l'enfant dans une écorce d'arbre qui lui sert de linge & on le couche dans un petit hamac. On le nettoie tous les jours avec de l'eau froide. Les peres & les meres sont idolâtres de leurs enfans. L'unique éducation de ceux-ci est d'apprendre à nager, à tirer de l'arc, à jeter la lance, & ils ont beaucoup d'adresse à ces exercices. Dès l'âge de dix ou douze ans ils accompagnent leur pere à la chasse & dans ses voyages : les filles demeurent dans l'habitation avec les vieilles femmes. Les enfans des deux sexes sont nuds jusqu'à l'âge de treize

Education
des enfans.

ou quatorze ans. Alors les filles mettent leur pagne , et les garçons leur entonnoir.

On accoutume de bonne heure les filles aux travaux domestiques. Elles font des cordons d'écorce , épluchent le coton , le filent , & les meres en font de la toile. Leur instrument pour tresser est un rouleau de bois , long de trois piés. Il tourne entre deux poteaux de bois. Elles mettent , autour du rouleau , des fils de coton de la grandeur qu'elles veulent donner à la toile ; car elles ne la coupent jamais. Elles tordent le fil autour d'une petite piece de bois entaillée de chaque côté , & , prenant d'une main tous les fils de la trame , elles conduisent le travail de l'autre. Pour serrer les fils , elles frappent le métier à chaque tour avec une longue piece de bois mince & ronde qui croise entre les cordons de la trame. Les filles tressent encore le coton pour en faire des franges , & préparent les cannes dont on fait les panniers. Les hommes font ce dernier ouvrage. Ils teignent d'abord les cannes de différentes couleurs , en fabriquent ensuite des panniers ,

des corbeilles , & des coupes si serrées & si fermes , que sans être revêtues de laque ou de vernis , elles peuvent tenir toutes sortes de liqueurs. Ces coupes leur servent pour boire , comme leurs calebasses. Leurs paniers sont si forts qu'on ne peut les écraser.

Lorsque les filles entrent dans l'âge nubile , elles demeurent enfermées dans leur famille , jusqu'à ce qu'on les demande en mariage ; leur visage est couvert d'un petit voile de coton qu'elles portent devant leur pere même. Le nombre des femmes n'est fixé par aucune loi. Waffer dit que le Cacique Lacenta en avoit sept , & qu'il n'alloit jamais à la guerre ou à la chasse sans en trouver une dans le lieu où il devoit passer la nuit. Si la poligamie est permise aux Indiens de l'isthme , l'adultere est puni parmi eux avec beaucoup de rigueur. La mort la plus cruelle suit de près le crime. Cependant si la femme jure qu'on l'a forcée , elle obtient sa grace , & l'homme seul est puni : mais si le crime est prouvé , lorsqu'elle le nie , elle est brûlée vive. Ils ont encore d'autres loix aussi séveres. Un voleur est condamné sans

Mariages:

pitié. Le supplice qu'on fait subir à un homme qui débauche une vierge est de lui enfoncer dans l'uretre un petit bâton hérissé de pointes , & de l'y tourner plusieurs fois. Ce supplice est si cruel qu'il cause ordinairement la mort à celui qui l'endure : mais s'il ne meurt pas , on le laisse aller & il se guérit s'il peut.

Avant le mariage , le pere , ou dans son absence , le plus proche parent tient une fille qui doit se marier enfermée pendant sept nuits sous sa seule garde , pour lui marquer le regret qu'il a de la quitter. Il la livre ensuite à son mari. Tous les Indiens du canton sont invités à la fête. Les hommes apportent des haches pour le travail , & les femmes chacune un demi-boisseau de maïs. Les garçons apportent des fruits & des racines , & les filles du gibier & des œufs : personne n'arrive sans un présent. Chacun met le sien devant la cabane où le mariage doit être consommé. Les hommes y entrent ensuite : le marié leur présente à chacun une coupe remplie de quelque liqueur forte. Les femmes succèdent & reçoivent aussi une coupe de liqueur ; les garçons & les

jeunes filles sont introduits ensuite avec la même cérémonie. Lorsque tous les convives sont rassemblés, l'on voit paroître les peres des deux parties. Celui du garçon fait un assez long discours, après lequel il se met à danser en faisant des contorsions, jusqu'à perdre haleine. Il se met ensuite à genoux & présente son fils à la mariée. Le pere de celle-ci est aussi à genoux & la tient par une main. Le dernier se leve alors & danse à son tour. Après cette danse, le jeune marié embrasse sa femme & la rend à son pere. Aussi-tôt les hommes, armés de leurs haches, courent en sautant vers une petite portion de terre qui est assignée pour la plantation des deux époux, & commencent à travailler pour eux. Les femmes & les enfans y sement du maïs, ou d'autres graines convenables à la saison. Tous se réunissent pour bâtir une cabane qui doit être la demeure des nouveaux mariés. Lorsqu'on les en a mis en possession, chacun pense à faire du Chica-Copa : on en boit sans modération : mais avant l'ivresse, le marié a soin de prendre toutes les haches & les armes offen-

sives, les pend au plus haut chevron de la cabane. La fête dure aussi longtemps qu'on a de quoi boire, c'est-à-dire, trois ou quatre jours.

Il y a encore d'autres occasions où l'on fait des festins, telles que l'assemblée d'un grand Conseil. Ces Indiens parlent peu dans les parties d'amusement. Ils boivent à la santé les uns des autres & se présentent la coupe après avoir bu. Les femmes se tiennent debout pour les servir. Jamais elles ne dansent & ne boivent publiquement avec les hommes. Elles attendent pour se divertir entr'elles que leurs maris se soient retirés : mais s'ils ont bu jusqu'à l'ivresse, elles ne s'occupent que du soin de les soulager. Elles s'entraident pour les porter dans leurs hamacs, leur jettent de l'eau pour les rafraîchir, & ne les quittent que quand ils sont endormis. Alors elles vont se divertir ensemble & s'enivrer à leur tour :

Instrumens
et Danses.

Une des principales occupations des hommes est de faire des flèches & des lances. Ils font aussi des instrumens de musique, principalement une espece de flûte de bambou creux. C'est au son de cette flûte, qu'ils dansent. Ils se

mettent en rond , les mains étendues sur les épaules , & se tournent de tous côtés avec beaucoup d'agitation. Les plus adroits se détachent du cercle , pour faire des sauts & d'autres tours de souplesse. Dans une assemblée nombreuse , la danse dure un jour entier : ensuite ils se jettent tous dans la rivière pour se rafraîchir.

Leur exercice le plus commun est la chasse. Ils prennent tant de plaisir à tirer , qu'ils ne voient jamais voler un oiseau , sans lui décrocher une flèche & rarement ils manquent leur coup. Jamais ils ne s'écartent de leur cabane , sans être armés d'un arc & d'une lance. Outre leur chasse particulière qu'ils recommencent lorsque leur provision de viande est consommée , ils font souvent des chasses solennelles pour lesquelles ils s'assemblent en grand nombre. Un Conseil est ordinairement suivi d'une partie de chasse dont on fixe le jour. Ces chasses durent quelquefois vingt jours , suivant la quantité de gibier que l'on rencontre. Les femmes accompagnent les hommes ; mais c'est pour les servir & porter les provisions qui consistent en platanes,

en bananes , yams , en patates & en racines rôties. Elles portent en outre de la farine de maïs pour faire du Chica-Copa. On mange sur-le-champ le gibier que la chaleur peut corrompre , & l'on emporte ce qui peut être gardé. On s'arrête pendant la nuit où l'on se trouve : on cherche cependant une rivière , un ruisseau , ou le penchant d'une montagne. On suspend les hamacs entre deux arbres , & l'on allume du feu pendant toute la nuit.

Chiens.

On assure que les chiens de ce pays sont très-bons pour la chasse. Lorsqu'ils ont lassé un porc sauvage , ils l'entourent , & n'osant se jeter sur lui , ils le tiennent enfermé au milieu d'eux , jusqu'à l'arrivée de leurs maîtres. Alors ces animaux se retirent tous pour se garantir des flèches. Lorsque les Indiens ont blessé le porc , ils courent à lui & l'achevent à coups de lances. Ils l'éventrent , jettent ses entrailles , lui croisent les jambes , les lient , y passent un bâton & le portent à leurs femmes. On observe que les Indiens ne mangent d'aucun animal , sans l'avoir fait saigner. S'ils prennent un oiseau vif , ils le percent avec une flèche , pour en

tirer tout le sang. Lorsqu'ils veulent conserver la chair des bêtes sauvages, ils la font sécher sur le feu, en plein air, avec autant de succès que les boucaniers, quoiqu'avec moins de précautions. Cette vénéaison, qui ressemble à notre bœuf fumé, se garde longtemps. Ils en coupent des tranches, les mettent dans un vaisseau de terre avec des racines & quantité de piment. Ils ne font jamais bouillir cette composition, se contentent de la laisser sept ou huit heures sur les cendres chaudes. Ils ne mangent pas de chairs plus d'une fois le jour : mais ils ont continuellement dans la bouche des platanes ou d'autres fruits. Dans chaque cabane il y a une grosse pièce de bois qui sert de table : ils mettent autour de petits troncs qui leur servent de sièges. Dans les fêtes ils étendent sur la table de longues feuilles de platanier qui leur servent de nappes, & chaque Indien a auprès de lui, à terre, unealebasse remplie d'eau. Ils prennent les mets dans le plat avec le pouce, & l'index de la main droite, & à chaque morceau qu'ils mangent, ils trempent ces deux doigts dans la cale-

basse remplie deau. Ils ne mangent aucune sorte de pain avec leur viande ; mais ils ont une petite masse de sel , dont ils se frottent de temps en temps la langue , pour s'exciter l'appétit.

Leurs règles
pour con-
noître la si-
tuation des
lieux et les
jours.

Dans les voyages le soleil sert de guide à ces sauvages : mais si les nuages le leur dérobent , ils observent l'écorce des arbres : le côté le plus épais leur fait connoître celui du Midi. Ils marchent ordinairement par les bois , les marécages & les rivières , plutôt que par les chemins battus , soit par la crainte de rencontrer des Espagnols , soit uniquement pour l'avantage de leur chasse. Les hommes , les femmes , les enfans même traversent les rivières à la nage : mais ils se servent de canots & de radeaux pour les descendre. Lorsqu'on leur demande le chemin pour aller à quelque'endroit , ils font tourner le visage du Voyageur vers l'endroit où il veut aller , & pour lui marquer quand il y arrivera , ils lui font fixer les yeux sur quelque partie de l'arc que le soleil décrit dans leur hémisphère , suivant qu'il est plus bas ou plus élevé , à l'Orient comme à l'Occident du Méridien ; ils annoncent

le jour auquel on peut arriver, même l'heure.

Ils ne distinguent les semaines, les jours & les heures, que par des signes qu'ils savent faire entendre à ceux même qui ignorent leur langue; ils font connoître le temps passé par les lunes. Leur maniere de compter est par unités & par dixaines, jusqu'à cent: mais ils ne vont point au-delà.

Les Voyageurs parlent peu de la Religion des Indiens du Darien. Quelques-uns assurent qu'ils reconnoissent le soleil pour leur principale Divinité: mais ils ne lui rendent aucun culte & n'ont point de Temple. On y envoie des Missionnaires qui en convertissent beaucoup. Ces Indiens, dit Gomera, craignent beaucoup le Diable: ils le peignent sous diverses figures, telles qu'ils prétendent qu'il leur apparôit.

Les Espagnols leur ont reproché d'être antropophages: mais on assure que ce ne fut que pour excuser la cruauté avec laquelle ils les traitoient. Ces Indiens sont même d'un naturel assez doux.

§. V.

Histoire Naturelle de Tierra-Firme.

Animaux. IL y a beaucoup de vaches dans toutes les plantations Espagnoles de ces cantons, mais leur chair est sèche & peu substantielle, ce qui peut être l'effet de la chaleur du climat : mais les porcs de race d'Europe y sont très-déliçats & passent pour les meilleurs de toute l'Amérique. Les Espagnols préfèrent leur chair à celle de tous les autres animaux & en font une grande consommation.

Vaches.
Porcs.

Sangliers. On trouve dans l'isthme un grand nombre de cette espèce de sangliers ou de porcs sauvages que les Indiens nomment *Peccaris* : ils ont, à-peu-près, la même figure que les cochons de Virginie. Leur couleur est toujours noire ; leurs jambes sont fort courtes, cependant ils courent assez vite. Cet animal, au lieu d'avoir le nombril sous le ventre, l'a sur le dos. Si l'on tarde à le couper lorsqu'on l'a tué, il se corrompt en deux ou trois heures : mais, avec cette précaution, sa chair se conserve fraîche

pendant deux ou trois jours. Elle est nourissante, saine & de bon goût. Ces animaux vont ordinairement en troupes. Les Indiens les chassent avec leurs chiens, & les tuent à coups de lances ou de flèches. Il y a encore dans ces cantons une autre espèce de porc sauvage qu'ils nomment *Varé* : il est couvert d'une soie fort épaisse, a de grandes défenses & de petites oreilles. C'est un animal très-féroce ; il attaque toutes les autres bêtes. On le chasse comme le peccari, & sa chair n'est pas moins estimée. Il n'a pas le nombril sur le dos.

On rencontre dans les bois de l'isthme une assez grande quantité de bêtes fauves qui ressemblent beaucoup à nos daims. Les Indiens ne les chassent jamais, quoique la chair en soit excellente, & ils refusent d'en manger, par une superstition qui est inconnue. Ils ne voient qu'avec peine les Européens en manger. Lorsqu'ils trouvent les cornes que ces animaux perdent en certains temps, ils les conservent avec beaucoup de soin.

Espece de
Daim.

Les *Chiens* de ce canton sont fort petits & fort mal faits, ils ont le poil

Chiens.

rude & long, & font très-bons pour faire lever le gibier, & prennent quelques bêtes à la course. S'ils les font entrer dans un détroit, ils les y tiennent bloquées, jusqu'à ce que les chasseurs arrivent.

Lapins. Les *Lapins* diffèrent des nôtres par la grosseur qui est égale à celle du lièvre, & par les oreilles qui sont fort courtes. Ils n'ont point de queue. Ils ne se font jamais de terriers ; leur retraite est entre les racines des arbres. Les Indiens aiment leur chair, & les Voyageurs en vantent l'excellence. Il n'y a point de lièvres dans ce canton.

Singes. Les *Singes* y sont fort communs & de différentes espèces. La plus considérable est une sorte de sapajous que les Indiens nomment *Micos*. Elle est de la grosseur d'un chat & de couleur grise.

Renards. Le *Renard* de l'isle n'excède pas beaucoup en grosseur celle d'un chat ordinaire. Son poil est très-fin & tire sur la couleur de canelle. Sa queue n'est pas longue, mais elle est fort épaisse & composée d'un poil spongieux qui sert autant à sa défense qu'à son orne-

ment. S'il est poursuivi d'un chien ou d'autres animaux qui lui font la guerre, il mouille sa queue de son urine, en fuyant, & la leur fait jaillir au museau. L'odeur en est si puante, qu'elle ne manque jamais de les arrêter. Ulloa prétend qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue & souvent pendant une demi-heure entiere.

La nature na pas moins pourvu à la défense de l'*Armadille*, animal assez singulier. Il est de la grosseur d'un lapin d'Europe, mais d'une figure fort différente. Le grouin, les piés & la queue ressemblent à ceux du cochon. Son corps est couvert d'une écaille dure & forte. Se conformant aux irrégularités de sa structure, elle le met à couvert de toutes sortes d'insultes, sans apporter d'obstacle à sa marche. Cette écaille est accompagnée d'une autre en forme de mantille, unie à la premiere par une espece de jointure. Elle sert à garantir la tête, de sorte que toutes les parties de son corps sont dans une égale sûreté. La surface des deux écailles représente diverses figures en relief, de couleur foncée, mais avec des nuances si différentes, qu'elles

L'Armadil-

le.

sont agréables à la vue. Les Indiens & les Nègres sont les seuls qui mangent la chair de cet animal. Ils la trouvent fort bonne.

Rats;

Les rats & les souris sont très-communs dans ce pays & fort incommodes par leur voracité. Ils sont d'une couleur grise & d'une grosseur extraordinaire. Ce qui est cause de leur grande multiplication, c'est qu'il n'y a point de chats.

Perico ligero ou *Pierro* coureur.

Du côté de Porto-Belo, on trouve un animal qui a beaucoup de rapport à celui dont on a parlé dans l'Histoire Naturelle du Mexique sous le nom de *Pareseux*; mais il n'a pas les mêmes propriétés. On l'appelle *Perico-ligero*, nom ironique, qui désigne son extrême lenteur. Il a la figure d'un singe de grosseur médiocre: mais elle est hideuse. Sa peau est ridée & d'un gris brun. Ses pattes & ses jambes sont presque sans poil. Il est si ennemi du mouvement, qu'il ne quitte la place où il se trouve, que lorsqu'il y est forcé par la faim. La vue des hommes & celle des bêtes féroces ne lui causent aucun effroi. Lorsqu'il se remue, chaque mouvement qu'il fait est

accompagné d'un cri si lamentable , qu'on ne peut l'entendre , sans un mélange de pitié & d'horreur. Il ne remue même pas la tête , sans ce témoignage de douleur qui vient , sans doute , d'une contraction naturelle de ses nerfs & de ses muscles. Toute sa défense consiste dans ses cris lugubres. Il prend cependant la fuite lorsqu'il est attaqué par quelque autre bête : mais en fuyant , ses cris redoublent si vivement , qu'il épouvante son ennemi , au point de le faire renoncer à sa poursuite. En s'arrêtant , il continue de crier , comme si les mouvemens qu'il a fait lui laissoient encore de vives douleurs. Avant de se remettre en marche , il demeure long-temps immobile. Cet animal vit de fruits sauvages. Lorsqu'il n'en trouve point à terre , il monte lourdement dans un arbre où il en apperçoit , en abat autant qu'il peut pour s'épargner la peine de remonter. Il se met ensuite en peloton & se laisse tomber de l'arbre , pour éviter la fatigue de descendre. Il demeure au pié , jusqu'à ce qu'il ait consumé ses vivres & que la faim l'oblige d'en chercher d'autres.

Yguana.

Le mets le plus ordinaire de ceux qui habitent du côté de Panama est l'*Yguana*. Il a la figure du lézard : mais sa longueur commune est de quatre piés. Sa couleur est jaune, mêlée de verd & d'un jaune plus clair sous le ventre où le verd domine. Il a quatre piés comme le lézard ; mais les doigts sont plus grands à proportion & unis par une membrane déliée qui les couvre comme ceux de l'oie, excepté que les ongles sont plus longs & s'élèvent au-dessus de la membrane. Sa peau est couverte d'une écaille qui la rend fort rude. Depuis la partie supérieure de la tête, jusqu'à la naissance de la queue, dont la longueur ordinaire est d'environ deux piés, il est armé d'une file d'écailles, tournées verticalement & longues de trois à quatre lignes sur deux de large. Elles sont séparées l'une de l'autre, & forment une sorte de scie : mais depuis l'extrémité du cou elles vont en diminuant & ne sont presque plus sensible au commencement de la queue. Le ventre est incomparablement plus gros que le corps. La gueule est garnie de dents aiguës & séparées l'une de l'autre. Cet animal mar-

che sur l'eau, n'y nage point, y court avec tant de rapidité qu'on le perd de vue dans l'instant. Sur terre il marche beaucoup moins vite. Lorsque les femelles sont pleines, elles ont le ventre d'une excessive grosseur : elles donnent plus de soixante œufs à chaque ponte. Ces œufs sont aussi gros que ceux du pigeon, enveloppés dans une membrane déliée. On les mange dans ce pays, & on les regarde comme un mets fort délicat. Pour manger l'Yguana, on l'écorche. Sa chair est fort blanche, mais fade.

Dans ce climat on trouve une si grande quantité d'oiseaux, qu'il est presque impossible d'en donner une description exacte. Les cris & les croassements des uns, confondus avec le chant des autres, ne permettent pas de les distinguer. On remarque que la nature a fait une espèce de compensation du chant & du plumage. Ceux qu'elle a parés des plus belles couleurs ont un chant désagréable, & elle a donné un chant très-mélodieux à ceux dont le plumage n'a point d'éclat.

Oiseaux.

Le *Guanayo* est admiré pour sa beauté : mais il pousse des cris fort aigus. Le *Guanayo*.

& fort désagréables. Ce désavantage lui est commun avec tous ceux qui ont le bec gros & court.

Le Chicaly. Le *Chicaly* a les plumes mêlées de rouge, de bleu & de blanc : elles sont si belles, que les Indiens en font leur plus brillante parure. Il a le chant triste & désagréable. Il est gros & long, porte toujours la queue droite, se tient sur les arbres & ne descend jamais à terre. Sa chair, quoique noirâtre, est d'assez bon goût.

Le Tulcan. Le *Tulcan* est, à-peu-près, de la grosseur du ramier ; mais il a les jambes plus longues. Sa queue est courte, bigarrée de bleu turquin, de pourpre, de jaune, & d'autres couleurs qui font un très-bel effet sur un brun obscur qui domine. Sa tête est excessivement grosse, à proportion du corps. Son bec a sept ou huit pouces de long. La partie supérieure a, près de la tête, deux pouces de base, & forme, dans toute sa longueur, une figure triangulaire, dont les deux surfaces latérales sont relevées en bosses. La troisième, c'est-à-dire, celle du dedans, sert à recevoir la partie inférieure du bec qui s'emboîte avec la supérieure, & ces

deux parties, qui sont parfaitement égales dans leur étendue comme dans leur faille, diminuent insensiblement jusqu'à leur extrémité, où elles forment une pointe aussi aiguë que celle d'un poignard. La langue est faite en tuyau de plume. Elle est rouge comme toutes les parties intérieures du bec, qui rassemble d'ailleurs, en dehors, les plus belles couleurs. Il est jaune à la racine, comme à l'élévation qui régné sur les deux faces latérales de la partie supérieure. Cette couleur forme autour une sorte de ruban d'un demi-pouce de large. Le reste est d'un pourpre foncé, à l'exception de deux raies d'un beau cramoisi, qui sont à la distance d'un pouce l'une de l'autre. Les lèvres, qui se touchent lorsque le bec est fermé, sont armées de dents, & forment deux mâchoires en espèce de scie. Les Espagnols ont donné le nom de *Prêcheur* à cet oiseau. La raison qu'en apporte Ulloa, c'est qu'étant perché au sommet d'un arbre, pendant que d'autres dorment plus bas, il fait, avec sa langue, un bruit qui ressemble à des paroles mal articulées, dans la crainte que les oiseaux de proie ne

profitent du sommeil des autres pour les dévorer. On apprivoise cet oiseau si facilement, qu'après avoir passé quelques jours dans une maison, il vient à la voix de ceux qui l'appellent. Il se nourrit ordinairement de fruits : mais lorsqu'il est apprivoisé, il mange tout ce qu'on lui présente.

Le Gallina-
zo.

Les Espagnols appellent *Gallinazo* une espèce d'oiseau qui ressemble aux poules. Il est de la grosseur d'un pa-neau, mais il a le cou un peu plus gros & la tête plus large. Il n'a point de plumes depuis le jabot jusqu'à la racine du bec. Cet espace est entouré d'une peau noire, rude & glanduleuse, qui forme plusieurs vèrues & d'autres inégalités. Les plumes de cet oiseau sont d'un noir tirant sur le brun. Le bec est bien proportionné, fort & un peu courbe. Il est très - familier : les toits des maisons en sont couverts. Il n'y a point d'animaux dont il ne fasse sa proie : quand cette nourriture lui manque, il a recours aux ordures. Cet oiseau a l'odorat si subtil, qu'il sent les charognes à trois ou quatre lieues, & ne les abandonne que quand il en a mangé toutes les chairs. On observe

que si la nature n'avoit pourvu cette contrée d'un grand nombre de Gallinazos, l'air, infecté par des corruptions continuelles, la rendroit inhabitable. Ils volent très - pesamment en s'élevant de terre, montent ensuite si haut qu'on les perd bientôt de vue. Lorsqu'ils sont à terre, ils marchent en sautant : leurs jambes sont d'une assez juste proportion. Ils n'ont aux piés que trois doigts par-devant, un quatrième qui est sur le côté, qui incline un peu sur le derrière, & quelques autres sur les jambes : ils s'accrochent & s'embarrassent tellement, que l'oiseau, ne pouvant marcher d'un pas mesuré, est obligé de bondir pour avancer. Chaque doigt est terminé par une serre longue & forte. Si les Gallinazos sont pressés par la faim & ne trouvent rien à dévorer, ils attaquent les bestiaux qui paissent. Une vache, un porc, qui a la moindre blessure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Ils aggrandissent tellement la plaie à coups de bec, qu'elle devient mortelle.

Il y a d'autres Gallinazos d'une espèce plus grosse : ils ne quittent jamais les champs. La tête & le cou

Autre espèce de Gallinazos.

sont blanc dans quelques - uns , rouge dans d'autres , ou mêlés de ces deux couleurs. Au-dessus du jabot ils ont un collier de plumes blanches. Ils sont aussi carnaassiers que les précédens. Les Espagnols leur donnent le nom de *Reyes Gallinazos*, non-seulement parce que le nombre en est peu considérable, mais encore parce que l'on a observé que si l'un d'eux s'attache à quelque proie, ceux de l'autre espece n'en approchent point tant qu'il y reste.

Chauve-souris.

Le nombre des *Chauves - souris* est considérable dans l'isthme. Elles sont si grosses, que Waffer les compare à nos pigeons. Leurs ailes sont larges & longues à proportion de cette grosseur, & sont armées de griffes aiguës à leur jointure. Le nombre en est si grand dans la Province de Carthagene, qu'au coucher du soleil, il en arrive des nuées dans la ville. La chaleur obligeant les habitans de tenir les portes & les fenêtres ouvertes pendant la nuit, elles entrent dans l'endroit où l'on couche, & si quelqu'un dort le bras ou le pié découvert, elles le piquent à la veine aussi subtilement que le plus habile Chirurgien, & sucent le sang qui en fort.

fort. Si l'on ne s'éveilleoit pas, elles suceroient presque tout & mettroient celui qu'elles ont piqué en danger de mort.

Les *Quams*, les *Corrosos*, les *Pélicans*, les *Perroquets* bleus & verts, les *Paraquites*, les *Macas*, & la plupart des oiseaux qu'on a nommés dans la description du Mexique, sont fort communs dans l'Isthme. Waffer dit que le *corrosos* est un grand oiseau, noir, pesant, & de la grosseur d'une poule d'inde; mais la femelle n'est pas si noire que le mâle. Il a d'ailleurs sur la tête une belle hupe de plumes jaunes qu'il fait mouvoir à son gré. Sa gorge ressemble à celle du coq d'inde. Il vit sur les arbres & se nourrit de fruits. Il a le chant très-agréable : on mange sa chair, quoiqu'elle soit un peu dure : mais les Indiens ont soin d'enterrer les os, parce qu'ils prétendent que si les chiens en mangeoient, ils ne manqueroient pas de devenir enragés.

On trouve dans cette contrée un oiseau rousâtre, assez semblable, mais il a les jambes plus longues, la queue encore plus petite. Il court sur la terre

Les Quams ;
les Corro-
sons et aux
tres Oi-
seaux.

& ne se sert presque jamais de ses aîles.
La chair en est très-bonne.

Deux espèces de Poules.

Les Indiens ont autour de leurs cabanes un grand nombre de poules apprivoisées. Les unes ressemblent aux nôtres : mais elles ont toutes une huppe sur la tête & un plumage fort varié. Les autres sont plus petites, ont un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse qu'elles portent toujours dressée. Le bout de leurs aîles est noir. Cette seconde espèce ne se mêle point avec la première & chante un peu avant le jour comme nos coqs. Jamais elles ne s'éloignent des habitations. La chair & les œufs de ces deux sortes de poules font une très-bonne nourriture. Elles sont fort grasses, parce que les Indiens leur donnent beaucoup de maïs.

Oiseaux de mer.

Sur la côte de l'isthme, particulièrement du côté du Nord, on voit une infinité d'oiseaux de mer. Ces oiseaux ne diffèrent point de ceux dont on a donné la description.

Insectes et reptiles.

Les insectes & les reptiles sont en si grand nombre dans cette région, que les habitans en reçoivent beaucoup d'incommodité, & que leur vie est

souvent en danger par la morsure de ces dangereux animaux, Tels sont les serpens, les centipèdes, les scorpions & les araignées. Entre les serpens, il n'y en a point de plus venimeux au monde que les *Corales*, les *Serpens à sonnette* & les *Saules*.

Les premiers sont longs de quatre ou cinq piés sur un pouce d'épaisseur. Leur peau est tachetée de rouge, de jaune, de verd; & ces taches sont rangées avec autant de régularité que les marques d'un damier. Leurs mâchoires sont garnies de dents ou de crochets, dont la morsure fait passer dans la plaie un venin si subtil, que le corps de celui qui est blessé enfle aussi-tôt. Le sang se corrompt ensuite dans tous les organes, jusqu'à ce que les veines se rompent à l'extrémité des doigts. Alors le sang sort avec violence & la mort suit.

Les serpens à sonnettes ne sont pas si grands que les autres. Leur longueur n'est que de six ou trois piés. Ils ont la tête d'un cendré & la sonnette est à l'extrémité de la queue. Elle ressemble à une cloche sur la plate.

Elle est divisée en plusieurs élévations qui contiennent des osselets ronds dont le mouvement produit un son assez semblable à celui de deux ou trois sonnettes. La morsure de ce serpent est très-dangereuse ; mais ses sonnettes avertissent de son approche , ce qui le rend beaucoup moins dangereux.

On donne le nom de *Saule* à un autre serpent , dont l'espèce est fort nombreuse ; non - seulement parce qu'il ressemble au bois de saule par sa couleur , mais encore parce qu'il est toujours colé aux branches de cet arbre & semble en faire partie. Sa morsure , quoique moins dangereuse que celle des autres , l'est toujours beaucoup. Les Indiens ont cependant fait connoître aux Espagnols des remèdes qui passent pour infailibles contre la morsure de ces animaux. Le plus sûr est la *Habilla* dont on a déjà parlé.

Les habitans de Panama prétendent qu'on trouve dans les campagnes voisines des serpens à deux têtes , une à chaque extrémité du corps , & que son venin n'est pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Suivant la description qu'on en fait , ils ont deux

piés de long, le corps rond comme un ver, de six à huit lignes de diamètre, & les deux têtes de la même grosseur que le corps, sans aucune apparence de jointure : on ajoute que ce serpent est fort lent à se mouvoir, & qu'il est de couleur grise, mêlée de taches blanchâtres.

Les *Centipedes* sont une espèce de *Centipedas*. cloportes d'une grosseur monstrueuse : cette région en est infectée de toutes parts. Ulloa donne la description de ceux qu'il vit à Carthagene, où ils pullulent dans les maisons, beaucoup plus encore qu'à la campagne. Leur longueur ordinaire est de deux tiers d'aune. Quelques-uns l'ont toute entière, sur cinq ou six pouces de large. Leur figure est presque ovale. Le dessus & les côtés sont couverts d'écailles, dures, d'un brun tirant sur le rouge, avec des jointures qui leur donnent la facilité de se mouvoir. Les écailles sont assez fortes pour défendre l'animal contre toutes sortes de coups. Pour le tuer, il faut le frapper à la tête Il est très-agile & sa piquure est mortelle.

Le scorpion est très-commun dans ce pays. On en distingue de plusieurs

fortes; les noirs, les rouges, les bruns & les jaunes. Ceux de la première espèce s'engendrent dans le bois sec & pourri, les autres dans les coins des maisons & dans les armoires. Leur grosseur n'est pas la même. Les plus grands ont trois pouces de long, sans compter la queue. Il y a encore de la différence dans la qualité de leur poison. Celui des noirs passe pour le plus dangereux : mais si l'on y remédie promptement, il n'est pas mortel. Celui des autres cause la fièvre, répand dans la paume des mains une sorte d'engourdissement qui se communique au front, aux oreilles, aux narines & aux lèvres. La langue enfle & la vue se trouble. On reste dans cet état pendant un jour ou deux, après lesquels le venin se dissipe insensiblement, sans qu'on ait lieu d'en craindre les suites. Les habitans de ce pays sont persuadés qu'un scorpion purifie l'eau, & ne font aucune difficulté de boire celle dans laquelle ils en voient. Ils sont tellement familiarisés avec ces insectes, qu'ils ne craignent pas de les prendre avec les doigts, en observant de les saisir par la dernière ver-

tebre de la queue , parce qu'ils ne peuvent alors les piquer. Quelquefois ils leur coupent la queue & badinent ensuite avec eux. Ulloa dit que si l'on met un scorpion dans un vase de verre avec de la fumée de tabac , cet animal devient comme enragé , & qu'il se pique la tête & se tue. Cette expérience répétée plusieurs fois lui a fait conclure que le venin du scorpion produit sur lui-même un effet semblable à celui qu'il produit sur les autres corps.

Le *Caracol Soldato*, ou *Limaçon-Soldato*, est un insecte dangereux. Depuis le milieu du corps, jusqu'à l'extrémité postérieure, il a la figure du limaçon ; mais l'autre partie du corps ressemble à l'écrevisse. La couleur de cette partie est d'un blanc mêlé de gris : cet animal a deux pouces de long sur un & demi de large. Il n'a ni coquille ni écaille : son corps est flexible : mais , pour se mettre à couvert, il a l'industrie de chercher celle des limaçons & de s'y loger. Quelquefois il marche avec cette coquille, d'autres fois il la laisse pour chercher sa nourriture , & lorsqu'il se voit menacé de

Caracol Soldato.

quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laissée, y entre, en commençant par la partie postérieure, & celle de devant ferme l'entrée. Il se défend avec ses deux pattes dont il se sert comme les écrevisses. Sa morsure cause pendant vingt-quatre heures les mêmes accidens que la piquure du scorpion. Il ne faut pas boire de l'eau pendant toute la durée du mal : l'expérience a fait connoître que l'eau cause alors une espece de spasme ou engourdissement convulsif qui est presque toujours mortel. Waffer dit que la queue de cet insecte est un fort bon aliment. Il ajoute que le Caracol se nourrit de ce qui tombe des arbres, qu'il a sur le cou un petit sac dans lequel il conserve toujours une provision de nourriture, qu'il en a encore un autre en dedans, lequel est rempli de sable ; que lorsqu'il a mangé de la manzanille, sa chair devient un poison, & que plusieurs Anglois en ayant mangé sans précaution furent dangereusement malades. Le même Voyageur assure que l'huile de ces insectes est un spécifique admirable pour les entorses & les contusions.

Les *Crâpauds* de cette contrée sont d'une grosseur énorme. Dans le temps de pluie, on en trouve une si prodigieuse quantité, que les chemins en sont tout couverts. Ils se répandent dans les villes & forment comme un pavé : personne ne peut sortir sans les fouler aux piés. Ils mordent ceux qu'ils peuvent attraper, & leur morsure est d'autant plus dangereuse, qu'ils sont très-venimeux dans ces climats.

Crâpauds.

Les Papillons qui se trouvent dans ce pays sont, si l'on en croit Ulloa, d'une beauté charmante : mais il y a diverses sortes de mouches qui sont d'une incommodité insupportable, surtout celles qu'on appelle *Maringouins*. Il y en a de quatre especes. La premiere, qu'on nomme *Zancudos*, est la plus grosse ; la seconde ne differe point des mosquitoes d'Espagne ; la troisieme, qu'on nomme *Gegenes*, est petite, & ressemble à ces petits vers qui mangent le blé ; la quatrieme est nommée *Manteaux-blancs*. Ces mosquitoes sont si petites, qu'on sent leur piquure avant de les appercevoir. Les deux premieres especes causent une grosse tumeur, dont l'inflammation ne se dissipe que

Papillons.
Mosquites.

dans l'espace de deux heures. La piquure des deux autres ne cause point de tumeur, mais elle occasionne une demangeaison insupportable.

La Nigue. Ulloa parle d'un autre petit insecte qu'il nomme *Nigue*. Il est si petit qu'à peine on peut le voir. Ses jambes n'ont pas les ressorts de celles des puces. Il s'attache aux piés, perce la peau. On ne le sent que lorsqu'il commence à s'étendre. Il n'est pas difficile de le tirer d'abord : mais si on l'a laissé s'établir, il faut couper l'endroit où il est. Il suce le sang, & se fait un nid d'une tunique blanche & déliée. Il se tapit dans cet espace, de manière que sa tête & ses piés sont tournés vers le côté extérieur ; l'autre partie de son corps répond au côté intérieur. Il pond dans ce trou qu'il a formé. Ses œufs, venant à éclore, produisent une multitude incroyable de Nigues qui percent jusqu'aux os. Lorsqu'on est parvenu à s'en délivrer, la douleur dure jusqu'à ce que les chairs soient revenues. Cet insecte ne se fait pas sentir dans le temps qu'il s'insinue ; mais, dès le lendemain, il cause une demangeaison fort douloureuse.

La petitesse de cet insecte n'empêche point qu'on n'en distingue deux especes; l'une venimeuse, l'autre qui ne l'est pas. La dernière ressemble aux puces par la couleur; l'autre est jaunâtre, & son nid couleur de cendre. L'un de ses effets, quand même elle seroit aux extrémités du pié, est de causer une inflammation considérable aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aiguës qui ne finissent que quand les œufs sont extirpés.

Il y a des Abeilles dans ce pays. Elles font leur miel dans des troncs d'arbres. Les Indiens y enfoncent le bras pour le prendre, & le retirent tout couvert de mouches. Elles ne les piquent point, d'où l'on conclut qu'elles n'ont point d'aiguillon. Les Indiens mêlent le miel avec de l'eau & s'en font une liqueur. La cire ne leur est d'aucun usage, parce qu'ils ont une sorte de bois léger qui leur sert de chandelle.

Abeilles.

Les fourmis sont fort communes dans ce pays : elles sont très-grosses & ont des aîles. Elles piquent très-vivement. On ne se repose jamais sur la terre dans les endroits où l'on en

Fourmis.

voit. Les Indiens qui voyagent ont soin d'observer le terrain avant d'attacher leur hamac aux arbres. Toutes les marchandises tissues, les toiles de lin, les étoffes de soie, d'or & d'argent sont attaquées par d'autres insectes. Ulloa en nomme un qui est fort commun à Carthagene. C'est le *Comegen*, espece de tigue. Elle est si prompte & si vive, qu'en moins de rien elle convertit en poussiere le balot de marchandise où elle se glisse. Sans en déranger la forme, elle le percé de toutes parts avec tant de subtilité, qu'on ne s'aperçoit point qu'elle y ait touché jusqu'à ce qu'on y porte les mains. Alors, on trouve toute la marchandise réduite en poussiere. Cet accident est principalement à craindre après l'arrivée des Gallions, qui offrent toujours une proie abondante au *Comegen*. On n'a d'autre préservatif que de placer les balots sur des bancs un peu élevés de terre. On a soin d'enduire les piés de goudron & de les éloigner des murs. Cet insecte est si petit, qu'on a peine à le discerner. Il est particulier à la ville de Carthagene : on n'en voit ni à Porto - Belo ni à Panama.

Il y a peu de côtes aussi abondantes en poisson que celles du Nord de l'isthme. Waffer en distingue les premières espèces. Poissons.

Le harpon est, suivant lui, un gros poisson ferme qui se coupe par tranches comme le saumon & la morue. Il s'en trouve qui pèsent jusqu'à cinquante livres. On tire de leur graisse une quantité très-considérable d'huile.

Le *Goulu* est moins commun dans ce pays que sur les côtes voisines ; mais on y trouve un poisson assez semblable : il a seulement le bec plus long, plus étroit & le corps moins gros. La chair en est beaucoup meilleure. Le Goulu.

Le *Cavelly* est très-commun aux environs des îles Sambales. C'est un poisson long, menu & de très-bon goût. Il ressemble au maquereau. Le Cavelly.

La *Vieille* y est aussi fort commune & passe pour un très-bon mets. La Vieille.

Le *Paracode* est rond, de la grosseur d'un grand brochet, mais il est plus long. Ceux qu'on prend sur cette côte sont délicieux : on observe cependant qu'il y a quelques endroits où ils sont empoisonnés. Waffer prétend que cela vient de la nourriture qu'ils Le Paracode.

prennent. Il a vu plusieurs personnes mourir pour en avoir mangé ; d'autres, qui en ont été si malades , que les cheveux & les ongles leur sont tombés. Il ajoute que le Paracode porte avec lui son contre-poison : c'est l'épine de son dos qu'on fait sécher au soleil & qu'on réduit en poudre. Pour distinguer celui qui est empoisonné d'avec celui qui ne l'est pas , il faut en goûter le foie. Celui qui l'a amer est dangereux ; celui dont il est doux ne cause aucun mal.

Le Gar.

La même côte fournit un poisson que les Voyageurs appellent *Gar*, qu'on prendroit pour l'épée ou pour la bécune : mais il n'a que deux piés de longueur. Il a sur le museau un os long du tiers de son corps. Il nage à fleur d'eau presque aussi vite qu'une hirondelle vole , en faisant des bonds continuels. Son os est si pointu , qu'il en perce quelquefois les canots. Il est fort dangereux pour les nageurs de se trouver sur son passage. Sa chair est très-bonne.

Le Soulpin.

Le *Soulpin* est un poisson armé de piquans , de la longueur d'un pié ou environ. Sa chair est aussi très-bonne.

Les *raies piquantes* , les *Perroquets*

de mer & les *Congres* sont si communs dans cet endroit, qu'on est, pour-ainsi-dire, las d'en manger.

Toutes les Samballes sont bordées de Coquillages.
coquilles. Celles que Waffer nomme *Conque* est grande, torse en dedans, plate du côté de l'ouverture qui est proportionnée à sa grosseur, raboteuse dans toute sa surface, mais plus unie dans l'intérieur que la nacre de perle, dont elle a la couleur. Elle contient un poisson fort limoneux, qu'on nettoie avec du sable avant de le faire rôtir. On le bat encore très-fort, parce qu'il a la chair corriaße. Lorsqu'on a fait tous ces préparatifs, on trouve la chair délicieuse. Il n'y a ni huîtres ni écrevisses de mer sur la côte de l'isthme. On trouve seulement, près des Sambales, quelques grosses écrevisses auxquelles il manque deux grandes griffes qui sont ordinaires à celles de mer.

Waffer assure avoir fait l'impossible pour connoître tous les poissons d'eau douce de l'isthme, cependant il ne donna la description que de deux. L'une, dit-il, est semblable à nos roches, noirâtre & remplie d'arêtes, longue d'un pié; fort douce, même de fort

bon goût; l'autre de la taille du brochet avec la tête d'un lapin, les dents enfoncées & les lèvres remplies de cartilages. Sa chair est d'un très-bon goût.

Pêche des
Indiens.

La pêche des Indiens de ce pays se fait avec de grands filets de Maho ou de soie d'herbe qui ressemblent à nos tirasses. Dans les courans rapides & traversés de rochers, ils se jettent à la nage pour suivre le poisson, & le prennent avec la main dans les trous. La nuit ils ont des torches du même bois qu'ils emploient à s'éclairer, & ils faisaient, avec une adresse extrême, le poisson qui vient à la lumière. Ils en ôtent les boyaux, & le font cuire à l'eau ou griller sur les charbons. Ils le mangent avec du sel d'eau de mer, qu'ils fabriquent eux-mêmes en faisant évaporer l'eau sur le feu, & beaucoup de poivre long qui est leur assaisonnement universel.

Fruits et
Plantes.

Ce pays est tout rempli de bois, & contient une grande variété d'arbres, de fruits & de plantes, dont les espèces sont inconnues en Europe, & différent beaucoup de ceux des autres parties de l'Amérique. Waffer, qui s'étoit attaché à ces observations, donne

le premier rang à l'arbre qui porte le coton. C'est le plus gros de l'isthme & l'abondance en est surprenante. Il porte une gouffe de la grosseur des noix muscades, remplie d'une espece de duvet ou laine courte qui creve la gouffe si-tôt qu'elle est mûre. Si l'on n'a soin de la cueillir elle est emportée par le vent. Les Indiens font un grand usage de ce coton, & emploient le bois à faire des pirogues, espece de bâtiment à rame qui differe autant de leurs cabots, que nos barques different des bateaux. Ils brûlent les arbres creux : mais les Espagnols ayant remarqué que le bois est tendre & facile à travailler, ils le coupent soigneusement pour en faire divers ouvrages.

Les cedres du pays, principalement ceux des côtes du Nord, sont célèbres, non-seulement par leur grosseur & leur hauteur ; mais encore par la beauté de leur bois qui est d'un beau rouge, avec des vaines très-agréables & dont l'odeur est si suave qu'on peut lui donner le nom de *parfum*. Il n'est cependant pas d'un meilleur usage que l'arbre à coton. Les Indiens l'emploient aussi à faire des canots & des pirogues.

Cedres.

Maca.

Le *Maca* est un arbre fort commun. Son tronc s'éleve toujours droit. Il n'a pas plus de six piés de hauteur : mais ses propriétés sont tout-à-fait singulieres. Il est couronné par une sorte de guirlande qui est défendue par de petites pointes très-piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moëlle semblable à celle du sureau. Le tronc est nud jusqu'au sommet ; mais de-là sortent des branches qui sont ce qu'on vient de nommer guirlandes. Elles ont un pié de large sur onze ou douze de long, diminuent insensiblement jusqu'à l'extrémité, leur ordre & leur épaisseur présente cette apparence. D'ailleurs ces branches étant couvertes, comme on l'a dit, de pointes, sont entremêlées du fruit qui est une espèce de grappe de figure ovale, formée de plusieurs fruits, de la grosseur d'une petite poire. Leur couleur est d'abord jaune ; mais elle devient rougeâtre en mûrissant. Chaque fruit à son noyau. La chair, quoiqu'un peu aigre, est agréable & saine. Les Indiens coupent souvent l'arbre pour en manger le fruit. Cependant, comme le bois est noir, pesant, dur & facile à fendre, ils l'em-

pioient ordinairement à construire leurs maisons. Les hommes en font aussi des têtes de flèches, & les femmes des navettes pour le travail du coton.

Le *Bibby* est une espèce de palmier. Il tire ce nom d'une liqueur qu'il distille. Cet arbre est très-commun dans l'isthme & son usage le rend fort précieux aux Indiens. Il a le tronc droit, monte jusqu'à soixante dix piés; mais il n'est pas plus gros que la cuisse ordinaire d'un homme. Le tronc est dépouillé & armé de piquans comme le maca. Ses branches qui sortent aussi du haut de l'arbre, portent une grande abondance de fruits ronds, de couleur blanchâtre & de la grosseur des noix. Les Indiens en tirent une espèce d'huile en les pilant dans un grand mortier : ils les font bouillir & les pressent ensuite. Ils ont soin d'écumer la liqueur à mesure qu'elle se refroidit. Cette écume devient une huile très-claire. Ils la mêlent avec les couleurs dont ils se peignent le corps. Lorsque l'arbre est jeune, ils percent le tronc, en font découler la liqueur qu'ils appellent *Bibby*. Elle en sort à grosses gouttes. Le goût en est assez agréable ;

Bibby.

mais toujours un peu aigre. Ils la boivent au bout d'un jour ou deux.

Platanés. Il y a beaucoup de Platanés dans le continent de l'isthme. Ils n'ont pas d'autre bois que le tronc, autour duquel plusieurs longues & grosses feuilles croissent les unes sur les autres & forment des especes de panaches, vers le haut desquels les fruits s'élèvent en long. Les Indiens plantent ces arbres en allées & en bosquets, qui rendent le paysage fort agréable par la seule verdure des troncs. On distingue une autre espece de platanés nommée *Bananos*. Ils ne sont pas moins communs dans l'isthme ; mais leur fruit est court, gros, doux, farineux & se mange crud. Celui des autres se mange bouilli.

Mammey. Le *Mammey* ne croît que dans les îles. Son tronc est droit & sans branches & n'a pas moins de soixante piés de haut. On fait beaucoup de cas de son fruit qui a la forme d'une poire & qui est beaucoup plus gros que celui qui vient dans la Nouvelle-Espagne. Celui du Mammey Sapota est plus petit, mais plus ferme & d'une plus belle couleur.

Il vient beaucoup de Sapadilles dans les isles. Ce fruit n'est pas plus gros dans ce climat qu'une bergamotte, & sa peau ressemble à celle de la rainette. L'arbre differe peu du chêne.

Sapadilles

L'ananas est fort commun dans l'isthme, & mûrit dans toutes les saisons. On y trouve avec la même abondance un autre fruit que les Indiens mangent avec autant d'avidité, & que Waffer nomme *la Poire piquante*. Sa plante est haute d'environ quatre piés & très-épineuse. Elle a des feuilles fort épaisses, à l'extrémité desquelles s'élève la poire qu'on regarde comme un très-bon fruit.

Ananas.

Les cannes de sucre croissent dans l'isthme, sans culture, mais les Indiens ne font que les mâcher & en fucer le jus.

Canes de sucre.

Waffer dit que dans les isles de l'isthme, la Manzanille joint à la beauté de sa couleur une odeur fort agréable; que l'arbre croît dans des terres couvertes de la plus belle verdure; qu'il est bas, rempli de feuilles: mais que le tronc en est si gros, & le bois si bien grainé, qu'on en fait des pièces de rapport dans les ouvrages de marqueterie.

Manzanilles.

rie; que cependant on ne peut le couper sans un très-grand danger, & que la moindre goutte de son suc produit une vessie sur le membre qu'elle touche. Le même Voyageur dit qu'un François s'étant assis sous un de ces arbres, après une légère pluie, reçut sur la tête & sur son estomac quelques gouttes d'eau qui y formerent de si dangereuses pustules qu'on eût beaucoup de peine à lui sauver la vie. Il lui en resta des marques semblables à celles de la petite vérole.

Le Maho. Le *Maho* de l'isthme est de la grosseur du frêne: il y en a cependant une autre espèce qui est moins grosse & plus commune; elle croît dans les lieux humides. Son écorce est aussi clair que notre canenas. Si l'on en veut prendre un morceau, elle se déchire en lanieres jusqu'au haut du tronc. Ces lanieres sont minces, mais si fortes, qu'on en fait toutes sortes de cables & de cordages. Waffar dit que les Indiens commencent par ôter toute l'écorce de l'arbre & la mettre en pièces: ils battent ces pièces, les nettoient, les tordent ensemble & les roulent dans leurs mains ou sur leur cuisse,

comme nos Cordonniers font leur fil ; mais beaucoup plus vite. Ils en font aussi des filets pour prendre le gros poisson.

Les Calebasses croissent au Darien ^{Calebassen.} comme dans les autres parties de l'Amérique, sur un arbre assez petit, mais fort touffu : elles sont dispersées sur les branches comme les pommes sont sur celles des pommiers. La grosseur du fruit est inégale ; sa coquille qui est toujours ronde contient dans sa capacité, depuis deux jusqu'à cinq pintes. Il y en a deux espèces, l'une douce, l'autre amère, quoique leurs arbres aient une exacte ressemblance. La substance de l'un & de l'autre fruit est spongieuse & remplie de jus. Les calebasses douces servent de rafraîchissement aux Indiens dans leurs voyages. L'autre espèce est d'une amertume qui ne permet pas d'en manger : mais en décoction elle est d'une vertu admirable pour guérir les fièvres tierces & pour la colique. Les coquilles des calebasses de l'isthme sont presque aussi dures que celles du caco, sans être aussi épaisses. Les Indiens les emploient à divers usages, les peignent avec

beaucoup d'art & les vendent assez cher aux Espagnols. Ils ont aussi des gourdes qu'ils laissent ramper comme les nôtres. On en distingue aussi deux especes; la douce qui se mange, & l'amere qui n'a d'utile que sa coquille. On s'en sert pour puiser de l'eau. Celles des calebasses servent de plats & de vases.

L'herbe à
soie,

L'herbe à soie de l'isthme n'est qu'une espece de jonc plat qui croît dans les lieux humides. Sa racine est remplie de nœuds. Ses feuilles qui ont la forme d'une lame d'épée sont quelquefois longues de deux aunes & dentelées comme une scie sur les deux bords. Les Indiens coupent ces branches, les font sécher au soleil, les battent dans un morceau d'écorce, les réduisent en filets. Ils les tordent ensuite comme le Maho & en font des cordes pour les hamacs & pour la pêche. Cette espece de soie est recherchée à la Jamaïque où les Anglois la trouvent plus forte que leurs chanvres. Les femmes Espagnoles en font des bas qu'elles vendent fort cher, & des lacets jaunes dont les Nègresses se croient fort parées.

On

On trouve dans l'isthme un arbre *Bois-léger*. Il tire son nom de son extrême légèreté. Sa grosseur est celle de l'orme. Le tronc en est droit, & sa feuille ressemble beaucoup à celle du noyer. Il faut une quantité surprenante de ce bois pour la charge d'un homme. Waffer ignore s'il est spongieux comme le liége; mais il vit quatre petites planches de ce bois, liées avec des chevilles de maca, soutenir deux ou trois hommes sur l'eau. Les Indiens en font des radeaux pour passer les rivières, ou pour pêcher dans les lieux où ils n'ont pas de canots.

Il y a dans ce pays une autre espèce de bois qu'on nomme *Bois-blanc*. Sa hauteur ordinaire est de dix-huit ou vingt piés; sa feuille ressemble à celle du séné. Le bois en est fort dur, ferré, pesant, & plus blanc qu'aucun qui soit en Europe. Il a le grain si beau, qu'il peut être employé à toutes sortes d'ouvrages de marqueterie.

Les *Tamarins* bruns sont fort communs dans ce pays: ils sont très-gros & très-hauts. Ils croissent près des rivières dans les terrains sablonneux.

Le *Canelier Bâtard* est commun dans
Tome XXII. P *Canelier Bâtard*

toutes les forêts du pays, & porte un fruit dont on ne fait aucun usage. Son odeur tire sur celle de la canelle : il est dans une gouffe plus courte & plus épaisse que celles des fèves.

Bambou.

Les *Bambous* épineux croissent dans toutes les parties de l'isthme. Waffer les compare à des ronces ou à des bois taillis, qui rendent impraticables les cantons où ils se trouvent. Une même racine produit vingt ou trente branches défendues par des pointes fort piquantes. Cet arbre monte jusqu'à trente ou quarante piés, & acquiert une grosseur proportionnée. Le tronc a, de distance en distance, des nœuds qui contiennent douze ou quinze pintes de liqueur. On emploie cet arbre à divers usages. Ses feuilles approchent de celles du sureau.

Mangliers.

Les *Mangliers* sont aussi communs dans ce pays que dans toutes les régions voisines, & y causent beaucoup d'embarras par l'entortillement ordinaire de leurs branches. Waffer observe que l'écorce des Mangliers qui croissent dans l'eau salée, est rouge, & peut servir à la teinture du cuir.

Poivre de l'Isthme.

Il y a dans l'isthme deux fortes de

poivre; l'un qu'on appelle dans le pays *Poivre à Cloche*, l'autre *Poivre à l'Oiseau*. Les deux especes sont le fruit de deux arbrisseaux. Les Indiens en font un grand usage, principalement de celui de la seconde espece.

Entre plusieurs bois de teinture que l'on trouve dans l'isthme, il y en a un rouge, dont Waffer croit que nous pourrions tirer beaucoup d'avantages. Ces arbres sont fort communs vers la côte du Nord. Leur hauteur est de trente ou quarante piés. L'écorce est rude & fort inégale. Si-tôt que le bois est coupé, il paroît d'un jaune rouge. Les Indiens le mêlent avec une sorte de terre qui se trouve dans le pays, & teignent, avec ce mélange, le coton pour les hamacs & pour leurs robes. Ce bois & cette terre ne demandent qu'à bouillir ensemble deux heures seulement dans l'eau claire, & ils font une couleur de sang, sur laquelle Waffer assure que l'eau ne fait aucune impression.

Les plus grands & les plus gros arbres que l'on trouve aux environs de Carthagene sont le *Caobo* ou *Acajou*, le *Cedre*, le *Baumier*, l'arbre

Grands ar-

bres,

les *Palmiers*. Le bois des premiers sert à fabriquer des canots & particulièrement des champanés, sorte de barques que les habitans emploient pour leur commerce le long des côtes & sur les rivières. On y voit deux sortes de cédres, les uns blancs & les autres rougeâtres. Les derniers sont les plus estimés : le Baumier & l'arbre Marie distillent une liqueur résineuse de différentes espèces ; l'une appelée *Huile Marie*, & l'autre *Baume Tolu*, du nom d'un village autour duquel cet arbre croît en abondance. Les Palmiers élèvent leur tête touffue sur le haut des montagnes, & y forment une très-agréable perspective. On en distingue plusieurs espèces qui sont peu différentes à la vue, mais dont le fruit ne se ressemble en aucune manière. Ils donnent tous une sorte de vin qui fait la liqueur ordinaire des Indiens du pays. Le meilleur est celui qu'on tire du *Palmier Royal* & du *Cooza*. Après avoir fermenté pendant cinq ou six jours, il mousse comme le vin de Champagne. Il est agréable, piquant & capable d'enivrer. Son défaut est de s'aigrir trop tôt, ce qui oblige sans cesse d'en renouveler les provisions.

Le *Gayac* & l'*Ebénier* des montagnes de Carthagene ont presque la dureté du fer. Gayac et
Ebénier.

On trouve dans l'Amérique Méridionale une espece de saule pliant & propre à faire des liens : celui qui vient aux environs de Carthagene est très-varié dans ses especes. On en distingue une dont le fruit se nomme par excellence *Habilla* ou *Fève de Carthagene*. Habilla. C'est en effet une fève qui peut avoir un pouce de large sur neuf lignes de long : elle est plate, & a la forme d'un cœur. Sa gouffe est blanchâtre, dure & rude, quoique déliée. Elle renferme un noyau peu différent de l'amande ordinaire, mais un peu moins blanc & fort amer. On assure que c'est le plus excellent de tous les antidotes contre la morsure de toute sorte de serpens. Il suffit d'en manger immédiatement après la blessure, pour arrêter sur-le-champ le cours du venin & pour en dissiper tous les effets. On le regarde comme un préservatif : les chasseurs & les ouvriers ne vont jamais sur les montagnes, sans en avoir pris un peu à jeûn : ils marchent & travaillent alors sans nulle espece de crainte, comme si cette pré-

caution les rendoit invulnérables. L'H'abilla de Carthagene est chaude au plus haut degré, aussi en prend-on très-peu chaque fois qu'on en fait usage, & lorsqu'on l'a prise, il faut se bien garder de prendre aucune liqueur qui échauffe.

Sensitive. La plante qu'on nomme *Sensitive* est aussi fort commune dans ces climats. Elle est trop connue, pour qu'on s'arrête à en donner la description.

Blés. Ce pays est trop chaud & trop humide en même temps pour l'orge, le froment & les autres grains de cette nature; mais on y recueille beaucoup de maïs & de riz. Un boisseau de maïs en rapporte cent. Cê blé sert à faire le *Bollo*, espece de gâteau qui tient lieu de pain dans toutes ces contrées, & sert encore à nourrir les porcs & toute sorte de volailles. Le Bollo de maïs est blanc, mais fort insipide. Les Espagnols & les Indiens n'ont pas d'autre méthode pour le faire que de laisser tremper, pendant quelque temps, le maïs dans de l'eau fort pure, & de l'écraser ensuite entre deux pierres. A force de le broyer & de le changer d'eau, ils viennent à bout d'en séparer la peau. Ils le pétrissent ensuite, & recommencent à le broyer entre deux

pierres. Lorsqu'il est bien broyé, on l'enveloppe dans des feuilles d'arbre & on le fait cuire à l'eau. Le grain où le gâteau de Bollo devient pâteux en vingt-quatre heures, & n'est bon qu'au bout de ce temps. On peut le pétrir avec du lait, & peut-être en est-il meilleur : mais jamais on ne parvient à le faire lever, parce que les liquides ne peuvent le pénétrer parfaitement. Il n'y a point de mélange qui puisse lui faire perdre son goût naturel.

Les Nègres des plantations de l'isthme sont nourris comme dans les autres Colonies de l'Amérique, de cette espece de pain que l'on nomme *Cassave*. Il est composé de racines d'*Yuca*, de *Nagmes* & de *Manioc*. Nous donnerons la maniere avec laquelle on l'accommode dans ce pays, pour mettre le lecteur dans le cas de faire la comparaison avec celle qui est en usage aux isles Françoises. On commence par dépouiller ces racines de leur peau : on les rape ensuite avec une rape de cuivre de quinze à dix-huit pouces de long. Leur substance se réduit en farine aussi grosse que la grosse sciure de bois. On la jette dans l'eau, pour en ôter le suc,

qui , comme nous l'avons dit , est un vrai poison. Elle y reste quelque temps , & l'eau en est souvent chargée. On la retire , on la fait sécher , & on la pétrit en forme de gâteau rond , large d'environ deux piés de diametre & de quatre lignes d'épaisseur. On fait cuire le gâteau dans de petits fours sur de grandes plaques de cuiyre ou sur des briques. Cette nourriture est fort substantielle , mais fade ; elle se conserve long-temps sans se corrompre , & , quoiqu'elle se durcisse , son goût est le même au bout de deux mois.

L'usage du pain de froment est rare dans l'isthme , parce que la farine vient d'Espagne & n'y est pas à bon marché. On n'en trouve que chez les Européens établis dans les villes & chez les riches Créoles , encore n'en usent-ils pas beaucoup. Ils préfèrent le Bollo , même la Cassave qu'ils apprêtent avec du miel. Ils font encore d'autres pâtisseries avec du maïs & divers mets , dont ils se trouvent aussi bien pour leur santé que du Bollo qui est d'un usage fort sain.

Camotes.

L'isthme produit beaucoup de *Camotes* , que l'on compare pour le goût aux patates de Malaga , mais elles leur res-

semblent peu par la figure. Elles sont presque rondes & très-raboteuses. Les Créoles en font des conserves & les emploient dans leurs ragôts. Ulloa prétend qu'on pourroit les faire entrer dans la composition de la cassave. Il croit qu'elle en auroit meilleur goût.

Le *Cacaoier* croît naturellement en divers endroits de l'isthme ; mais le fruit n'y est ni si gros ni si huileux que dans la Province de Carthagene. Cacaoier.

Les melons communs & les melons d'eau, le raisin de treille, les oranges, les nesses & les dates sont des fruits aussi communs dans les villages Indiens que dans les plantations Espagnoles ; mais le raisin n'y est pas aussi bon qu'en Espagne : les nesses y sont beaucoup plus délicates. On y distingue trois sortes de plantains qui sont toutes fort abondantes. Les bananes sont la plus grosse & n'ont pas moins d'un pié de long : les *Dominicos* sont moins gros & moins longs ; mais leur goût est beaucoup meilleur. Les *Guinos* sont plus petits, mais supérieurs aux deux autres. Ce fruit seroit un mets délicieux, s'il n'échauffoit pas tant. Sa longueur ordinaire est de quatre pouces. Dans sa maturité il a Fruits.

l'écorce jaunâtre, plus unie & plus luisante que celle des deux autres, & le noyau aussi délicat que la chair. Les Créoles ne manquent point de boire de l'eau, après en avoir mangé : mais les équipages des vaisseaux de l'Europe boivent de l'eau-de-vie, & s'attirent de cruelles maladies.

Papaie et
Guanabane.

Les *Papaies* de l'isthme sont longues de six à huit pouces & ressemblent aux limons : mais leur écorce est toujours verte. Elles ont la chair blanche & pleine de jus, un goût acide qui n'a cependant rien de trop piquant. Elles ont toutes les qualités des meilleurs fruits. La *Guanabane* ressembleroit beaucoup au melon, si son écorce n'étoit plus lisse & toujours verdâtre. Sa chair est d'ailleurs un peu jaune & tire sur le goût du melon : leur principale différence est dans l'odeur. Celle de la *Guanabane* est rebutante : ses pepins sont ronds, luisans quoiqu'obscurs, & d'environ deux lignes de diamètre. Ce n'est qu'une moëlle un peu ferme, remplie de jus, revêtue d'une peau fort mince, un peu transparente. Son odeur est encore plus fade que celle du fruit. Les habitans de ce pays prétendent que la semence aide

à digérer le fruit qui, par lui-même, est fort indigeste. Quoique le goût n'en soit pas mauvais, elle révolte les étrangers par son odeur.

Ce pays produit naturellement des limons : toutes les campagnes en sont couvertes ; mais ils ne sont pas de la même espèce que ceux d'Europe. On les nomme *Sutiles*. L'arbre qui les produit n'a que huit ou dix piés de haut. En sortant de terre il se divise en plusieurs branches qui forment ensemble une houe fort agréable : les feuilles ressemblent assez à celles de nos citronniers : mais elles sont plus petites & plus lisses. Le fruit n'est pas plus gros qu'un œuf ordinaire & l'écorce en est très-fine. Il contient plus de jus, à proportion de sa grosseur, que les citrons d'Europe : mais il est beaucoup plus acide. On l'emploie dans toutes les sauces, sans s'appercevoir qu'il nuise à la santé. Les habitans l'emploient même pour faire cuire la viande au pot. C'est-à-dire, qu'en la mettant sur le feu, ils expriment dans l'eau le jus d'un certain nombre de limons. Ce jus amolit la viande au point que dans l'espace de trois quarts d'heure elle est en état

Sutiles.

d'être mangée. Cet usage étant commun dans le pays, on tourne en ridicule les Européens qui emploient toute une matinée à faire une préparation qui demande si peu de temps.

Fruits qui
ne viennent
point dans
ce pays.

Les amandiers, les oliviers & le raisin de vignoble ne viennent point dans l'isthme : on tire de l'Europe ou du Pérou les amandes, l'huile & les vins, ce qui est cause que toutes ces marchandises sont fort chères. Elles manquent même quelquefois tout-à-fait, ce qui gêne beaucoup ceux qui ne sont pas accoutumés aux liqueurs du pays. La privation du vin auquel ils sont accoutumés leur cause une prompte révolution dans le tempérament. L'estomac perd son activité pour la digestion : il s'affoiblit & cette foiblesse cause des maladies épidémiques. Ulloa dit qu'il a vu le vin si rare à Carthagene qu'on ne disoit la Messe que dans une seule Eglise. La privation de l'huile n'est pas si dangereuse, parce qu'on a l'habitude d'apprêter les mets avec du sain-doux qui y est toujours fort commun. On a d'ailleurs des chandelles de suif pour la nuit. Ainsi l'usage de l'huile est presque réduit aux salades.

Il croît beaucoup de *Tabac* dans l'isthme : mais il n'est pas , à beaucoup près, si bon que celui de Virginie. Waffer prétend que s'il étoit mieux cultivé , il seroit beaucoup meilleur. Les Indiens se contentent de le semer & l'abandonnent à la nature. Ils attendent qu'il soit sec pour le dépouiller de ses feuilles ; ils les roulent en cordes de deux ou trois piés de longueur , au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer , ils allument un bout du rouleau & mouillent l'autre , pour qu'il ne brûle pas trop vite. Ils mettent dans la bouche le bout qui est mouillé , soufflent , par le trou qui est au milieu de la corde , la fumée au visage de ceux qui les environnent. Ces Indiens goûtent tant de plaisir à sentir la fumée de tabac , qu'ils forment un cercle autour de celui qui fume & mettent sous leur nez un petit entonnoir qu'ils portent exprès pour recevoir la fumée en plus grande abondance. Ils la respirent pendant plus d'une demi-heure avec une volupté extrême.

Ce pays fut découvert en 1502 par Rodrigre de Bastidas, qui s'étoit associé avec Jean de la Cosa pour tenter

Tabac.

Découverte
de ce pays.

de nouvelles découvertes , & avoit obtenu une commission du Roi d'Espagne, mais il n'y forma aucun établissement, parce que son vaisseau étant en mauvais ordre, il se hâta d'aller à Saint-Domingue pour le radoubier. Dix ans après, Alfonse d'Ojeda , homme hardi & entreprenant, fut chargé par la Cour de tenter de nouvelles découvertes. Lorsqu'il fut arrivé au Darien ou à l'isthme de Panama , il voulut gagner les habitans par la douceur; mais il trouva tant de dureté & de fierté chez eux, qu'il fut obligé d'employer les voies de la rigueur. Un de ses compagnons voulut l'engager à abandonner cette côte , & à aller chercher un pays où les habitans fussent plus doux & plus traitables; mais Ojeda , dont le courage augmentoit par les obstacles , attaqua les Indiens qui se dispoient à l'investir & en tua un très-grand nombre. Il en fit quelques-uns prisonniers & les força de le conduire à leurs habitations. Les Indiens s'étoient ralliés & se dispoient à soutenir une seconde attaque. Leurs armes étoient des épées de bois , des arcs , des flèches garnies de pointes d'os tort aiguës , des zagaies qu'ils lançoient

fort adroitement & des boucliers avec lesquels ils paroient les coups. L'intrépide Ojeda fit retentir le nom de *Saint Jacques* avec un son de voix terrible : à l'instant les Espagnols s'élancèrent sur les Indiens & couvrirent la terre de cadavres. Ceux qui échappèrent à leurs coups prirent la fuite, à la réserve de huit qui se retirèrent dans une cabane & se défendirent à coups de flèches. Ojeda fit mettre le feu à la maison qui fut consumée en un instant avec les huit Indiens. Dans différents combats que les Espagnols furent obligés de livrer, ils enleverent soixante Indiens qu'ils transporterent dans leurs vaisseaux. Les vainqueurs, croyant avoir jetté la consternation parmi les Indiens, eurent l'imprudence de se disperser. Les Indiens les surprirent par pelotons & en tuèrent une grande quantité.

Pendant qu'Ojeda s'abandonnoit au regret d'avoir perdu tant de braves guerriers, Nicuesa, chef d'une Escadre Espagnole aborda sur la côte, joignit son monde à ceux qui avoient échappé aux coups des Indiens, se mit à leur tête avec Ojeda. Cette petite armée chercha les Indiens, les trouva dans

une bourgade, où ils jouissoient de la sécurité que leur donnoit la persuasion d'avoir mis les Espagnols hors d'état de les inquiéter. Ceux-ci en firent un carnage horrible, enleverent tout l'or qu'ils trouverent dans ce canton, se rembarquerent pour aller faire de nouvelles découvertes. Ojeda s'arrêta à la pointe Orientale du golfe d'Uraba & y fonda la ville de Saint-Sébastien.

Les Indiens de ce canton étoient Cannibales & il étoit difficile de leur résister avec le peu de monde qu'avoit Ojeda. Cet officier prit le parti d'envoyer un de ses Navires à Saint-Domingue avec son or & les prisonniers qu'il avoit, & chargea ceux qui le montoient de lui amener des hommes, d'apporter des vivres & des armes. Pendant le temps qu'ils employèrent à s'acquitter de cette commission, les vivres manquerent à Ojeda : ses gens furent forcés d'en aller chercher dans les campagnes & les habitations : mais les Indiens les reçurent si mal, qu'ils furent obligés de se renfermer dans des retranchemens de bois qu'ils avoient construits. Ils y furent exposés à toutes les horreurs de la faim : il en périt

une grande partie ; les autres attendoient le même fort , lorsqu'un vaisseau parti de Saint-Domingue, vint mouiller à la vue de Saint-Sébastien. Il étoit commandé par Bernardin de Talavera , qui , s'étant échappé d'une prison où il étoit détenu pour ses crimes , avoit trouvé le moyen de s'associer soixante-dix hommes recherchés comme lui par la Justice , & s'étoit saisi d'un Navire Génois qu'il avoit rencontré au Cap Tiburon. Ojeda acheta toutes les provisions du vaisseau , & Talavera s'engagea sous ses ordres avec toute sa troupe.

Ces nouvelles forces loin d'intimider les Indiens, ne firent qu'augmenter leur animosité ; ils assiègerent les Espagnols dans leur fort & en tuèrent une assez grande quantité. S'étant aperçus qu'Ojeda leur tuoit seul plus de monde dans les différentes sorties , ils dirigerent tous leurs coups contre lui. Il fut blessé à la cuisse d'une flèche empoisonnée : on s'attendoit de le voir en peu mourir dans une espece de rage , comme il étoit arrivé à tous ceux qui avoient été blessés : mais son courage lui fit imaginer un remede qui ne pou-

voit être exécuté que par un homme tel que lui. Il fit rougir au feu deux plaques de cuivre, qu'il fit appliquer par son Chirurgien aux deux ouvertures de la plaie. Ojeda souffrit cette cruelle opération avec une fermeté qui étonna tous ceux qui l'environnoient. La chaleur des plaques consuma toute l'humeur du venin : mais elle causa une si violente inflammation dans la masse du sang, qu'on employa un tonneau entier à mouiller des linges pour le rafraichir.

Les vivres venant encore à manquer dans cette nouvelle Colonie, ceux qui la composoient en murmurèrent & demandèrent à retourner à Saint-Domingue. Ojeda proposa d'y aller lui-même pour hâter le secours qu'il attendoit. Il s'embarqua sur le Navire Génois & nomma *François Pizarre* pour commander pendant son absence.

Aussi-tôt que le vaisseau fut en mer, Ojeda voulut agir en maître : mais Talavera qui prétendoit avoir droit de commander dans ce vaisseau, le fit mettre aux fers : sa captivité dura peu ; ses gens sentirent le besoin qu'ils avoient d'un tel chef. Se trouvant pous-

fés par la tempête sur les côtes de Cuba, ils lui défirent le commandement pour résister au insulaires qui les attaquoient sans cesse.

Il enleva quelques canots aux Indiens & se rendit à la Jamaïque. De-là on le conduisit à Saint-Domingue. Il apprit qu'on lui avoit envoyé, pendant qu'il étoit à Saint-Sébastien, un grand convoi d'hommes & de vivres. Comme il n'en avoit reçu aucune nouvelle, il crut qu'il étoit péri dans les flots ou par les armes des Indiens. Loin de perdre courage, il se flatta que le secours de ses amis lui aideroit à réparer ses malheurs : mais il éprouva que les malheureux n'ont guere d'amis. Tout le monde l'abandonna, & il mourut si pauvre qu'on ne lui trouva pas même de quoi le faire enterrer. Cet homme étoit d'une bravoure à toute épreuve. Pendant le dernier séjour qu'il fit à Saint-Domingue, il fut attaqué au milieu de la nuit par plusieurs personnes qui croyoient avoir à lui reprocher la perte de leur bien & qui avoient juré d'en tirer vengeance. Loin d'être effrayé du nombre, il se jeta au milieu d'eux, comme il avoit toujours fait dans les différents

combats qu'il avoit été obligé de livrer, & son épée seule, qu'il manioit avec une adresse surprenante, le délivra de tous ses ennemis. C'étoit un des plus braves guerriers de son temps : mais la conduite & le bonheur lui manquèrent toujours.

Pendant que toutes ces choses se passoient à Saint-Domingue, la Colonie de Saint-Sébastien, ne voyant arriver aucun secours, demanda à François Pizarre de la reconduire à Saint-Domingue : mais lorsqu'elle voulut s'embarquer, les brigantins se trouverent trop petits pour contenir les soixante hommes qui la composoient. Ils convinrent d'attendre que la misère & les flèches des Indiens eussent diminué ce nombre. Ce qu'ils attendoient arriva beaucoup plutôt qu'il ne l'auroient voulu. Alors, ils tuèrent quatre chevaux qu'ils avoient épargnés dans les plus grandes extrémités, parce que la seule vue de ces animaux épouvantoit les Indiens. Ils les salèrent pour leur provision & se partagerent sur les deux vaisseaux. A peine furent-ils écartés de la côte, qu'un furieux coup de vent en ouvrit un & l'ensevelit dans les flots à

la vue de l'autre, sans qu'il fût possible de sauver un seul homme. La tempête ne cessant point, Pizarre retourna au continent & arriva au port qui avoit reçu le nom de *Carthagene*. Il découvrit en mer un Navire & un Brigantin. C'étoit le convoi qu'on avoit envoyé de l'Isle Saint-Domingue à Ojeda. Enciso, qui le conduisoit, croyoit qu'Ojeda étoit encore dans la forteresse & se persuada que Pizarre & sa troupe étoient des transfuges : Pizarre ne leva ses doutes qu'en lui montrant la commission qu'il avoit reçu d'Ojeda. Enciso n'en devint pas plus traitable : il voulut forcer Pizarre & sa troupe de retourner à Saint-Sébastien : ils le conjurent avec la dernière instance de ne pas les obliger de retourner dans un lieu dont le seul nom les faisoit frémir, & lui proposerent d'aller joindre Nicuesa dans la Castille d'Or. Enciso, qui ne vouloit pas que cette Province fût peuplée aux dépens de la Nouvelle Andalousie, employa les promesses & l'autorité pour les engager à le suivre à Saint-Sébastien. Ils ne furent pas long-temps à éprouver que leurs craintes étoient fondées. En entrant dans le golfe d'U-

raba , le vaisseau d'Enciso fut brisé : on eut peine à sauver l'équipage : on perdit presque toutes les provisions qu'il contenoit. La Colonie se trouva réduite, au bout de quelques jours , à vivre de bourgeons de palmier. Pour comble de disgraces ils trouverent la forteresse & les maisons de Saint-Sébastien réduites en cendres. Une assez grande quantité de porcs descendit des montagnes & fut pour eux une ressource pendant quelques jours : lorsqu'elle fut épuisée , il ne leur resta plus de ressource que dans leurs armes. Enciso se mit à la tête de cent hommes bien armés : mais trois Indiens l'arrêterent avec sa troupe : ils allerent à lui l'arc bandé , tirerent avec tant de promptitude qu'ils eurent vuide leur carcois , avant que les Espagnols eussent eu le temps de se reconnoître. Enciso fut blessé avec la plupart de ses soldats. Les Indiens s'enfuirent ensuite avec une vîtesse si grande , que les Espagnols ne purent en attraper un seul. L'état dans lequel Enciso retourna dans la Colonie fut un nouveau désespoir pour elle. On se poposoit d'une voix unanime d'abandonner cette fatale contrée , lorsqu'un jeune homme , du

nombre de ceux qui étoient venus avec Enciso , fit une proposition qui rendit le courage à tout le monde.

Il se nommoit *Vasco Nugnez de Balboa*. On assure que ce jeune homme , étant chargé de dettes & poursuivi par ses créanciers , avoit trouvé le moyen de s'embarquer avec Enciso , en se faisant porter à bord dans un tonneau ; qu'il avoit attendu , pour se faire voir , que le vaisseau fût éloigné en mer ; qu'Enciso , irrité de cette tromperie , l'avoit menacé de le laisser dans la première isle déserte , parce que , suivant les loix que le Gouverneur de Saint-Domingue avoit portées en faveur des créanciers , il méritoit la mort. Enciso s'adoucit cependant par les soumissions du jeune homme , & par les instances réitérées de ceux qui étoient dans le vaisseau , & lui pardonna.

Nugnez joignoit à une très-belle figure , beaucoup d'esprit , de vigueur & d'intrépidité. Il dit à ses compagnons que , dans un voyage qu'il avoit fait , il étoit arrivé jusqu'au fond du golfe , & avoit trouvé à l'Ouest d'une grande rivière , une bourgade remplie de vivres , & que les Indiens de ce canton n'em-

poissonnoient point leurs flèches. Cerécit releva le courage des Espagnols : ils se hâtèrent de passer le golfe , dont la largeur n'est que de six lieues. Trouvant la rivière dont Nugnez leur avoit parlé, ils reconnurent que c'étoit celle du Darien : mais ils apperçurent un corps d'environ cinq cents Indiens qui s'étoient rassemblés au pié d'une colline , & qui sembloient décidés à s'opposer à leur descente. Enciso fit jurer à tous ceux qui composoient l'équipage , qu'ils mourroient plutôt que de fuir , & fit sonner la charge. Les Indiens soutinrent le premier choc ; s'étant ensuite ébranlés , ils prirent la fuite en désordre. Les Espagnols marcherent vers la bourgade qu'ils trouverent abandonnée , mais remplie de vivres. Ils parcoururent ensuite le pays , sans rencontrer un seul Indien , & enleverent en bijoux d'or très-fin ; plus de dix mille pesos.

Une expédition si heureuse & l'abondance où l'on se trouva , attirerent à Nugnez beaucoup de considération dans la Colonie. On jetta les fondemens d'une ville qu'on nomma *Santa-Maria* l'ancienne de Darien , parce qu'on

qu'on la plaça sur le bord de cette rivière. Enciso ne fit pas réflexion qu'en transportant la Colonie sur la rive Occidentale du Darien, il la tiroit de la Nouvelle Andaloufie qui étoit séparée de la Castille d'Or par ce fleuve. Nugnez eut soin de faire observer cette faute à ses partisans, & leur dit qu'Enciso n'avoit plus de droit sur eux, parce qu'ils n'étoient plus sur les terres qui composoient son Gouvernement. Ces observations firent impression sur les esprits, parce qu'on commençoit à être mécontent d'Enciso. Il acheva d'indisposer contre lui ceux qui composoient la Colonie, en défendant la traite de l'or aux particuliers, sous peine de mort. On le soupçonna de vouloir profiter seul de ce commerce: tout le monde lui déclara que n'étant plus dans la Nouvelle Andaloufie, il n'avoit aucune autorité sur la Colonie. Les mécontents formerent ensuite une nouvelle sorte d'administration, dont la principale autorité fut confiée à Nugnez. Comme ce changement ne fut pas universellement approuvé, il se forma trois partis, dont la division pensa ruiner la Colonie dans sa naissance. Les uns vou-

loient qu'on obéit à Enciso, jusqu'à ce qu'on eût reçu des nouvelles de la Cour; d'autres vouloient qu'on se soumit aux ordres de Nicuesa, Gouverneur de la Castille d'Or : les amis de Nugnez soutenoient leur élection, & disoient que celui qui leur avoit conservé la vie étoit seul digne de leur commander.

La discorde augmentoit de jour en jour : on étoit sur le point de se diviser entièrement, lorsqu'on entendit dans le golfe le bruit de quelques pièces d'Artillerie. Alors, toutes les factions se réunirent pour y répondre. Bientôt on aperçut deux navires. Ils étoient commandés par Rodrigue Enriquez de Colmenarez, qui transportoit des provisions & soixante hommes à Ojeda. Les Indiens lui en avoient tué quarante-six proche de Garthagene, où il étoit descendu pour faire de l'eau : il y en avoit perdu sept autres qui, s'étant trop écartés pour faire de l'eau, n'avoient pu rejoindre la troupe. Le chagrin de son infortune & la nécessité de radoubier ses vaisseaux, l'avoient conduit au côté Oriental du golfe, dans l'espérance d'y trouver Ojeda ; mais en rencontrant per-

sonne, il avoit pris la résolution de visiter toutes les parties du golfe, en tirant par intervalles, & faisant allumer des feux pour rassembler les Espagnols qui pouvoient s'être égarés dans les environs.

Son arrivée répandit la joie dans la Colonie; mais elle y fit bientôt succéder de nouveaux troubles. Nicuesa, Gouverneur de la Castille d'Or, étoit son ami. Il fit tous ses efforts pour engager la Colonie à reconnoître ce Gouverneur. Quelques uns se laisseront gagner; d'autres s'y opposeront: mais il leur représenta que la Colonie seroit bien plus tranquille en joignant les forces à celles de Nicuesa, qu'on devoit supposer être fort bien établi dans le lieu de la destination, & les avertir de son sentiment. Il partit lui-même pour aller lui annoncer cette nouvelle.

Voyons quel étoit ce Nicuesa que la Colonie du Darien vouloit reconnoître pour son chef. Il étoit parti de Saint-Domingue, l'année précédente, avec cinq bâtimens de différens navires, & chargé de toutes les provisions qui sont nécessaires pour une entreprise. Une tempête dispersa les vaisseaux. Une ca-

ravelle qu'il montoit fut jettée sur une côte inconnue, & fut brisée. Il se vit obligé de chercher par terre la Veragua qui étoit le rendez-vous général. Dans sa marche il perdit un grand nombre de ceux qui l'accompagnoient. Il parvint enfin à rejoindre son escadre qui étoit entrée dans un fleuve de l'isthme. Ses provisions étant épuisées, il parcourut plusieurs côtes pour voir s'il ne trouveroit point quelque pays qui pourroit lui en fournir : mais les Indiens, toujours préparés à le repousser, l'empêchoient d'aborder. Il arriva enfin dans un lieu où il trouva un assez bon port, & où il ne se présentoit point d'Indiens pour s'opposer à sa descente. Il y fit jeter l'ancre, en disant dans sa langue : Arrêtons-nous ici, au nom de Dieu. Le trouvant commode pour s'y établir, il y jeta les fondemens de la fameuse ville qui en a pris le nom de *Nombre de Dios*.

Comme le pays offroit peu de vivres, la famine devint extrême dans la Colonie : la plupart de ceux qui la composoient périrent de faim ; les autres étoient si faibles, qu'à peine ils pouvoient soutenir leurs armes. Il falloit, cependant presser l'ouvrage. Le

Général s'empressa de donner l'exemple : mais le désespoir avoit ôté le courage à ses gens ; ils refusoient de lui obéir, & demandoient qu'on les reconduisît à l'isle Saint-Domingue.

Telle étoit la situation de Nicuesa, lorsque Colmenarez arriva pour lui faire les propositions dont il étoit chargé de la part de la Colonie de Sainte-Marie. Celui-ci croyoit trouver son ami dans un état florissant ; mais il étoit réduit à la plus affreuse misère. Le nombre d'hommes qu'il avoit amenés avec lui étoit tellement diminué, qu'il ne se montoit plus qu'à soixante : ils étoient tous réduits à l'état le plus déplorable, nuds piés, décharnés ; leurs habits étoient en lambeaux. Colmenarez garda quelque temps le silence de la consternation : il versa des larmes, lui exposa ensuite le sujet de son voyage. Nicuesa, loin de marquer à Colmenarez la reconnoissance qu'il lui devoit, eut l'imprudence de lui dire que la nouvelle ville ayant été bâtie sur son terrain, il puniroit ceux qui en étoient les Fondateurs. Les députés de Sainte-Marie du Darien, ayant porté cette singulière réponse à la Nouvelle Co-

lonie ; l'on y prit la résolution de ne pas se soumettre à Nicuesa , de refuser même de le recevoir. Il parut peu de jours après sur un vaisseau ; mais on lui cria qu'on étoit résolu de ne pas le recevoir dans la Province du Darien , & qu'il pouvoit retourner à Nombre de Dios.

Cette conduite de la part de gens qu'il espiroit trouver tout disposés à la soumission , le jeta dans un tel étonnement , qu'il n'eut pas la force de répondre. Etant revenu à lui , il dit qu'il n'étoit venu que sur l'invitation qu'on lui en avoit faite ; que son intention étoit de se rendre utile à la Colonie par un sage Gouvernement , & il demanda la liberté de descendre pour s'expliquer. Il alla même jusqu'à protester que si on ne le trouvoit pas digne du Commandement , il consentoit de le céder à un autre. On ne répondit à ce discours que par des railleries & par des menaces. Comme il étoit tard , il fit jeter l'ancre & passa la nuit sur son vaisseau. Lorsque le jour parut , on lui fit dire qu'il pouvoit descendre : mais au moment qu'il touchoit à terre , il s'aperçut qu'on vouloit se saisir de sa

personne, & se sauva dans un bois qui étoit proche. La crainte d'être pris par les sauvages l'engagea de reparoître. Il pria qu'on le reçût à quelque condition que ce fût. Cette proposition excita le mépris de ceux qui l'entendoient : on le mit sur un mauvais vaisseau, & on l'abandonna à son malheureux sort. Jamais on n'en a entendu parler depuis : Herrera croit qu'il fut englouti dans les flots.

Lorsque Nicuesa fut parti, Nugnez resta maître du Gouvernement, fit arrêter Enciso qui vouloit se l'approprier. Il fit informer l'Amiral Don Barthelemi de ce qui se passoit au Darien, & lui demanda des provisions qui le déclarassent Gouverneur de la Nouvelle Colonie. Colomb ne tarda pas à lui envoyer ce qu'il lui demandoit, & des secours capables de le soutenir dans la Nouvelle Colonie. Nugnez se mit à la tête de cent hommes déterminés, parcourut tout le pays jusqu'à Nombre de Dios, répandit la terreur de son nom parmi les Indiens. Dans cette expédition, il ramassa tant de richesses, que le quint du Roi se montoit à trois cents marcs d'or.

Plus Nugnez trouvoit d'or, plus il

en cherchoit : il traitoit les malheureux Indiens avec la dernière cruauté pour arracher ce précieux métal de leurs mains. Il apprit de quelques prisonniers que, dans une Province nommée *Dabeyda*, peu éloignée de la Colonie Espagnole, il y avoit un Cacique de même nom qui avoit un Temple rempli d'or. Cette nouvelle échauffa son courage & celui de ses gens : il en embarqua cent soixante des plus braves dans deux brigantins; en confia un à Colmenarez, avec ordre de prendre sa route par une rivière deux fois plus grande que celle de Darien, & qui n'en est éloignée que de neuf lieues. Le Cacique s'étoit retiré dans l'intérieur du pays pour y porter la nouvelle de l'arrivée des Espagnols. Nugnez, qui commandoit l'autre brigantin, fit la conquête des terres de ce Cacique & en tira beaucoup d'or. Il descendit ensuite vers la mer qui est le golfe d'Uraba, où les deux grandes rivières se déchargent, y essuya une furieuse tempête qui fit périr le canot où il avoit mis son or. Il joignit Colmenarez. Un Cacique de ce canton leur fournit des vivres en abondance, ce qui les mit en état de con-

tinuer leurs recherches. Ils arriverent dans un pays où les maisons étoient bâties sur les arbres qui les enveloppoient de leurs branches & les couvroient de leurs feuillages. Il y avoit des chambres & des cabinets , d'une charpente aussi forte que celle des maisons ordinaires : chaque famille étoit logée séparément. Il y avoit deux échelles à chaque maison : l'une conduisoit jusqu'à la moitié de l'arbre, & l'autre depuis la moitié jusqu'à la porte de la première chambre. Ces échelles étoient de canne, & si légères qu'on les levoit le soir, ce qui mettoit les habitans en sûreté pendant la nuit contre les attaques des tigres & des autres animaux voraces dont le nombre étoit fort considérable dans la Province. Les Indiens avoient leurs magasins dans ces maisons aériennes : mais ils laissoient leurs vaisseaux de liqueurs au pié des arbres. Lorsque les Seigneurs étoient à manger, leurs valets montoient & descendoient avec tant de promptitude, qu'ils n'y mettoient pas plus de temps qu'on n'en emploie à aller du buffet à la table.

Le Cacique qui étoit sur son arbre ;

se hâta de faire lever les échelles lorsqu'il vit les Espagnols. Ceux-ci l'appellerent à haute voix, & l'exhorterent à descendre sans crainte. Il répondit que n'ayant rien à démêler avec des étrangers qu'il ne connoissoit pas, il demandoit en grâce qu'on le laissât dans sa maison. On le menaça de couper les arbres par le pié ou d'y mettre le feu. Sur le refus qu'il faisoit encore, on mit la hache dans le pié de l'arbre qu'il habitoit. Voyant les morceaux de l'arbre voler par éclat, il descendit avec sa femme & deux de ses fils. On lui demanda s'il avoit de l'or. Il répondit qu'il n'en avoit point dans ce lieu, parce que ce métal ne lui étoit d'aucun usage pour vivre ; mais que si les Espagnols en vouloient absolument, il étoit prêt de leur en faire apporter d'une montagne voisine. Ils prirent d'autant plus de confiance à cette proposition, qu'il leur laissa ses deux fils & sa femme pour gage de son retour : mais ils l'attendirent inutilement pendant plusieurs jours, & les omages avoient trouvé le moyen de s'échapper pendant la nuit. Nugnez, craignant d'être attaqué par des forces nombreuses dans un pays

tout rempli de bois & de marais, retourna à bord, rejoignit Colmenarez qui avoit perdu beaucoup de monde, parce que sa troupe s'étant débandée, les Indiens en avoient tué un grand nombre.

Tous les Caciques des environs, alarmés pour leur vie & leur repos, avoient pris la résolution de se réunir, pour exterminer des brigands qui venoient troubler leur repos, sans avoir reçu d'eux la moindre offense. Ils rassemblerent six cens soldats, cherchèrent leurs ennemis avec les plus grandes marques de fureur. Cependant lorsqu'ils eurent éprouvé l'effet des arquebuses, leur courage se ralentit, & les Espagnols en firent un horrible carnage. On envoya ceux qu'on put attraper à la Colonie du Darien, pour y être employés aux travaux publics : le reste prit la fuite. Nunez se croyant assez fort, laissa trente hommes dans un village, avec ordre de contenir les Indiens : mais les Caciques se rassemblèrent pour les attaquer, & les trente Espagnols n'osèrent leur faire face : ils se retirèrent à Sainte-Marie du Darien.

Les Indiens sentant combien il étoit

dangereux pour leur repos d'avoir des voisins tels que les Espagnols, résolurent de les exterminer tous & de n'en pas laisser un qui pût aller raconter la nouvelle de leur malheur. Nugnez fut informé de ce projet par une Indienne : il se hâta d'autant plus d'en prévenir l'effet, qu'il fut en même-temps que quarante des plus habiles tireurs devoient employer la trahison pour le tuer. Il se mit à la tête de soixante & dix hommes, & Colmenarez, avec une autre troupe, prit une route différente. Les Indiens, qui ne croyoient pas leur dessein éventé & qui se promettoient tout de leur nombre, étoient occupés à tenir conseil dans un village, sur la manière dont ils devoient attaquer les étrangers, & sur le partage du butin. Les deux corps d'Espagnols, qui parurent tout-à-coup & qui les prirent des deux côtés, commencèrent à les épouvanter par une terrible décharge de leurs arquebuses : ils trouverent ensuite peu de résistance dans cette foible assemblée : il en firent un carnage affreux, & ceux qui échappèrent à la mort ou à l'esclavage n'eurent pas d'autre ressource que la fuite. Colme-

narez , qui avoit fait beaucoup de prisonniers , fit pendre les principaux d'entr'eux , pour épouvanter ceux qui avoient eu le bonheur de se sauver. Cette victoire mit toute la Province sous le joug de Nugnez : il fit bâtir un fort qui acheva d'y établir la domination Espagnole.

Il ne perdit cependant pas de vue une entreprise importante qu'il méditoit depuis ce qu'il avoit entendu dire à un jeune Cacique nommé *Comagre* , allié de la Colonie. Ce jeune Indien ayant apporté aux Espagnols une certaine quantité d'or , il s'éleva parmi eux une querelle fort vive sur le partage qui devoit s'en faire. L'Indien étonné de cette passion pour un métal dont il ne faisoit , pour ainsi-dire , aucun cas , s'approcha de la balance dans laquelle étoit l'or , la secoua d'un air d'indignation , renversa tout ce qui étoit dedans & dit aux Espagnols : « C'est » sans doute , ce métal qui vous a fait » abandonner votre patrie , qui est cause que vous vous exposez à toutes les » fatigues que vous effuyez tous les » jours , & que vous portez le trouble » parmi tant de peuples qui ont tou-

Premiers
indices du
Pérou.

» jours vécu dans une paix profonde.
» Je vous ferai connoître un pays où
» vous trouverez de quoi remplir tous
» vos desirs ; mais pour y pénétrer il
» vous faut des forces plus nombreuses
» que les vôtres , parce que vous aurez
» à combattre de puissants Rois & des
» Nations guerrières ». Les Espagnols
lui demanderent de quel côté étoit un
pays qui contenoit tant de richesses. Il
répondit qu'il y avoit six soleils de son
pays à celui-là , c'est-à-dire , six jour-
nées de marche en tirant du côté du
Midi qu'il montrait avec le doigt. Il
ajouta qu'on trouveroit d'abord un Ca-
cique d'une extrême richesse , un peu
plus loin une grande mer sur laquelle
on voyoit des vaisseaux un peu moins
grands que ceux des Espagnols , mais
équipés de voiles & de rames ; & qu'au-
delà de cette mer on arrivoit dans un
Royaume où l'or étoit si commun que
les habitans mangeoient & buvoient
dans de grands vases de ce métal , & le
faisoient servir aux mêmes usages aux-
quels les Castillans employoient ce
qu'ils appelloient du fer. Il leur offrit
de les conduire lui-même avec une par-
tie de ses sujets. L'entreprise que Nu-

guez méditoit depuis long-temps étoit de tenter la conquête de ce pays rempli de richesses. Après avoir préparé les gens par des exhortations & par l'espérance des richesses, il partit avec cent soixante hommes, & le jeune Cacique pour guide. Il s'embarqua & aborda sur les terres d'un autre Cacique nommé *Careta*, avec lequel il fit alliance. De là il prit le chemin des montagnes, pour entrer dans le pays de *Ronca*, autre Cacique qui, à l'approche des Espagnols se cacha; mais il se rassura ensuite par l'exemple de son voisin, alla au-devant d'eux, & pour gagner leur amitié, présenta à leur chef tout ce qu'il avoit d'or. Cette alliance fit d'autant plus de plaisir à Nuguez, qu'il étoit charmé de s'assurer un passage pour toutes sortes d'événemens. S'étant engagé dans des montagnes fort hautes, il fut attaqué par une armée de barbares; mais il en tua six cens à coups d'arquebuse: on fit dévorer les prisonniers par les chiens. Le reste de l'armée prit la fuite & les Espagnols trouvèrent une assez grande quantité d'or parmi les dépouilles des vaincus.

La difficulté des passages au travers

des montagnes, jointe à celle de trouver des vivres ; retarda beaucoup la marche des Espagnols. Enfin ils arrivèrent au pié d'une montagne très-élevée d'où le guide leur dit qu'on découvroit une prodigieuse étendue d'eau. Nugnez voulut y monter seul , pour avoir la satisfaction de jouir le premier d'un spectacle qu'il desiroit depuis si long-temps. A la vue de la mer qu'il reconnut pour être celle que le jeune Indien lui avoit indiquée , il se mit à genoux , étendit les bras vers le Ciel , rendit graces à Dieu d'un événement si avantageux pour sa patrie & si glorieux pour lui-même. Tout son monde , appelé par ce signal , se hâta de le suivre. Il recommença la même cérémonie & tous ses gens l'imiterent. Les Indiens , qui les accompagnoient , étoient tout étonnés de les voir donner tant de marques d'une joie dont ils ignoroient la cause.

Nugnez fit observer à ses gens qu'on ne devoit avoir aucun doute sur la bonté-foi du jeune Cacique , puisque toutes les circonstances s'accordoient avec son récit. Il ajouta qu'avec les immenses richesses qu'on devoit se promettre,

on ne manqueroit pas de découvrir de nouvelles Nations & de voir la Religion Chrétienne s'étendre dans le Nouveau-Monde. Nugnez joignoit à une belle figure des graces naturelles, & une douceur accompagnée d'une fermeté décidée. Sa hardiesse avoit été plusieurs fois éprouvée dans les dangers, sa constance dans les plus rudes travaux, & sa prudence dans les plus grands embarras. Tous les gens marquoient beaucoup de satisfaction à l'entendre & d'ardeur à le suivre. Le peu de monde qu'il avoit avec lui l'engagea cependant à ne pas avancer plus loin, sans s'être assuré de l'intention des Caciques dont il avoit de la résistance à craindre ou du secours à espérer. Il se contenta de prendre possession, au nom du Roi son maître, du pays qu'il voyoit & de la mer qui l'environnoit. Il fit élever de gros tas de pierres, planter des croix & graver le nom de Ferdinand sur l'écorce des plus gros arbres, descendit de la montagne, entra dans la mer jusqu'à la ceinture, tenant son épée d'une main & son bouclier de l'autre. Dans cette situation il adressa la parole aux Espagnols & aux Indiens qui bor-

doient le rivage. « Vous êtes témoins ,
» leur dit-il , que je prends possession
» de cette partie du Monde pour la
» Couronne de Castille , & je la lui con-
» serverai avec cette épée ».

Après cette cérémonie , il rassembla son monde , se mit en marche , soumit plusieurs riches Caciques , embarqua ensuite tous les gens , pour avancer sur les côtes du golfe , où il étoit , & qu'il avoit nommé *Saint-Michel* : mais , à peine eut-il quitté le rivage , qu'une furieuse tempête le jeta dans le plus grand péril qu'il eût jamais effuyé. Les Indiens qui étoient très-bons nageurs , se jetterent dans l'eau , attachèrent les canots deux à deux , afin qu'ils fussent plus en état de résister aux flots. Ils les conduisirent ensuite entre plusieurs petites isles où ils les amarrèrent aux arbres & aux rochers. Les eaux ayant augmenté pendant la nuit , les isles en furent toutes couvertes. Comme les Espagnols & les Indiens avoient passé la nuit sur des rochers , ils furent consternés , lorsque le jour parut , de voir une partie de leurs canots brisés , d'autres entr'ouverts , remplis de fable & d'eau. Le bagage & les vivres avoient été em-

portés par la violence des flots. On arracha l'écorce des arbres, on les hacha avec des herbes & l'on s'en servit pour boucher les fentes qui étoient aux canots ; on entreprit de gagner la terre avec de si fragiles vaisseaux, en suivant les Indiens qui les précédoient à la nage. Nugnez, aussi pressé par la faim que ses compagnons, ordonna que l'on abordât sur les terres de quelque pays fertile. Les Indiens qui conduisoient les Espagnols à la nage abordèrent sur les terres d'un Cacique nommé *Tomacô*. Les habitants du pays voulurent s'opposer à leur descente : mais Nugnez se mit à la tête de ses plus braves gens, avec les chiens qui étoient aussi fort affamés, & fit un carnage effroyable des Indiens : le Cacique même y fut blessé : ce malheur ne fit qu'augmenter sa fureur : mais ayant appris par la suite, que les Espagnols avoient bien traité ceux qui les avoient reçus civilement, il leur envoya son fils avec des vivres & un présent si considérable, qu'à son seul aspect, les Espagnols oublièrent toutes les fatigues. Il consistoit en six cents quatorze pesos d'or & deux cens quarante perles d'une grosseur extraor-

dinaire. Les perles avoient le défaut d'être un peu ternies, parce que les Indiens avoient l'habitude de mettre les huitres au feu pour les ouvrir. Le Cacique, voyant l'admiration des Espagnols pour un objet dont il faisoit peu de cas, leur en fit pêcher douze marcs dans l'espace de quatre jours. Il dit à Nugnez qu'on en trouvoit de plus grosses encore dans l'isle qui n'étoit éloignée que de cinq lieues, & que toute cette côte qui s'étendoit fort loin au Sud étoit remplie d'or & d'autres richesses : mais il lui conseilla d'attendre, pour la parcourir, une saison où la mer fût plus tranquille. Les Espagnols, rebutés par les fatigues qu'ils venoient d'essuyer, préférèrent leur chef de les reconduire au Darien. Il y consentit & prit une autre route que celle qu'il avoit suivie, afin d'acquérir une parfaite connoissance du pays. Il traversa de nouvelles montagnes habitées par des peuples si sauvages qu'ils n'avoient entr'eux aucune communication. Les Espagnols étoient obligés de s'ouvrir un passage, les armes à la main, & de faire dévorer par leurs ennemis ceux qui, après avoir opposé une résistance inutile,

prenoient la fuite : mais ils traitoient avec douceur ceux qui leur fournissoient des vivres & de l'or. Enfin ils rejoignirent la Colonie du Darien le 29 Janvier 1513, avec plus de quarante mille pesos d'or qu'il rapportoient de la dépouille des Indiens.

Nugnez ne tarda pas à faire informer le Roi & ses ministres des découvertes qu'il avoit faites. Ceux qu'il chargea de porter ces nouvelles à la Cour présenterent au monarque une très-grande quantité d'or & de perles. Le Roi fut si satisfait de la conduite de Nugnez, qu'il ordonna à ses ministres de ne pas la laisser sans récompense : mais la Cour instruite que la Colonie du Darien méritoit beaucoup d'attention, en avoit donné le Gouvernement à *Pedrias d'Avila*, Officier de naissance & de mérite, qu'on croyoit capable de faire respecter l'autorité souveraine dans ce pays. Ce nouveau Gouverneur étoit déjà parti, lorsque les députés de Nugnez arriverent en Espagne.

La Flotte qu'on lui avoit confiée étoit de quinze vaisseaux bien équipés ; il mena avec lui un Franciscain sacré sous le titre d'Evêque de Terre-

Ferme, un nombre assez considérable de missionnaires & de six mille hommes de guerre. Il avoit pour Grand-Prévôt, cet Enciso dont on a déjà parlé. Le choix du dernier parut d'un mauvais augure pour Naguez c'étoit son ennemi déclaré. Parmi les autres Officiers qui accompagnoient le Gouverneur, l'on comptoit Fernandez d'Oviedo y Valdez, Auteur d'une Histoire du Nouveau-Monde, qui est une des principales sources d'où les Historiens postérieurs ont tiré leurs lumières. Pedrarias, en arrivant, fut fort étonné de la simplicité de Naguez dont la réputation faisoit tant de bruit. Il avoit une simple camisole de coton, des caleçons de toile, des souliers de corde, & étoit occupé à faire couvrir de feuilles une simple case qui lui servoit de demeure. C'étoit par cette simplicité qu'il étoit devenu la terreur de tant de Nations & s'étoit attaché les Habitans de la Colombie. Le Nouveau Gouverneur ne s'étoit pas attendu à débarquer si facilement; mais Naguez dit qu'il étoit disposé à se soumettre aux volontés du Roi. Cependant tous les Habitans de la Colombie murmurèrent. Il se fit des assemblées,

& Nugnez se vit le maître de faire prendre les armes à tout le monde en sa faveur : mais ayant pris le parti de la soumission , il ne voulut même pas qu'aucun de ses gens parût armé devant le Gouverneur ; alla lui-même au-devant , lui fit un compliment respectueux , le conduisit dans sa cabane , lui servit un repas de cassave , de fruits & de racines avec de l'eau du fleuve Darien pour toute liqueur. Le jour suivant le Gouverneur s'occupa à vérifier ce qu'on avoit publié des conquêtes & des entreprises de Nugnez. La mer du Sud étoit découverte & tout le pays jusqu'à cette mer étoit soumis : mais ceux qui accompagnoient le Gouverneur furent fort étonnés lorsqu'ils apprirent ce qu'il en avoit coûté à la Colonie du Darien pour s'enrichir.

Peu de jours après , le Gouverneur fit publier l'ordre qu'il avoit apporté d'examiner & de juger le procès de Nugnez & d'Enciso. On arrêta Nugnez , on examina les charges contenues dans le mémoire d'Enciso contre lui. Le Conseil le condamna d'abord à une très-grosse amende & le mit en liberté. Pedrarias continua cependant ses instruc-

tions pour former de nouvelles peuplades dans les lieux dont on lui faisoit connoître les propriétés. Il paroissoit vivre avec Nugnez dans la meilleure intelligence ; mais il écrivit au Roi que la Colonie du Darien n'étoit pas , à beaucoup près si florissante que Nugnez l'avoit annoncé. Avec sa lettre les anciens habitans en firent partir une autre qui contenoit des plaintes contre les nouveaux Officiers. Il est certain que Pedrarias avoit trouvé la Colonie dans un état très - florissant : tout le monde y jouissoit d'un état fort heureux. On n'y voyoit que des fêtes : on n'entendoit que des chants de joie au son de toutes sortes d'instrumens. Les terres étoientensemencées & fournisoient assez de vivres pour la nourriture des habitans. Les Caciques étoient soumis & la plupart portoient tant d'affection à leurs vainqueurs, qu'un Espagnol pouvoit aller librement d'une mer à l'autre. Le Roi, démêlant la vérité au travers des nuages dont on vouloit la couvrir , écrivit l'année suivante à Pedrarias que pour reconnoître les services de Vasco Nugnez , il lui donnoit la place d'Adelantade dans la mer
du

du Sud & dans les Provinces de Panama & de Coyba : il ordonnoit qu'on lui obéît comme à lui-même , & , tout subordonné qu'il fût au Gouverneur-Général , il vouloit qu'on ne le gênât en rien sur ce qui regardoit le bien public. Le Monarque ajoutoit qu'il reconnoîtroit le zèle de Pedrarias pour sa personne , au traitement qu'il feroit à Nugnez , dont il lui ordonnoit de prendre les avis dans toutes ses entreprises.

Des ordres si précis & si flatteurs en même temps pour Nugnez ne firent qu'avancer sa perte. Pedrarias avoit un caractère tout opposé à celui de l'Adelantade , & étoit fort éloigné de la douceur qui avoit attiré tant d'amis à celui-ci. Oviedo étoit retourné secrètement en Espagne pour y porter ses plaintes contre le Gouverneur : Nugnez avoit écrit de son côté , & se plaignoit aussi de Pedrarias. Le Ministre chargé des affaires des Indes Occidentales entreprit de les réconcilier ; mais ses soins furent inutiles. Pedrarias forma la résolution de perdre un homme dont le mérite lui caufoit beaucoup d'ombrage. Il lui fit un procès criminel , dans lequel on lui attribua la cause de la

mort de Nicueffa, & on lui reprocha les violences qu'il avoit exercées contre Encifo : on y ajouta le crime de félonie, qu'on fit confister dans l'intention supposée d'usurper les Domaines

Nugnez a
la tête tran-
chée.

du Roi. Envain Nugnez se récria contre ces imputations, il eut la tête tranchée à Sainte-Marie du Darien, à l'âge de 42 ans. L'injustice de Pedrarias fit perdre au Roi d'Espagne le meilleur Officier qu'il eût dans les Indes. Ce qu'il avoit fait en si peu d'années, ne laissa aucun doute qu'il n'eût en peu découvert & conquis le Pérou, si la Cour ne lui eût pas ôté le Commandement, lorsqu'il se dispoisoit à partir pour cette expédition.

Les Peres de Saint-Jérôme qui, comme nous l'avons dit, jouissoient alors d'une grande autorité dans les Indes, témoignèrent un vif ressentiment contre Pedrarias : ils lui écrivirent d'une manière à lui faire connoître ce que toute l'Amérique pensoit de sa conduite. Ils ajouterent qu'il avoit oublié les ordres du Roi, qui l'obligeoient de ne rien faire sans la participation du Conseil de sa Province : mais ces avis venoient trop tard ; l'infortuné Nugnez

n'étoit plus. Las Casas reproche à Pedrarias d'avoir dévasté tout le pays depuis le Darien jusqu'au lac Nicaragua, ce qui fait plus de cinq cents lieues de terrain très-peuplé, très-riche & très-fertile. Il l'accuse encore d'avoir exercé contre les Indiens des cruautés qui font frémir la nature. Un homme de son caractère ne se voyoit qu'avec impatience soumis à plusieurs Gouverneurs : il voulut secouer un joug qui bleffoit son ambition, fit détruire Sainte-Marie du Darien, chargea Diego d'Espinosa, en 1518, de se rendre à Panama & d'y bâtir une ville. Il écrivit en même temps au Roi que le lieu où la Colonie de Sainte-Marie avoit été fondée n'étoit pas propre pour un établissement, & qu'il étoit de l'intérêt de sa Majesté de transporter le siège Episcopal à Panama. Ayant reçu des réponses favorables l'année d'après, il envoya ordre à Oviedo, qui commandoit alors sur le Darien avec la qualité de son Lieutenant, de transporter à Panama tous les habitans de Sainte-Marie. Les autres établissemens ne tarderent pas à se former dans un pays si riche.

ARTICLE II.

Nouveau Royaume de Grenade.

CE Royaume est compris dans la partie de l'Amérique Méridionale qui fut découverte peu à près les isles. Il s'étend depuis le quatrième degré de latitude septentrionale jusqu'au douzième , & depuis le quarante - deuxième degré vingt minutes , jusqu'au soixantième de longitude occidentale. Il est borné au Levant & au Nord par l'Océan , au Sud-Ouest & au Nord-Est par l'Orinoque & l'Audience de Quito , au Couchant par la Province de Darien ou le Royaume de Tierra-Firme proprement dit , le golfe de Darien & la mer du Sud. Il est partagé en plusieurs Provinces , qui sont le *Nouveau Royaume de Grenade* , proprement dit , *Choco* , *Cartagène* , *Sainte-Marthe* & *Cumana*.

§. I.

*Le Nouveau Royaume de Grenade ,
proprement dit.*

CETTE Province occupe la partie Méridionale du Royaume, est bornée, au Nord, par celle de Venezuela & de Cumana, du Sud-Ouest au Nord-Est par le fleuve d'Orinoque, & au Couchant par le Popayan. Son étendue du Midi au Nord est de deux cents lieues. Le fleuve de la Magdeleine arrose la partie Occidentale du Midi au Nord. C'est cette partie qui est habitée par les Espagnols. Celle qui est à l'Orient consiste dans de vastes plaines, & s'étend le long du fleuve Orinoque : elle est habitée par divers peuples Indiens peu connus, & qui vivent dans l'indépendance. Les Missionnaires ont établi des Missions parmi eux, & en ont attiré plusieurs à la Religion Catholique. La partie Occidentale est entrecoupée par diverses montagnes, où l'on trouve des mines d'or, de cuivre, d'argent & des émeraudes. Les mines d'argent sont aux environs de la Capitale : plus on y

travaille, plus on y fait de découvertes. Les vallées sont couvertes de pâturages, où l'on élève des chevaux & des mulets : on y recueille en outre beaucoup de grains & de fruits.

Santa-Fé est la Capitale de ce Royaume. On lui a donné le surnom de *Bogota*, à cause des Indiens qui habitent aux environs. Elle est située sur la rivière de Bogota, à seize lieues au Levant de son embouchure dans le fleuve de la Magdeleine. Elle est à quatre-vingts lieues au Levant de la mer du Sud, & à soixante au Midi de Carthagene sur la mer du Nord. Les Espagnols la fondèrent en 1536. C'est le siège du Vice-Roi de ce canton & de l'Audience Royale, dont il est Président. L'Archevêque y fait sa résidence : il y a une Université.

Les autres principales villes de cette Province sont la *Trinidad*, située sur la gauche de la rivière de la Magdeleine, *Mevieda* & *Pampeluna*, où il y a des Colleges; *Tanja*, située à trente-lieues au Nord-Est de Santa-Fé, Capitale d'un district où l'on trouve beaucoup de veines d'or & d'émeraudes : les Dominiquains & les Cordeliers y ont des

DES AMÉRICAINS. 391
Couvents ; enfin, *Vittoria de Los Remedios*, dont le territoire abonde en mines.

§. II.

Choco.

CETTE Province faisoit partie de celle de *Popayan* ; mais elle en fut séparée en 1730 pour faire un Gouvernement particulier. Elle est bornée au Nord par le golfe de Darien & la Province de Carthagene ; au Levant & au Midi par le *Popayan* ; au Couchant par la côte de la mer du Sud & par la Province de Darien. Son étendue du Midi au Nord est d'environ cent lieues : sa plus grande largeur , du Levant au Couchant , est d'environ soixante. La rivière d'Atrato l'arrose du Midi au Nord , depuis sa source jusqu'à son embouchure dans le golfe Darien. Elle est coupée par diverses montagnes qui abondent en mines d'or. On y trouve quelques petites villes habitées par les Espagnols ; mais la plus grande partie est peuplée d'Indiens de différentes Nations Indiennes.

§. III.

Partie Septentrionale du Popayan.

CETTE partie du Popayan , qu'on nomme aujourd'hui la Province d'*Antioquia* , a été séparée de la Méridionale , pour être attribuée à l'Audience du Nouveau Royaume de Grenade : elle dépendoit auparavant de celle de Quito. Elle est bornée au Nord par la Province de Carthagene , au Levant par le Nouveau Royaume de Grenade , au Midi par le Popayan Méridional , & au Couchant par la Province de Choco. Son étendue , du Midi au Nord , est d'environ cent cinquante lieues , & sa plus grande largeur , du Levant au Couchant , est de trente-quatre. La rivière de Rio - Cauca la traverse du Midi au Nord : on y trouve diverses montagnes.

Elle est partagée en quatre Bailliages , qui sont *Santa-Fé d'Antioquia* , *Quatro Cindades* , *Timena* & *Saint - Sébastien de la Plata*. Le premier , qui est le plus septentrional , tire son nom d'une ville qui est située sur la rivière de Cauca ,

à soixante-quinze lieues au Nord-Ouest de Santa-Fé de Bogota. C'est la principale ville de ce canton.

La Province de Carthagene appartient à la Nouvelle-Grenade : mais, pour suivre les positions géographiques, nous en avons parlé au Royaume de Tierra-Firme proprement dit, & nous y renvoyons le lecteur.

§. I V.

Sainte-Marthe.

CETTE Province est bornée au Couchant par le fleuve de la Magdeleine : elle a la mer du Nord au septentrion ; la Province de Venezuela au Levant, & le Nouveau Royaume de Grenade au Midi. Elle s'étend l'espace de cent trente lieues du Midi au Nord, & celle de quatre-vingt du Levant au Couchant. L'air est extrêmement chaud sur la côte ; mais il est rafraîchi dans l'intérieur du pays par les montagnes qui sont presque toujours couvertes de neiges. Celle de Sainte-Marthe passe pour une des plus hautes du monde. On prétend que le bas

de cette montagne est habité par des hommes qui sont d'une tres-petite stature. Le pays des montagnes est stérile & pierreux ; mais on y trouve des pierres précieuses & des mines d'or. Le reste du pays est assez bon : l'on y trouve des pâturages assez gras.

La Province est partagée en plusieurs districts , où l'on trouve encore un assez grand nombre d'Indiens que les Espagnols n'ont pu soumettre. Il y a cinq ou six villes. Celle de Sainte-Marthe en est la capitale. Elle est située près de la côte de la mer du Nord , sur une baie de sable. Elle étoit autrefois fort commerçante ; mais elle est aujourd'hui peu habitée. Le Gouverneur de la Province & les autres Officiers Royaux y font leur résidence. Il y a un Evêché , qui fut érigé en 1535 , & qui est soumis à la Métropole de Santa-Fé.

Un des principaux districts de cette Province est celui qu'on appelle *Rio de la Hacha* : il s'étend vers le Nord-Est. Son terroir est assez fertile : on y trouve des mines d'or & de sel. Il y a des bêtes féroces dans les forêts & des crocodilles dans les rivières. Ce district

prend son nom d'une ville qui a été nommée autrefois *Nuestra Señora de Las Nieves*, ou de *Las Remedios* : elle est située sur le haut d'une colline à quatre lieues au Levant de Sainte-Marthe, au bord de la rivière de même nom, à 8 un mille de la mer du Nord. On n'y compte que cent maisons : il y a un College. Les Indiens ont quelques bourgades aux environs et vers la côte : ils s'occupent à la pêche des perles.

§. V.

Venezuela.

LES Espagnols qui découvrirent cette côte vers la fin du quinzième siècle, y trouverent un village d'Indiens nommé *Cono* ou *Cazo*, bâti sur des pilotis dans de petites isles comme Venise, ce qui les engagea à l'appeller *la petite Venise* ou *Venezuela*, nom qui a passé à la Province.

Cette Province est bornée au septentrion par la mer du Nord, au Levant par la Province de Cumana, au Midi par la Nouvelle Grenade, & au Couchant par une chaîne de montagnes qui

la sépare de la Province de Sainte-Marthe. Elle a environ cent cinquante lieues d'étendue du Levant au Couchant & cent du Midi au Nord. Le terroir y est communément fertile en grains : il y a de fort bons pâturages ; mais sa principale richesse consiste dans l'excellent cacao, qu'on y recueille. Le golfe de Venezuela qu'on voit dans sa partie Occidentale , a environ vingt lieues d'ouverture au Nord. Il communique au Midi par un canal étroit & dangereux au lac de *Maracaybo* qui coupe la Province par le milieu & qui a 30 lieues de long : il est à-peu-près de figure ovale. Cette Province dépend pour le Civil de l'Audience de Saint-Domingue. Venezuela , ancienne Capitale du pays , fut bâtie par les Espagnols sur la côte de la Province. Elle fut d'abord très-florissante : mais elle est déchue. Il y avoit autrefois un siège épiscopal , qui fut transféré à *Léon des Caraques*. *Maracaybo* est la capitale de la Province. C'est une ville très-riche. Elle est située sur le bord occidental d'un lac qui porte le même nom : elle contient sept à huit mille habitans , dont le principal commerce consiste en cuirs ,

en cacao & en tabac. Les Flibustiers François la pillèrent en 1666 & 1678. A l'extrémité méridionale, du même lac & sur le bord oriental est le bourg de Gibraltar : l'air y est mal sain ; mais on y recueille le meilleur cacao de l'Amérique & le meilleur tabac d'Espagne.

Le pays de Caracos ou des Caraques est compris dans la Province de Venezuela. Il s'étend dans le Levant, vers l'espace de soixante lieues, le long de la côte de la mer du Nord. Il est rempli de montagnes & de vallons où l'on recueille beaucoup de cacao. Les Espagnols, qui le font cultiver par des Nègres, habitent dans la ville de *Caracos* ou *Caracas*. Elle est située dans une vaste plaine remplie de pâturages, au dixième degré trente minutes de latitude septentrionale, & au quarante-neuvième de longitude occidentale. L'Evêché de Venezuela y a été transféré, & le Gouverneur de la Province y fait souvent sa résidence. Les Espagnols ont encore plusieurs autres villes dans cette Province ; mais elle n'en a rien de remarquable.

§. VI.

Cumana ou Nouvelle Andaloufie.

CETTE province est la plus Orientale de celle que les Espagnols possèdent le long de la côte septentrionale de la mer du Nord, dans l'Amérique Méridionale. Elle dépend, comme la précédente, de l'Audience de Saint-Domingue pour le Civil. Elle est bornée au Septentrion & au Levant par la mer du Nord qui la sépare du Nord de l'île Marguerite. Les embouchures de l'Oриноque, qui la bordent au Sud-Est, la séparent de la Guiane : elle est séparée de la Nouvelle Grenade, vers le Midi par de vastes plaines qui sont toutes inondées dans le temps des pluies, & elle a la Province de Venezuela au Couchant. Son étendue, du Levant au Couchant, est d'environ quatre-vingts lieues : celle du Midi au Nord est encore plus grande ; mais elle n'est pas connue dans cette partie.

La Nouvelle Andaloufie est arrosée par plusieurs rivières. Les Espagnols, qui en sont les maîtres depuis l'an 1508,

y recueillent du tabac & des perles. Ils ne sont maîtres que des côtes & y ont peu de villes. L'intérieur est habité par des Indiens indépendans.

La principale ville de ce pays est *Comana*, *Cumana*, ou la *Nouvelle Cordoue* : elle est située sur la côte de la mer du Nord. C'est la Capitale d'un district particulier. Le Gouverneur de la Province réside à Saint-Thomas, ville située sur la droite de l'Orinoque. Paria est un autre district qui occupe la partie Orientale de la Province, vers les embouchures de l'Orinoque. Il donne son nom à un golfe qui le sépare de l'isle de la Trinité. Le terrain, qui s'étend à la gauche de l'Orinoque, & qui a plus de quarante lieues d'étendue du Sud-Est au Nord-Ouest, est coupé par divers canaux qui font les bouches de ce fleuve.

§. VII.

Climat, habitans, productions.

CE pays, en général, est fort chaud & fort humide. Il y a régulièrement deux étés & deux hivers. Le premier

été commence au mois de Décembre & dure jusqu'à la fin de Février; l'hiver qui succede dure jusqu'à la fin de Mai, & fait place au second été qui dure jusqu'à la fin de Septembre : un autre hiver commence ensuite, & dure jusqu'au mois de Novembre inclusivement. C'est moins le froid que la pluie qui forme cette différence. Dans les deux étés, l'air est d'une sérénité continuelle, & la pluie est continuelle la nuit pendant les deux hivers : il pleut rarement le jour. Cette pluie est accompagnée d'horribles éclats de tonnerre, & d'impétueux combats entre les vents du Nord & du Sud.

Lorsque les Espagnols arriverent dans ce pays, ils le trouverent habité par des barbares de différentes nations qui étoient gouvernés par de petits Rois ou Caciques. Quelques-uns construisoient leurs cabanes sur des arbres, au milieu des eaux dont leurs champs sont inondés. Les uns vivoient de la chasse, les autres cultivoient la terre. Ils avoient en général un caractère fort doux, & il régnoit une grande police dans leurs habitations. Les montagnes étoient habitées par des nations féroces & belliqueuses.

Les Indiens de la Nouvelle Grenade ont la taille haute & bien prise : ils sont agiles & laborieux. Leurs femmes sont belles & plus blanches que celles qui habitent les autres parties de l'Amérique Méridionale. Les deux sexes portent une espèce de manteau , s'enveloppent le corps d'une pièce d'étoffe, tressent leurs cheveux & les ornent de fleurs , ou de petites couronnes tissées de fleurs & de coton. Quelques-uns se couvrent même la tête d'un bonnet. Ils aiment la danse & le chant. On ne leur reproche point d'autre vice que le penchant au mensonge & un défaut général d'industrie pour les Arts. Ils ont des voisins qui sont féroces , lents , difformes & livrés à toutes sortes de vices. On assure même qu'ils étoient autrefois antropophages, & les premiers ont toujours eu de l'horreur pour ce qui blesse l'humanité. Ce pays, en général , ne manque point d'alimens ; mais ils n'y sont pas abondans. Les premiers Espagnols y trouverent plusieurs peuples qui se nourrissoient de grosses fourmis & qui en élevoient pour cet usage. On ne connoît pas assez l'intérieur des terres pour que l'on puisse entrer dans

de plus grands détails sur les mœurs & les usages des naturels de ce pays.

Derrière le Cap d'Araya, qui est vis-à-vis de la Sainte-Marguerite, on trouve la plus grande saline qui soit peut-être au monde. Elle n'est pas à plus de trois cents pas du rivage, & l'on y ramasse, dans toutes les saisons de l'année, un excellent sel : il est cependant moins abondant dans les temps de pluie. Les opinions varient beaucoup sur l'origine de ce sel. Quelques-uns croient que les flots de la mer, poussés dans l'étang par les tempêtes, n'ayant point d'issue pour en sortir, y sont coagulés par l'ardeur du soleil, comme il arrive dans les salines artificielles de France & d'Espagne. D'autres prétendent que les eaux de la mer s'y rendent par des conduits souterrains. Ce sel est si dur, qu'on n'en peut tirer que par le moyen du fer. Quoique la saline soit dans un lieu fort uni, elle est bordée de plusieurs côtés par de hautes montagnes : tout le pays est d'ailleurs fort sec, sans aucune apparence de sources ou de ruisseaux. Il y a dans ce canton beaucoup de bêtes sauvages, telles que des cerfs, des chevres, des lapins & des animaux

inconnus à l'Europe. L'Espagne , pour se conserver la possession de ce pays , y a fait construire un fort qui est muni d'artillerie.

L'intérieur de ce pays est presque inconnu. Le Chevalier Raleigh entreprit d'y pénétrer en 1595. Il partit de Londres le 6 Février , arriva à l'isle de la Trinité le 23 Mars de la même année , y passa quatre jours sans aucune liaison avec les Espagnols & les Indiens : il trouva par la suite le moyen de lier avec les derniers , & apprit d'eux que la cruauté des Espagnols les faisoit haïr dans tout le pays ; qu'ils tenoient plusieurs Caciques dans les chaînes , & que , pour la moindre faute , ils leur faisoient dégoutter du lard bouillant sur la peau. Sur ces informations , Raleigh résolut d'attaquer le fort que les Espagnols avoient construit dans l'isle , & le prit dans une nuit. Il trouva cinq Caciques dans les chaînes & les tourmens , leur rendit la liberté & enleva le Gouverneur Espagnol. Il aborda sur les côtes du continent , traita les Indiens avec tant de douceur , qu'il en obtint tout ce qu'il voulut. Il trouva que ces peuples travailloient l'or avec tant d'in-

dustrie, sans le secours du fer, que leurs ouvrages auroient fait honneur aux meilleurs Orfèvres de l'Europe. Le pays étoit rempli d'une infinité de marais formés par les débordemens de l'Orinoque. Les eaux de ce fleuve étoient roussâtres & mal-saines, remplies de vers, de serpens & d'autres insectes : elles causerent la dysenterie à plusieurs de ses gens, qui en moururent. Les Indiens n'ignorent pas les mauvaises qualités de ces eaux, & en font cependant un continuel usage : ils n'en prennent pour faire leur provision que vers midi, parce que l'ardeur du soleil les a purifiées. Les eaux des rivières sont aussi fort dangereuses. Raleigh prit un interprète : il acquit, par ce moyen, une connoissance assez exacte de l'intérieur des terres jusqu'au Pérou, & depuis l'Orinoque jusqu'à la rivière des Amazones. Persuadé que ce pays étoit fort riche, il résolut d'y pénétrer, parvint en peu de temps à l'embouchure de l'Orinoque. Selon lui, ce grand fleuve se divise en seize bras avant d'arriver à la mer. Les isles que forment ces différens bras sont habitées par des Indiens de différentes Na-

Le fleuve
Orinoque.

tions & qui sont presque toujours en guerre. Ils construisent aussi des cabanes dans les arbres, où ils habitent pendant l'hiver, pour se mettre à l'abri des inondations de l'Orinoque, qui monte environ vingt piés au-dessus des terres. Cette inondation les empêche d'ensemencer le terrain. Ils font du pain avec de la moëlle de Palmite, qu'ils mangent avec du poisson, de la viande que leur procure la chasse, & des fruits. Les *Cuparis* & les *Macureos* qui habitent les bords de l'Orinoque, sont très-renommés pour leur adresse & leur courage. Avant l'arrivée des Européens, ils se faisoient une guerre continuelle; mais l'intérêt commun les a réunis contre leurs ennemis. A la mort de leurs Caciques, ils commencent le deuil, dit Raleigh, par de grandes lamentations. Ils ne les enterrent pas, laissent le corps pourrir, & lorsque les chairs sont entièrement consumées, ils ornent le squelette de ses plus précieux joyaux, mettent des plumes de diverses couleurs au bras & aux jambes, & le suspendent dans sa cabane. Les *Aronacas* qui habitent la rive méridionale du fleuve, réduisent en poudre les os de leurs parents morts, la

mettent dans une liqueur & l'avalent. Raleigh remonta le fleuve : il en trouva les bords d'une beauté ravissante, vit dans les terres des plaines remplies de gibier & de différentes especes de bestiaux : mais il y a des serpens d'une grosseur monstrueuses. Un jeune Nègre voulut passer à la nage sur une des rives, il fut dévoré en y arrivant.

Raleigh rencontra plusieurs canots Indiens qui, le prenant d'abord pour un Espagnol, voulurent prendre la fuite : mais ayant appris qu'il n'étoit point de cette Nation, ils aborderent son vaisseau & lui fournirent des vivres. Un Cacique le joignit avec quarante Indiens, lui fournit toutes sortes de provisions : Raleigh lui fit boire du vin d'Espagne dont le Cacique ne cessoit d'admirer le goût. On lui demanda une route sûre & courte pour la Guiane : il offrit aux Anglois de les conduire à sa bourgade en leur promettant un secours que la fortune sembloit avoir réservé pour eux. En y arrivant il leur fit boire d'une liqueur qui les enivra presque tous. Raleigh dit qu'elle est composée de poivre de l'Amérique & du suc de plu-

sieurs herbes qu'on laisse clarifier dans de grands vases. Le Cacique & les Indiens s'enivrèrent aussi.

Après cette fête le Cacique fit paroître devant les Anglois le secours dont il leur avoit parlé. C'étoit un Indien fort âgé : ils n'en conçurent pas une haute idée sur sa figure : mais il connoissoit parfaitement tous les détours de l'Orinoque, & il pouvoit leur faire éviter les sables, les rochers & les islot qu'on ne cesse d'y rencontrer. Raleigh le regarda comme un présent du Ciel. Les Anglois dans leur route sur l'Orinoque, rencontrèrent plusieurs Nations Indiennes ; mais ils n'eurent pas le tems de connoître leurs mœurs & leurs usages. Ils s'arrêterent dans une bourgade où ils trouverent un Cacique de cent dix ans : il étoit si robuste, qu'après avoir fait quatorze milles à pié pour venir au-devant de ses hôtes, il retourna avec eux à sa bourgade sans paroître fatigué en aucune manière. Il leur donna beaucoup de gibier, de racines & de fruits. Raleigh lui apprit le projet qu'il avoit formé d'affranchir les Indiens de la tyrannie des Espagnols, & lui demanda des instructions sur la

Guiane. Le Cacique lui répondit que le pays où il étoit faisoit partie de la Guiane; que depuis l'arrivée des Espagnols toutes les Nations Indiennes s'étoient réunies avec l'intention de diriger leurs forces contre eux. Raleigh eut soin de faire annoncer à tous les Caciques qu'il n'avoit d'autre intention que de faire la guerre aux Espagnols, & en obtint tous les rafraîchissemens qu'il pouvoit desirer. Il parcourut différens pays tous plus beaux les uns que les autres, & assure, sur des témoignages qu'il donne pour certains, qu'on trouve sur les bords d'une rivière nommée *Caora*, une Nation d'Indiens qui ont la tête tout d'une pièce avec les épaules. Il ajoute que cette Nation monstrueuse est la plus redoutable de l'Amérique Méridionale. Il assure encore qu'il vit deux montagnes qui étoient jaunes comme de l'or; mais qu'il n'en approcha pas assez près pour juger de quelle manière elles étoient formées. Ce Voyageur dit que la Guiane est un des plus beaux pays du monde, qu'il est riche en or & en marchandises propres pour le commerce : on y trouve les plus belles vallées du monde : le terrain y est

est très-fertile : on y respire un air si pur qu'on y trouve plusieurs vieillards qui ont au-delà de cent ans. Il dit que dans le cours de son voyage, qui fut de plusieurs mois, aucun de ses compagnons ne fut malade : on y trouve du coton, de l'herbe à foie, du baume, du poivre, diverses sortes de gommes, du gingembre & quantité d'autres productions qui ne sont dues qu'à la nature. Selon lui, ceux qui seront assez heureux pour faire la conquête de ce pays, y trouveront des richesses, & pour le moins aussi considérables que celles que les Espagnols ont trouvées au Pérou. Nous n'avons donné ici l'extrait du Voyage de Raleigh que pour présenter l'idée d'un pays qui est très-peu connu. Les Espagnols y formerent un établissement peu après qu'ils l'eurent découvert : ce fut vers la fin du seizième siècle. Les Français s'y établirent en 1624. Quelques marchands de Rouen y envoyèrent une Colonie de vingt-six hommes qui s'établirent sur les bords de la rivière de *Tinamary*, qui se jette dans la mer par les cinq degrés & demi de latitude septentrionale. Deux ans après d'autres Marchands de la même

me Nations s'établirent sur la rivière de *Conamara*. On y envoya dans la suite des renforts d'hommes & des munitions qui augmentèrent beaucoup ces deux Colonies. Plusieurs autres Marchands obtinrent de Louis XIII. des Lettres Patentes qui les autorisoient à faire seuls le commerce de la Guinée : on envoya successivement près de huit cents hommes dans ce pays, pour découvrir de nouvelles terres & pour affermir les établissemens. Enfin Louis XIV. établit en 1669 une Compagnie des Indes Occidentales, lui donna par de nouvelles Patentes la propriété des îles & des autres terres habitées par des François dans l'Amérique Méridionale, & cette Compagnie prit possession de Cayenne & des autres pays. Nous parlerons d'une manière plus détaillée de cette île à l'Article des îles de l'Amérique Méridionale.

§. VIII.

Audience de Quito.

CETTE Audience est bornée au Nord par celle du Nouveau Royaume.

de Grenade, au Levant par le Brésil, au Midi par le Pérou, & au Couchant par la mer du Sud. Elle s'étend depuis le quatrième degré de latitude Septentrionale, jusqu'au sixième de latitude Méridionale, & depuis le deux cent quatre-vingt-dix-sept de longitude jusqu'au trois cents trente. Elle a du Midi au Nord plus de deux cents cinquante lieues communes de France, & près de huit cents du Levant au Couchant. Cette Audience est de la Vice-Royauté de la Nouvelle Grenade. Elle étoit autrefois de celle de Lima. La seule partie qu'on puisse dire bien peuplée, est celle qui s'étend entre les deux chaînes des montagnes des Cordelières des Andes. Ce canton peut avoir vingt lieues d'étendue du Levant au Couchant. Tout le reste du pays contient les vastes régions arrosées par le fleuve des Amazones & habitées par diverses Nations d'Indiens assez peu connues des Espagnols même. On partage cette Audience en six Provinces ou Gouvernemens, qui sont la Province de *Quito*, celle de *Popayan*, celle d'*Atacames*; celles de *Quixos* & de *Mainas*; enfin celle de *Jean Bracamoros*.

S. I X.

Province de Quito.

CETTE Province à environ cent trente lieues d'étendue du Midi au Nord : mais elle n'en a que quinze à dix-huit entre les deux chaînes des Cordelières qui la bornent au Levant & au Couchant. Elle a au Levant la Province de Popayan & au Midi celle de Jean Bracamoros. Les deux chaînes des Cordelières des Andes qui l'environnent y rendent l'air plus ou moins froid & le terrain plus ou moins fertile, à proportion qu'elles sont plus ou moins élevées. Il y en a quelques-unes où le froid, causé par la neige qui les couvre, est si aigu qu'on n'y voit ni plantes ni animaux. Dans le temps des pluies qui durent six mois de l'année, l'air y est plus froid que chaud. Il y a des volcans & des eaux thermales dans ces montagnes : on y trouve aussi des mines d'or.

Il n'y a pas de pays plus fertile dans toute l'Amérique Meridionale & qui soit mieux peuplé d'Indiens & d'Espa-

gnols. On y voit une multitude de métairies qui sont dans des plaines, dans des coulées & sur des montagnes. On y recueille de beaux fruits. Les plaines où l'air est temperé produisent beaucoup de maïs : dans les coulées & les vallées profondes, on cultive beaucoup de cannes de sucre. On fait avec leur jus une sorte de pâtille nommée *Raspaduras*, une espèce de miel & deux liqueurs, dont une appelée *Guarape*, n'est que le simple suc des cannes qu'on laisse un peu fermenter ; & l'autre une distillation connue sous le nom de *Rhum*. Les cannes de sucre sont fort tardives dans cette Province : on ne les coupe que trois ans après qu'elles ont été plantées. Elles ne donnent du fruit qu'une fois ; mais lorsqu'on l'a cueilli, on tire encore le germe nommé *Soca*, qu'on replante, & qui produit une nouvelle canne. Dans les montagnes où l'air est moins froid, on recueille du froment & de l'orge, toutes sortes d'herbes potageres & beaucoup de *Papas*. Il y a sur les sommets de très-bons pâturages où l'on voit une quantité étonnante de troupeaux. On fabrique en plusieurs endroits des draps, des étamines, une

espece de flanelle & des serges. Il n'est pas possible de fixer le climat du canton. Dans un endroit la chaleur est excessive, dans un autre, qui est à peu de distance, l'on ne voit que neige & glace. Dans les lieux où l'air est tempéré, jamais il ne devient froid, & la chaleur n'augmente point au-delà de son degré naturel. Il n'y a que les montagnes où l'air varie, soit par les vents qui y soufflent quelquefois avec violence, & rendent le froid très-piquant, soit par les rayons du soleil qui y causent une chaleur insupportable lorsqu'ils y dardent.

On divise la Province de Quito en neuf corrégimens ou districts que nous parcourerons en allant du Nord au Sud.

1°. *Saint-Michel d'Ibrara*. Sa Capitale porte le même nom. Elle est située dans une plaine fort spacieuse ; mais le terrain en est mou & humide : on y compte dix ou douze mille habitans. Les rues en sont larges & droites ; les maisons bâties de pierres ou de briques crues & couvertes de tuiles : les faubourgs sont habités par des Indiens qui y ont construit des baraques ou des

chaumières. L'Eglise paroissiale est belle & bien ornée. Il y a un College, trois Couvents d'hommes & un de filles. Outre cette ville, il y a huit principales habitations, qui sont, *Mira*, *Pimanpiro*, *Carangua*, *Saint-Antoine de Casangua*, *Salinas*, *Tumbabiro*, *Quilca* & *Caguaqui*. Ce corrégiment étoit autrefois plus étendu, il comprenoit celui d'*Quabato*, mais on en a formé deux, à cause de son excessive étendue. Dans des terres de la dépendance de *Mira*, on trouve des ânes sauvages qui se multiplient beaucoup. Les propriétaires des terres où ils se répandent, permettent qu'on leur fasse la chasse pour une petite récompense qu'ils exigent. Les chasseurs s'assemblent en grand nombre : une partie est à cheval, l'autre à pié ; ils font une battue pour resserrer les ânes dans quelque vallôn. Lorsque ces animaux se voient renfermés dans un cercle d'hommes, ils cherchent à se sauver : l'un d'eux n'a pas plutôt fait une ouverture, que tous les autres le suivent à la file : c'est le tems qu'on prend pour leur jeter des lacs. On les renverse à mesure qu'on les arrête, on leur met des entraves aux jam-

bes, & on les laisse dans cette situation pendant le reste de la chasse. Pour les emmener plus facilement on les accouple avec des ânes domestiques. Lorsqu'ils sont en liberté, on a beaucoup de peine à en approcher; ils ruent & mordent avec adresse. D'ailleurs, le meilleur cheval les atteint difficilement à la course; mais, si-tôt qu'ils sont chargés, ils perdent leur légèreté, leur air farouche, deviennent paisibles & prennent cet air de lenteur, de stupidité qui est comme l'appanage de leur espèce. Lorsqu'ils sont libres, ils ne peuvent souffrir qu'un cheval approche d'eux. S'ils en voyent paroître un dans la plaine où ils sont en troupe, ils se jettent dessus, sans lui donner le temps de fuir, & ne cessent de le mordre que quand il est mort. Lorsqu'on passe près de leur retraite, on est ébourdi par leur cris qui sont encore augmentés par les échos des collines & des vallées.

2°. Otabalo comprend huit Habitations ou Paroisses, qui sont *Cayamba*, *Tabacundo*, *Otabalo*, *Atenasqui*, *Cotacacha*, *San-Pablo*, *Tocacho*, & *Vikunqui*.

Le bourg d'Otabalo qui lui donne son nom est très-considérable : il contient dix-huit à vingt mille habitans , la plupart Espagnols. Le reste est composé de familles Indiennes. Le terroir de ce corrégiment est fort cultivé : il y a peu de moulins à sucre ; mais les fabriques d'étoffes y sont en grand nombre & très-riches. On y fait des toiles de coton , des pavillons de lit , des courtes-pointes damassées, les unes rayées , les autres tout-à-fait blanches. Tous ces ouvrages qui sont de coton passent dans les autres Provinces.

On nourrit dans cette Jurisdiction quantité de chevaux, de vaches & de brebis. L'herbe étant arrosée par une multitude de ruisseaux est toujours fort tendre. La maniere de semer l'orge & le froment est fort singuliere. On divise un champ labouré en quarrés qui sont formés par deux sillons tirés en pente , à quelque distance l'un de l'autre. Dans ces sillons on fait des trous à un pié de distance les uns des autres , & l'on met dans chacun cinq ou six grains de semence. Cette méthode est un peu longue ; mais on en est dédommagé par l'a-

bondance de la récolte qui est ordinairement de cent cinquante pour un.

30. Le corrégiment de Quito est composé de vingt-cinq Paroisses, sans y comprendre la ville; *Saint-Jean-l'Evangéliste, Sainte-Marie-Magdeleine, Chilogalle, Cono-Coto, Zambiza, Pin-tac, San-Golqui, Amaguanna, Guapulo, Cumbaya, Coto-Collao, Duembo, Pifo, Yaruqui, le Quinche, Guayllabamba, Machache, Aloasi, Aloa, Vyumbicho, Alangasi, Pomajque Lulumbamba, Perucho, Colacali & Tumbaco.*

La ville de Quito, Capitale du pays, est située à trente-cinq lieues au Levant de la mer du Sud, sur le penchant d'une montagne qu'on dit être une des Cordelières, dans un terrain sec, sablonneux, inégal, ce qui fait que ses rues sont irrégulières. Les Espagnols la bâtirent en 1534. Elle est grande, riche, bien peuplée & assez commerçante; mais le commerce ne se fait que par les Indiens qui l'habitent ou qui sont établis aux environs : les Espagnols qui l'habitent sont fainéans. Le mélange de ces Nations forme diverses nuances de couleurs parmi les habitans qui sont au nombre de cinquante à

soixante mille. Les Blancs forment la sixième partie, le tiers est de Métifs. Un autre tiers est composé des Indiens, & le reste de diverses races. Le nombre des Indiens est diminué depuis quelques années.

Il y a dans cette ville quatre principales rues qui sont droites & abouissent à une grande place : les autres sont tortueuses; la plupart sont pavées. Toutes les maisons sont à un étage, grandes, bâties de briques crues, ou de terre : mais elles sont bonnes & solides. Les Eglises sont fort belles. La Cathédrale fut érigée en Evêché en 1545, sous la Métropole de Lima. Son Chapitre est fort riche. L'Evêque, qui a le privilège d'administrer la Vice-Royaume de Lima, lorsqu'elle est vacante, a un des plus grands Diocèses du monde : il comprend toute l'Audience de Quito, excepté la Province de Popayan. Le Palais Episcopal est dans la grande place, où l'on voit aussi la Cathédrale, le Palais de l'Audience & l'Hôtel de Ville. Il y a plusieurs autres places qui ne sont pas si spacieuses.

L'Audience de Quito est composée

d'un Président , du Gouverneur de la Province, de quatre Auditeurs, d'un Fiscal & autres Officiers. On peut appeler de son Jugement au Conseil suprême des Indes à Madrid.

Outre la Cathédrale , il y a plusieurs Paroisses à Quito , & plusieurs Maisons Religieuses de l'un & de l'autre sexe. Elles sont toutes riches , bien bâties. Il y a une Université fondée par Philippe II , Roi d'Espagne.

Il y a dans cette ville des familles très-distinguées & qui tirent leur origine des premiers Conquistadors : elles se sont conservées dans leur lustre , sans aucun mélange avec celles d'un rang inférieur. Il y a peu de Nègres à Quito , parce que les Indiens du pays cultivent les terres. On appelle *Métifs* ceux qui sont issus d'Espagnols & d'Indiennes : Ils sont plus considérés que les Indiens & les Nègres ; mais beaucoup moins que les Blancs : ils passent ici pour Blancs dès la seconde génération. Ils ont cependant toujours quelque marque qui les déceles lorsqu'on y regarde de près, Les véritables Espagnols devraient

avoir la plus grande considération; mais leur paresse les rend si pauvres, qu'ils n'en ont aucune. L'exercice d'une profession, quelle qu'elle soit, leur paroît avilir leur dignité, qui, selon Ulloa, consiste à n'être ni noirs, ni bruns, ni couleur de cuivre. Les Métifs, moins orgueilleux, apprennent divers métiers & s'appliquent aux Arts. Ils deviennent Orfèvres, Peintres, Sculpteurs, &c.; & laissent aux Indiens les ouvrages purement mécaniques. Plusieurs excellent dans la peinture & la sculpture. On a vu un métif Peintre, dont les tableaux ont acquis de l'estime en Europe, même à Rome où quelques-uns sont parvenus. Ils ont en général un talent singulier pour l'imitation, & l'on est d'autant plus surpris de la perfection avec laquelle ils y réussissent, que le plus souvent ils n'ont pas les instrumens nécessaires. La plupart des Indiens sont Cordonniers, Maçons, Tisserands, &c.; c'est d'eux qu'on tire tous les ouvrages de cette nature. Il y en a qui sont Barbiers, & saignent aussi adroitement que nos meilleurs Chirurgiens : mais leur aversion va si loin pour le travail, que

si l'on veut avoir quelque ouvrage, il faut faire venir l'ouvrier, lui donner les matériaux nécessaires & le tenir enfermé jusqu'à ce qu'il ait fait l'ouvrage.

Les habitans de Quito ne sont pas vêtus à la manière d'Espagne. L'habillement des hommes est une casaque sans plis sous une cape : elle leur descend jusqu'aux genoux. Les manches sont sans parément, ouvertes des deux côtés. Il y a des boutonnières & des rangs de boutons sur toutes les coutures du corps & des manches. Les gens de qualité portent de belles étoffes d'or & d'argent. L'habillement des métifs est bleu & d'étoffe du pays; mais il a la forme de celui des Espagnols. Celui des Indiens de la ville consiste en une sorte de caleçon de toile qui leur prend depuis la ceinture & tombe sur la moitié des jambes. La partie inférieure, qui est sur la jambe, est ouverte & garnie d'une dentelle proportionnée à la finesse de la toile. La plupart, au lieu de chemise, portent une camisole de coton noir qui a la forme d'un sac à trois trons, l'un au milieu & les deux autres à côté. Le premier sert à passer

la tête, & les deux autres à passer les bras qui restent nuds. Cette camifole couvre le corps jusqu'aux genoux : ils mettent par-dessus une espèce de manteau de serge percé au milieu pour passer la tête qu'ils couvrent d'un chapeau de fabrique du pays. Voilà leur pompeuse parure : ils ne la quittent même pas pour dormir. Jamais ils n'ont rien voulu changer à cette mode. Ils ne se couvrent point les jambes & ne portent point de souliers. Ceux qui sont en état de mener une vie aisée, principalement les Babriers, se distinguent un peu des autres par la finesse de leur toile & de leur étoffe : ils portent des chemises, mais sans manches. Autour de la camifole de toile noire, ils ont une dentelle d'environ quatre doigts de large qui forme une espèce de fraise en se rabattant sur l'estomac & sur les épaules : ils ont des souliers avec des boucles d'or ou d'argent ; mais ils n'ont point de bas & laissent leurs jambes toutes nues : ils ont la cape des Espagnols : quelques-uns la portent de drap fin & galonnée d'or ou d'argent sur tous les bords.

Les dames portent le *saldelin*, es-

pece de juppe. Elles ont sur le corps une espece de chemise qui ne descend que jusqu'à la ceinture & quelquefois un pourpoint orné de dentelle sans agraffes, avec une manteline de bayette, qui leur ferme tout le haut du corps. Il consiste en une aune & demie de cette étoffe dont elles s'enveloppent, comme elle est coupée dans la piece. Tout leur ajustement est garni de précieuses dentelles. Elles portent leurs cheveux en tresses, les croisent près du chignon, en forme de bourrelet. Un ruban fait deux fois le tour de leur tête : elles le nouent près de la tempe, du côté où les deux bouts se rencontrent. Il est garni de diamans & de fleurs. Quelquefois elles prennent la mante pour aller à l'Eglise & la juppe ronde : mais le plus souvent elles y vont en manteline. Les femmes méti- ves ne sont distinguées des Espagnoles que par la qualité des étoffes. Celles qui sont dans la pauvreté vont nus pieds comme les hommes du même ordre qui ne sont pas riches. Les Indiennes ont deux sortes d'habillemens, dans lesquels il n'entre pas plus d'art que dans ceux des hommes de leur es-

pece, Cependant celles qui sont riches, & qu'on nomme *Chinas*, parce qu'elles servent dans les bonnes maisons & dans les couvents de filles, sont vêtues d'une espèce de juppé fort courte, & d'une manteline de bayette. Les Indiennes du commun ont, pour toute parure, un sac de la même étoffe & de la même forme que les camisoles des Indiens : elles l'arrêtent sur les épaules avec deux grosses épingles ; il descend jusqu'aux jambes. Elles se ceignent le corps par-dessus ce sac, & pour manteline, elles se mettent au cou un lambeau de la même étoffe que le sac ; mais il est noir : leurs jambes & leurs bras restent nus. Les femmes des Caciques, des Gouverneurs & des autres Officiers Indiens ont une espèce de jupon bordé de rubans, par-dessus lequel elles mettent une robe noire, qui leur descend depuis les épaules jusqu'aux talons. Elle est ouverte d'un côté, plissée du haut en bas, & ceinte avec un cordon au-dessus des hanches. Au lieu de la manteline que les femmes du commun se mettent au cou, elles en ont une qui leur descend jusqu'au bas du jupon, & l'arrêtent sur la poitrine avec un grand

poinçon d'argent. Elles se couvrent la tête d'un voile blanc doublé par divers plis : le bout pend par derrière. Ce qui les distingue davantage, c'est qu'elles portent des souliers. Les Caciques sont habillés comme les Métifs : ils portent la cape, le chapeau, les souliers, unique parure qui les distingue des Indiens du commun.

Les Espagnols de ce canton sont bien proportionnés dans leur taille ; les Métifs sont généralement au-dessus de la médiocre ; les Indiens & les Indiennes sont moins hauts, mais ils sont fort bien faits : il s'en trouve cependant qui sont d'une singulière petitesse. Il y en a qui sont imbécilles, muets, aveugles, & d'autres auxquels il manque quelques membres en naissant. Leur tête est bien fournie de cheveux qu'ils laissent flotter, même pendant le sommeil. Les Indiens n'ont pour barbe que quelques poils courts & rares qui leur viennent dans un âge avancé.

Les jeunes gens de distinction étudient la Philosophie & la Théologie. Quelques-uns travaillent à la Jurisprudence, mais sans aucun dessein d'en faire profession : ils sont en géné-

ral d'une ignorance extrême en matière de Politique, d'Histoire, &c. Après sept ou huit années d'études dans leurs Colleges, ils n'ont appris qu'un peu de Scholastique, & tout le reste leur est indifférent. La nature leur a cependant donné une intelligence qui pourroit leur épargner beaucoup de travail.

Les femmes de distinction joignent aux agrémens de la figure un fond de douceur qui est le caractère général de leur sexe dans toute l'Amérique. On remarque à Quito que le nombre des hommes n'approche pas de celui des femmes : on y trouve des maisons remplies de filles, sans qu'il y ait un seul garçon. Le tempéramment même des hommes s'affoiblit dès l'âge de trente ans, & les femmes deviennent plus fortes après cet âge. Ulloa attribue ce changement à la débâche qui est excessive. Il dit que l'estomac, perdant sa vigueur, n'a plus la force de fournir à la digestion ; pour preuve, il assure qu'il est assez ordinaire aux habitans de Quito de rendre après le repas tout ce qu'ils ont mangé, & que s'ils y manquent un jour, ils en sont fort incommodés. Avec cette infirmité, ils ne laissent pas d'arriver à

un âge fort avancé. L'unique exercice des personnes de distinction qui n'ont pas pris le parti de l'Eglise, est de visiter leurs campagnes, & d'y passer tout le temps de la récolte. Il y en a peu qui s'appliquent au commerce : ils l'abandonnent aux Européens qui voyagent dans leur pays. Ce peuple paresseux n'a d'activité que pour une danse qu'on nomme *Fandagos*. Les postures y sont fort indécentes, principalement parmi le peuple qui se livre dans cet amusement aux excès de l'eau-de-vie de canne & d'une autre liqueur nommée *Chica*, dont les effets troublent ordinairement la fête par quelque malheur.

Le peuple de ce pays, qui est composé des Métifs & des Indiens, est extrêmement porté au larcin, & l'exerce avec une adresse extraordinaire. Les Métifs, quoique naturellement poltrons, sont des filous fort hardis. Pendant la nuit, ils appliquent le feu à la porte des boutiques ou des magasins, font entrer un de leurs complices par le trou que le feu fait, & demeurent dans la rue pour recevoir ce qu'il leur passe par ce même trou. Ces vols sont si fréquens, que les Marchands sont obligés

d'entretenir une patrouille bien armée dans les rues. On ne regarde pas comme un crime à Quito de prendre les ustenciles de table : un Métif ou un Indien qui se trouve à portée de prendre une pièce d'argenterie , ne manque jamais de s'en saisir. S'il est découvert , il s'excuse en disant *Yanga* , ce qui signifie sans vouloir en faire mon profit , sans mauvaise intention. Cela suffit pour établir qu'il n'est pas coupable ; il en est quitte pour rendre la pièce ; mais s'il n'est pas apperçu , il n'y a point de soupçon ni de preuve qui puisse constater le fait , s'il s'obstine à le désavouer.

Le langage de Quito est un mélange de l'Espagnol & de l'Indien. Les enfans parlent d'abord la langue Indienne , parce que les nourrices sont Indiennes. Il est rare qu'ils sachent un peu d'Espagnol avant l'âge de cinq ou six ans : ils se font par la suite un jargon qu'ils ont peine à oublier. Un Espagnol qui arrive de l'Europe a peine à entendre le langage de ce pays.

Le climat de Quito est si singulier dans ses variétés , qu'il faut avoir les témoignages les plus authentiques pour

croire ce qu'on en dit. Pourroit-on se persuader, en effet, qu'au centre de la Zone Torride, sous l'Equateur même, non-seulement la chaleur n'a rien d'incommode, mais qu'il y a des cantons où le froid est très-piquant, & que dans d'autres on jouit d'un printems continuél ? La douceur de l'air & l'égalité des jours rendent ce pays charmant. Suivant le cours de la nature, les chaleurs excessives devroient cependant le rendre inhabitable. Ceux qui y ont été le préfèrent au climat de la Zone Tempérée, où le passage du chaud au froid & du froid au chaud est presque toujours trop subit. Dans la ville même de Quito, les chaleurs & le froid n'y sont jamais incommodes, quoique les montagnes couvertes de neiges, les volcans en soient très-proches.

Il regne continuellement à Quito des vents modérés : les plus ordinaires sont ceux du Sud & du Nord ; ils rafraîchissent la terre & arrêtent l'impression excessive des rayons du soleil. Si ces avantages n'étoient pas contrebalancés par divers inconvéniens, il n'y auroit pas de pays plus agréable

dans l'univers ; mais les pluies y sont terribles , & presque continuelles : elles sont accompagnées d'éclairs , de tonnerres , & souvent de tremblemens de terre qui semblent menacer la nature de sa ruine.

Les maladies vénériennes sont si communes dans ce pays , que peu de personnes en sont exemptes ; mais elles sont moins d'effet sur les unes que sur les autres. Ce qui rend ce mal si général , est le peu de soin qu'on apporte à le guérir. Il est vrai que le climat lui est assez favorable : rarement il oblige de garder le lit , & l'on voit quantité d'habitans parvenir à l'âge de soixantedix ans , même au-delà , sans que la maladie qu'ils ont , dès leur naissance , leur ait causé des infirmités.

Tous les Voyageurs parlent avec admiration de la fertilité des campagnes de Quito. A mesure que l'herbe sèche , il en revient d'autres : à peine les fleurs sont fanées , qu'on en voit éclore de nouvelles : les arbres sont toujours couverts de feuilles , de fleurs & de fruits. La récolte est si abondante , qu'on voit souvent moissonner d'un côté & semer de l'autre.

On assure que la bonté des mets répond à leur abondance. Le pain de froment, si rare dans les autres parties de l'Amérique Méridionale, y est à fort bas prix, & seroit excellent, si les Indiens qui exercent le métier de Boulanger savoient le pétrir. Le bœuf, le veau & le mouton y sont très-bons & à très-bas prix. On trouve cependant peu de légumes dans ce pays. Il y a dans plusieurs cantons de petites poires, des pêches, des pavis, des brugnons, des abricots, des melons communs & des melons d'eau, des plantains, des ananas, des oranges, des citrons, des limons, des cedras, des figues, des pommes, des fraises, &c.

Outre la viande de boucherie, le gibier est extrêmement commun à Quito: on trouve dans les montagnes beaucoup de lapins & de tourterelles. Les perdrix y sont en petit nombre & d'une espèce qui ressemble peu à celles de l'Europe. Un des principaux alimens de ce pays est le fromage: on y en débite tous les ans pour soixante-dix à quatre-vingt mille écus. Le beurre y est aussi fort bon; mais les habitans
ont

ont un goût décidé pour les confitures & l'on parle avec le plus grand étonnement de la quantité prodigieuse de sucre & de miel qui se consume dans ce canton. Après avoir exprimé le jus des cannes, on le laisse cailler, pour en faire de petits pains en forme de tourtes, qu'on nomme *Raspaduras*. C'est la nourriture ordinaire des pauvres.

On fait à Quito un commerce considérable; mais il est presque tout entre les mains des Européens : ils achètent les marchandises du pays & y vendent celles de l'Europe. Celles du pays consistent en toiles de coton, les unes blanches, les autres rayées, en bayettes & autres étoffes que l'on transporte à Lima, d'où elles passent dans toutes les Provinces du Pérou. Le retour consiste en argent, en fils d'or & d'argent, en franges de Lima, en vin, eau-de-vie, huiles, cuivre, étain, plomb, vis-argent, &c. Lorsque les Gallions sont à Carthagène, les mêmes Marchands s'y rendent par Popayan ou par Santa-Fé, pour employer leurs fonds en marchandises de l'Europe, & les répandent dans toutes l'Audience de Quito.

Presque tous les draps de ce pays sont teints en bleu , parce que c'est la seule couleur qui plaise aux habitans de ce pays. Cela est cause que l'indigo y est fort cher & qu'on en trouve facilement le débit. Le fer & l'acier y sont encore d'un prompt débit quoique le prix en soit excessif. On assure que Quito a fort dégénéré de son ancienne splendeur. .

4°. Au Sud du corrégiment de Quito , on rencontre celui de *Latacunga*. Il renferme dix-sept Paroisses. Le bourg de *Latacunga* est situé dans une grande plaine , qui a du côté de l'Est la Cordeliere Orientale , d'où s'avance une montagne fort haute , au pié de laquelle il est situé. Vers l'Ouest il est environné d'une riviere qu'on passe à gué , mais elle est sujette à des débordemens. Ses rues sont larges & droites ; ses maisons bien alignées : elles sont de pierre & n'ont point d'autre étage que le rez-de-chaussée , depuis l'année 1698 qu'un tremblement de terre renversa le bourg entier , & fit périr presque tous les habitans sous ses ruines. Les pierres dont on s'est servi pour rebâtir les Eglises & les maisons ressemblent beaucoup

à la pierre-ponce : elles sont poreuses, jusqu'à nager sur l'eau. La chaux s'y infuse facilement, & leur légèreté, jointe au peu d'élévation des édifices, semble garantir aujourd'hui la vie des habitans. On tire ces pierres des carrieres formées par des volcans.

A six lieues de ce bourg, il y a un volcan qui fit sa premiere explosion en 1533, pendant que les Espagnols faisoient la conquête du pays. La plaine qui l'environne est toute remplie de rocs qui sont sortis du volcan. On trouve peu d'Espagnols dans ce corrégiment : presque tous les habitans sont Métifs : les Indiens vivent dans des quartiers séparés. Outre l'Eglise Paroissiale du bourg qui est desservie par deux Curés, l'un pour les Espagnols, l'autre pour les Indiens, on y compte quatre Couvents qui sont autant de Paroisses. On fait monter le nombre des habitans de ce bourg à dix ou douze mille, parmi lesquels il se trouve des artisans de toutes les professions. Les campagnes voisines sont semées d'*Alfalfa*, qui est une espece de Luzerne, & plantées de saules dont les feuilles sont toujours vertes. Il y a des Indiens qui sont d'ex-

cellents potiers. L'argile qu'ils emploient est rouge, fine, & porte une odeur fort agréable : on les transporte dans toute l'Audience de Quito.

5°. Le corrégiment de *Riobamba* contient une ville, un bourg & vingt-quatre villages. La ville de *Riobamba* étoit autrefois une bourgade d'Indiens : la situation est dans une plaine fort large qui est environnée de montagnes. A quelque distance, on voit un lac qui peut avoir une lieue de longueur sur trois quarts de large : il y a beaucoup d'oiseaux aquatiques. Les rues de la villa sont fort régulières ; les maisons sont d'une pierre fort légère. Il y a deux Paroisses, quatre Couvents de Religieux, un Monastere de Filles & un Hôpital. Une rivière baigne ses murs à l'Ouest, & fertilise ses campagnes par divers canots. On assure que le nombre de ses habitans monte à vingt mille : leurs mœurs ne different point de ceux de Quito. Les Magistrats sont élus par les habitans, privilege unique dans toute l'Audience. Le voisinage de la montagne de *Chimborazo* rend le climat de cette ville plus froid que celui de Quito : lorsque le vent souffle du

côté de cette montagne ; le froid devient si vif, que les gens riches se retirent dans leurs maisons de campagne, où, quoiqu'à peu de distance, l'on jouit d'un air beaucoup plus doux. Cette incommodité dure depuis le mois de Décembre jusqu'à celui de Mai. Les pluies y sont moins fréquentes & moins fortes qu'à Quito ; les tempêtes plus rares, & par conséquent le Ciel plus serein. Les fabriques y sont plus communes que dans tout autre corrégiment : le menu bétail, qui est très-commun dans ce pays, fournit beaucoup de laine, & d'une bonne qualité. Le terroir est très-fertile.

Le bourg, que l'on nomme *Hambato*, est dans une plaine fort étendue : il a au Nord une rivière que sa profondeur & son étendue ne permettent de passer que sur un pont. On compte dix mille habitants dans ce bourg : les maisons sont construites de briques crues : elles sont assez jolies, quoique basses. Ce bourg a été ruiné par un tremblement de terre. La terre s'ouvrit en plusieurs endroits, & forma de larges crevasses qui subsistent encore. Le volcan d'une montagne voisine ayant fait un

violente explosion, les cendres qu'il vomit, mêlées avec la neige fondue par les flammes, forma des torrens bourbeux, qui détruisirent la récolte, engloutirent les troupeaux, & couvrirent la terre d'une fange noirâtre, dont on voit encore les restes séchés par le temps : ils sont au Midi du bourg.

Les habitans de ce bourg sont naturellement guerriers ; mais ils passent pour méchans & peu fideles. Le pain & les fruits de ce pays ont beaucoup de réputation. On y fait une sorte de biscuit qui se transporte fort loin, sans que le temps diminue de sa bonté. On fabrique dans ce corrégiment des ouvrages de menuiserie fort recherchés.

6°. Le corrégiment de *Chimbo* est situé au Couchant de celui de *Riobamba*, & au Levant de celui de *Guayaquil*. Il contient six Paroisses, qui sont *San Lorenzo*, *Asancoto*, *Chapacoto*, *San Miguel*, *Guaranda* & *Guanujo*. Il tire son nom d'un bourg qui est composé d'environ quatre-vingts familles de Métifs & d'Indiens, parmi lesquels il y a quelques Espagnols. Il étoit autrefois la résidence du Corrégidor qui fait à présent son séjour à *Guaranda*, pour la

commodité du commerce. L'air est très-froid dans la plus grande partie de ce corrégiment , parce qu'il est voisin de Chimbarazo ; mais son terrain , qui a beaucoup d'étendue , est fort riche en grains & en bestiaux : on y nourrit beaucoup de mulets. L'hiver rend les chemins fort mauvais dans ce canton.

7°. Le corrégiment de *Guayaquil* est situé au Couchant du précédent. Il prend son nom d'une ville qui passe pour être la seconde que les Espagnols ont fondée dans cette contrée. On fixe sa fondation à l'année 1533. Elle fut d'abord située sur le golfe de Charapoto , un peu plus au Nord qu'elle n'est aujourd'hui : ayant été détruite par les Indiens , on l'établit dans le lieu où elle est à présent , sur la rive Occidentale du fleuve de Guayaquil. L'étendue de cette ville est considérable : elle occupe plus d'une demi-lieue le long du fleuve ; mais elle a peu de largeur , parce que chacun cherche la rive pour jouir de la fraîcheur du vent qui y regne. Toutes les maisons sont de bois : les plus modernes sont couvertes de tuiles , & les anciennes

de chaume : elles sont grandes & belles , ont un étage qui est séparé du rez - de - chaussée par un entresol. Le bas forme des magasins dans l'intérieur ; le devant forme des boutiques de toute espèce , qui ont des portiques fort spacieux : ils servent de passage pendant l'hiver , parce que les rues sont impraticables dans cette saison.

Comme on y craint beaucoup le feu , dont on a ressenti plusieurs fois les effets , les cuisines sont séparées des maisons , à douze ou quinze pas de distance : elles n'y communiquent que par une galerie découverte , en manière de pont , & si légèrement construite , qu'elle peut être abattue dans l'instant que le feu prend à la cuisine. Les gens de marque occupent l'appartement d'en haut , & on loue les entre-sols aux étrangers que le commerce attire dans la ville.

Le terrain qui environne cette ville n'est praticable en hiver , ni à pié ni à cheval : le fond est de craie spongieuse , & par-tout si égal , que l'eau ne trouvant aucun écoulement , la moindre pluie fait un borbier. Pendant la saison des pluies , on est obligé de

mettre dans les rues, dans les places & autres lieux qui sont sans portiques, de grosses & larges poutres sur lesquelles on puisse marcher. L'été rend bientôt le terrain sec & ferme.

Cette ville est défendue par trois forts, deux qui sont sur le bord de la rivière, fort près de la ville; & le troisième derrière les murs, pour défendre l'entrée d'une grande ravine. Ces fortifications sont récentes: il n'y avoit autrefois qu'une batterie qui subsiste encore sur un cavalier de pierre. Les trois forts sont composés de grosses pièces de bois, disposées les unes dans les autres, en manière de palissades. La nature du bois, qui est à l'épreuve de l'eau & de la boue, convient fort à l'humidité du terrain. Avant qu'on eût construit ces forts, la ville avoit été prise & saccagée deux fois par les Pirates, en 1686 & 1709.

Les Eglises & les Couvents sont de bois, comme tous les autres édifices, à l'exception de celui de Saint-Dominique, qui est de pierre: les autres Couvents sont de Saint-François & de Saint-Augustin. Il y a un Collège & un Hôpital; mais il est en fort mauvais

ordre. La ville & toute la juridiction sont Gouvernées par un Corrégidor qui est soumis au Président & à l'Audience de Quito ; mais il est nommé par le Roi d'Espagne pour cinq ans. Toutes les places de ce gouvernement dépendent de lui, & sont gouvernées par ses Lieutenans. Le corps des Magistrats est composé d'Alcades & de Régidors ordinaires. La Chambre des Finances a son Trésorier & son Contador pour tous les droits Royaux. Le gouvernement spirituel dépend de l'Evêque de Quito, qui l'exerce par un Vicaire, qui est le Curé de la Ville.

On compte vingt mille habitans à Guayaquil. Tous ceux qui sont originaires d'Espagne, & qui ne sont point d'un sang mêlé, sont d'une beauté si régulière, qu'on leur accorde, dit Ulloa, l'avantage dans ce genre sur tous les autres peuples de l'Amérique Méridionale : ils sont presque tous blonds. A ces avantages naturels, les habitans de Guayaquil joignent la douceur & la politesse dans la société. C'est ce qui engage plusieurs Européens à s'y marier, quoiqu'il y ait pas reçu autant d'avantages de la fortune.

que de la nature. Leur parure approche de celle des autres femmes du même climat ; mais elle est plus galante & plus agréable.

Ce corrégiment peut avoir soixante-quinze lieues d'étendue du Midi au Nord & cinquante-cinq du Levant au Couchant. Il est partagé en sept Lieutenances ou Bailliages. On y recueille du tabac, de la cire, du chanvre, du coton, mais en petite quantité & d'une bonté médiocre : le bois est la plus abondante production du pays. On y nourrit des bœufs, des chevaux & des mules : on les fait passer sur les montagnes pendant l'inondation : si-tôt que les eaux sont écoulées, on les ramène dans leurs pâturages qui sont très-bons & très-abondans.

8°. Le corrégiment de *Cuenca* est situé au Sud de celui de *Riobamba*. La ville qui lui donne son nom fut fondée en 1558 : elle est située dans une grande plaine, sur le bord d'une rivière, qu'on nomme *Matadero*, & au voisinage de trois autres. Ces trois rivières sont fort dangereuses lorsqu'elles débordent : on les passe à gué dans tout autre tems. Les rues de cette ville sont

fort droites, les maisons de briques crues & couvertes de tuiles : elles n'ont qu'un étage : le nombre des habitans se monte à vingt-trois ou vingt-quatre mille. Plusieurs canaux, tirés des rivières, arrosent les rues de la ville. On assure que ce seroit un lieu de délices par la douceur du climat & la fertilité du terroir, si la fainéantise & l'indolence des habitans ne rendoient ces avantages inutiles. Il y a trois Paroisses à Cuenca : la principale pour les Espagnols & les Métifs, les deux autres pour les Indiens. Il y a un College & six Maisons Religieuses, quatre d'Hommes & deux de Filles. Il y a en outre une Chambre de Finances.

Les femmes y sont assez laborieuses : elles s'occupent de quelques manufactures, & y font le commerce, pendant que les hommes s'abandonnent à l'oisiveté. On y voit les restes d'un Palais des Incas.

Le corrégiment de Cuenca est partagé en deux Bailliages ; Cuenca qui contient dix villages, & *Alausi*, bourg, qui en contient quatre. On trouve des mines d'or & d'argent dans ce corrégiment.

90. *Loja*, dernier corrégiment de la Province de Quito, tire son nom d'une ville qui fut fondée en 1546 : elle contient deux Paroisses, un College & plusieurs Couvents de divers Ordres. C'est dans son terroir que croît le *Quinquina* : on y recueille aussi de la cochenille. Le terroir est plus chaud que dans les autres cantons de la Province de Quito. La ville de Loja étoit autrefois très-florissante ; mais l'on n'y compte plus aujourd'hui que dix mille habitans. Ce pays est rempli d'assez bons pâturages : on y nourrit une très-grande quantité de bœufs. Outre les deux Paroisses qui sont dans la ville, il y en a douze autres dans le corrégiment. On y trouve des mines d'or qui étoient fort abondantes ; mais les habitans les ont négligées.

§. X.

Province de Popayan.

CETTE Province renferme la partie la plus septentrionale du Royaume de Quito : elle est bornée au Nord par la Province de Carthagene, au Levant

par le Nouveau Royaume de Grenade, au Midi par celui de Quito, & au Couchant par la côte de la mer du Sud, par la Province de Choco qui en a été démembrée. Elle s'étend depuis l'Equateur jusqu'au septieme degré trente minutes de latitude septentrionale, & entre le cinquante-fixieme & le soixantieme degrés de longitude occidentale. Les Espagnols en firent la conquête en 1536.

Ce pays est habité par plusieurs Nations d'Indiens fort courageux. Les Espagnols, qui sont continuellement en guerre avec eux n'ont pu les soumettre entièrement, principalement ceux qui sont établis du côté du Levant. Ils habitent des montagnes inaccessibles où l'on trouve des mines d'or & des pierres précieuses. C'est même le canton de l'Amérique Méridionale où les Espagnols en exploitent le plus grand nombre, par le moyen des Nègres.

La Province de Popayan est partagée en deux gouvernemens différens. Les parties Septentrionale & Occidentale dépendent de la Jurisdiction de Santa-Fé; la Méridionale & l'Occidentale, de Quito.

La ville de Popayan est la capitale de toute la Province : elle fut fondée par les Espagnols en 1537. Elle est dans une plaine au deuxième degré vingt-cinq minutes de latitude septentrionale. Elle est plus orientale que Quito de deux degrés. La rivière *Del-Molino* la partage en deux parties qui sont jointes ensemble par deux ponts. Elle tire son nom d'un Cacique qui l'habitoit, lorsque les Espagnols en firent la conquête. Elle est médiocrement grande : les rues sont larges & tirées au cordeau ; mais elles ne sont pavées que le long des maisons : le reste est rempli d'un gravois menu & solide. Les maisons sont bâties de briques crues : la plupart ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les ameublemens sont tirés de l'Europe. La Cathédrale est la seule Paroisse de la ville. Elle fut érigée en Evêché vers l'an 1547. Il y a un College & un Séminaire. On y compte quatre maisons de Religieux, entr'autres un beau Couvent de la Merci, & deux de Filles. Tous ces Couvents sont assez bien bâtis & leurs Eglises sont assez belles.

Les habitans de cette ville, dont le

nombre se monte à vingt ou vingt-cinq mille, sont un mélange de sang Espagnol & Nègres : il y a beaucoup d'Indiens dans les villages des environs. Le nombre des Espagnols augmente continuellement à Popayan, parce qu'il y a plusieurs mines d'or dans ses environs, & que l'espoir du gain y attire de nouvelles familles. Cette ville est traversée par une rivière qui y entretient la fraîcheur & la propreté. Ses eaux sont salées & passent pour médicinales ; ce sont les plantes de la montagne d'où elle sort qui lui donnent cette qualité. On vante encore plus les effets d'une autre source qui descend de la même montagne. Elle est réservée pour les Couvents de Filles, & pour les personnes de la première qualité.

Vers le Nord de la ville, à la distance d'une lieue, on trouve la rivière de Cahco : elle est profonde & fait des ravages terribles par ses débordemens qui arrivent dans le temps des pluies.

Le Gouvernement de Popayan, pris en général, a quatre-vingt lieues du Levant au Couchant, & un peu moins du Midi au Nord : il est partagé en onze Bailliages qui, outre le

chef-lieu, contiennent un certain nombre de bourgs & de villages considérables & bien peuplés. On y trouve en outre plusieurs métairies qui sont aussi peuplées que les plus forts villages, à cause du grand nombre de ceux qui y sont employés à la culture des terres.

Le climat de cette Province varie comme la plupart de ceux dont on a parlé. On assure que le territoire de Caluto est le plus sujet au tonnerre, & de-là vient la célébrité de ses cloches, auxquelles la superstition attribue, sur diverses traditions, une vertu particulière contre la foudre.

On trouve dans quelques vallées un petit insecte nommé *Coya* ou *Coyba* : il est de la grosseur d'une punaise : son sang est si venimeux, que s'il en rejaillit, lorsqu'on l'écrase sur la peau d'un homme ou d'une bête, l'humeur pénètre les pores, s'infinue dans la masse du sang, fait enfler le corps, & cause la mort en très-peu de temps. Le commerce de Popayan consiste en *coca bétel*, en bestiaux, en jambons, en tabac, en sain-doux, en eaux-de-vie, de cannes, en fils de coton, en pite, en rubans, &c. Le change de l'argent pour

l'or fait une autre espece de commerce : le second y étant aussi commun que l'autre y est rare. On y apporte de l'argent pour acheter de l'or , & , de part & d'autre , le profit est très-considérable. Dans les terrains chauds & humides, on trouve des grains & des racines enabondance. Popayan reçoit beaucoup de marchandises de l'Europe , d'où on les transporte dans toute l'Audience , ce qui rend le commerce de cette ville très-considérable.

§. XI.

Province d'Atacames.

ON trouve à l'Ouest de la Cordeliere Occidentale, la province d'Atacames. Elle est bornée au Couchant par la mer du Sud, & s'étend le long de la côte, depuis le premier degré trente minutes de latitude Septentrionale, jusqu'à la baye des *Caraques*, par les trente-quatre minutes de latitude Méridionale. Ce pays fut long-temps inculte & négligé, après qu'on en eut fait la conquête. On se contentoit d'y nevoyer des Missionnaires pour y ré-

pandre les lumieres de la Foi, fans y établir aucune police, de maniere que les habitans devenoient Chrétiens & conservoient toute leur barbarie. Les Espagnols sentirent à la fin qu'il étoit important pour eux d'en faire l'échelle du commerce entre Quito & Tierra-Firme. On y établit un Gouverneur en 1621 : il eut plusieurs successeurs qui firent comme lui des efforts inutiles, pour ouvrir un chemin de communication entre la ville de Saint - Michel d'Ibrara & la riviere de San-Iago. En 1735 Maldonado fut chargé de ce Gouvernement & parvint à former un chemin depuis Quito jusqu'à la riviere des Emeraudes. Ce succès engagea la Cour d'Espagne à ériger cette Province en Gouvernement Royal.

Les établissemens qu'on y a formés, se ressentent de l'oubli dans lequel on a laissé ce pays. On n'y compte que vingt bourgs ou villages, cinq sur les côtes maritimes & les autres dans l'intérieur des terres. Les habitans des cinq premiers sont Espagnols, Métifs, Nègres ou de race mêlée. Les quinze autres ne sont peuplés que d'Indiens avec quelques Espagnols & quelques Mulâ-

tres. On a formé onze Cures dans les onze principaux établissemens. Il n'y a que des annexes dans les autres.

Le climat de cette Province est le même que celui de Guayaquil, & les productions ne different presque en rien. Le terroir est cependant meilleur dans quelques endoits, parce qu'étant plus élevé, il n'est pas sujet aux inondations que le débordement des rivières cause à Guayaquil. C'est ce qui fait que le cacao y est plus onctueux & d'une qualité supérieure. On y recueille beaucoup de vanille, d'achot, de faussepareille & d'indigo bâtard, que les Espagnols nomment *Yerva de tinta anail*. Les montagnes y sont couvertes de grands arbres si serrés qu'ils bouchent le passage.

§. XII.

Province de Quixos.

CETTE Province est bornée au Nord par le territoire de Popayan, à l'Orient par la rivière d'Aguarico, à l'Occident par les corrégimens de Quito, de Latacunga & de Saint-Michel

d'Ibrara, dont elle n'est séparée que par les Cordelieres de *Cotopacsi* & de *Cayamburo*. Ce pays fut découvert en 1536. Les Espagnols voulant reconnoître le cours de la grande riviere de la Magdeleine, observerent la côte du Sud, trouverent la Province de Quixos, où il y avoit beaucoup d'or & d'arbres qui portoient la capelle. En 1559, ils y formerent divers établissemens.

Le bourg de Baeja en est le chef-lieu, parce que c'est le plus ancien établissement qui y ait été formé : mais il n'est aujourd'hui composé que de huit ou neuf maisons & d'une vingtaine d'habitans : les Gouverneurs n'y demeurent plus. Il n'est qu'une Annexe de la Cure de Papallacta, avec deux autres bourgs ou villages qui sont dans les environs.

Archidona, qui a titre de cité, & qui est aujourd'hui le chef-lieu de cette Province, est la résidence du Gouverneur. Ce n'est cependant qu'un bourg assez médiocre : ses maisons sont de bois & couvertes de paille. Il n'y a pas plus de sept cents habitans Espagnols, Indiens, Métis & Mulâtres. Il n'y a qu'un Curé, dont la Paroisse s'étend

encore sur trois villages voisins.

Avila est une autre ville située à l'Est de Quito : elle est encore plus petite que la précédente : ses maisons ne sont pas mieux bâties : elle n'a environ que trois cents habitans. La Cure comprend six villages. Il y a encore six autres villages dans cette Province , mais ils ne méritent pas la peine qu'on les cite.

Toutes ces habitations sont environnées d'Indiens sauvages qui ravagent continuellement les terres & tiennent les habitans dans des alertes continuelles. C'est, sans doute , ce qui a toujours retardé le succès des établissemens qu'on a formés dans ces Provinces. L'air est d'une chaleur excessive dans toutes cette contrée , & les pluies y sont continuelles. L'été n'est pas si long qu'à Guayaquil : mais les incommodités y sont les mêmes. Le pays est marécageux, rempli de bois épais & d'arbres d'une prodigieuse grosseur, parmi lesquels on trouve des caneliers : on transporte beaucoup de cette canelle à Quito & dans toute l'Audience. Elle ressemble beaucoup à celle des Indes Orientales ; mais elle n'en approche pas pour la qualité : l'odeur en est ce-

pendant si forte , qu'il y a beaucoup d'apparence , qu'avec un peu de culture , elle pourroit arriver au même degré de bonté que l'autre.

§. X I I I.

Province de Macas.

CETTE Province est bornée à l'Est par les terres de *Maynas* , au Sud par celles de *Bracamoros* & d'*Yaguarfongo* ; à l'Ouest , la Cordeliere Orientale la sépare des corrégimens de *Riobamba* & de *Cuenca*. On nommoit autrefois cette Province *la Séville d'Or*. La Capitale , nommée *Macas* , est à quarante minutes , à l'Orient de *Quito*. On y compte à peine cent trente maisons , & le nombre de ces habitans avec tous ceux de son ressort ne monte qu'à douze cents : il y a peu d'Espagnols : presque tous sont Métifs ou Mulâtres. Outre le chef-lieu , en compte huit villages dans cette Jurisdiction : il n'y a que deux paroisses pour tous. Ce pays étoit très-peuplé & très-riche , puisqu'on lui a donné le nom de *Séville d'Or* ; mais , de cette opulence , à

peine en reste-t-il le souvenir Les Indiens se souleverent dans le temps qu'on s'y attendoit le moins, & détruisirent plusieurs bourgs & villages qui ne se sont jamais relevés.

Le voisinage de la Cordeliere rend ce climat fort différent de celui de Quito : les saisons n'y sont pas les mêmes ; l'été commence au mois de Septembre ; c'est alors qu'on y ressent la fraîcheur des vents qui ont passé sur la neige des montagnes. Le Ciel est serein, la terre couverte de verdure, de fleurs, & forme un spectacle qui inspire de la gaieté.

Le terroir de cette Province produit les especes de grains qui demandent un climat chaud ; mais on s'y applique principalement à la culture du tabac, dont on fait des récoltes abondantes & que l'on transporte au Pérou. On y trouve dans plusieurs endroits de la poudre d'azur, en petite quantité, il est vrai, mais d'une bonté admirable. Il y a des caneliers qui l'emportent beaucoup pour leur bonté, sur ceux de Quixos & de Macas.

§. XIV.

Province de Jean de Bracamoros.

LA Province de Jean de Bracamoros termine celle de Quito au Midi & suit celle de Macas. Ce pays fut découvert en 1532 : la ville de Jean fut fondée en 1544 ; c'est la résidence du Gouverneur. Elle est située sur la rive septentrionale de la rivière de Chinchipa : on y compte trois ou quatre mille habitans , la plupart Métifs , quelques Indiens & une très-petite quantité d'Espagnols. Il y a en outre dans cette Province les villes de *Valdadolid*, de *Loyola* & de *San-Iago des Montagnes* ; mais elles n'ont reçu aucun accroissement depuis leur fondation , & sont peu considérables. On y trouve encore dix bourgs ou villages , qui sont tous habités par des Indiens & des Métifs.

Le climat de cette Province ne diffère point de celui de Quixos ; mais il est moins pluvieux : on y joint , comme à Macas , de quelques intervalles d'été. Le terrain est fertile en den-

rées propres au climat. Il est rempli d'arbres sauvages, parmi lesquels il y a des cacaoïers, dont le fruit est aussi bon que celui des cacaoïers que l'on cultive avec soin. Ce terrain produit en outre du tabac, dont la culture fait la principale occupation des habitans : la manière dont on le prépare le rend précieux. Le tabac, les mules, le coton font tout le commerce extérieur du pays. Dans les premiers temps de la conquête, on y trouva beaucoup d'or; mais la révolte des Indiens fut cause qu'on perdit les mines : on assure qu'ils n'eurent pas d'autre prétexte pour se révolter que la dureté avec laquelle on les forçoit de travailler à ces mines.

On trouve dans ces cantons beaucoup de bêtes féroces, principalement des tigres, des lions & des ours.

CHAPITRE X V.

§. X V.

Province de Maynas.

ELLE termine le Royaume de Tierra - Firme au Levant. Ses limites du Nord au Sud sont peu connues, parce que ce canton est rempli d'In-

diens livres qui ne souffrent pas que les Européens pénètrent dans ce pays. Il s'étend au Levant jusqu'au Brésil & à la fameuse ligne de démarcation qui sépare les Etats des Espagnols de ceux des Portugais. C'est dans cette Province que prennent leur source, diverses rivières qui, après leur réunion, forment le fleuve des *Amazones*, qu'on regarde comme le plus grand de l'Univers. On trouve dans la Province de Maynas plusieurs Nations qui habitent le long du fleuve des *Amazones* & qui ont résisté, avec beaucoup de courage, aux Espagnols. La Capitale est *San-Francisco de Borgia*, qui fut fondée en 1634 : elle est plus orientale que Quito d'un degré vingt-huit minutes. Elle est habitée par des Métifs & des Indiens ; le Gouverneur du pays y fait sa résidence. On compte trente-six villages dans cette Province, dont douze sont dans les terres & vingt-quatre sur les bords du fleuve des *Amazones* : ils sont presque tous peuplés d'Indiens convertis & rassemblés de diverses Nations qui ont chacune un langage particulier ; mais tous ces langages ont beaucoup d'affinité. Parmi ces Indiens, il

Il y a des usages fort singuliers : les meres applatissent la tête de leurs enfans & lui donnent presque la forme d'un pain de sucre. Il y en a qui se peignent tout le corps ; d'autres ne s'en peignent qu'une partie ; d'autres allongent leurs oreilles au point qu'elles en deviennent ridicules ; d'autres se font des trous aux lèvres , aux narines , aux mâchoirs & au menton : ils les garnissent de plumes d'oiseaux & de flèches.

Les bords du fleuve sont remplis d'une prodigieuse quantité d'arbres de diverses qualités : il y a entr'autres beaucoup de cacaoiers sauvages.

On y trouve des serpens , parmi lesquels il y en a qui sont d'une grosseur & d'une longueur prodigieuse. Nous en avons parlé dans la description de l'Afrique. L'humidité & la chaleur contribuent à rendre ce pays très-fertile : on y trouve une multitude de plantes fort singulieres.

La Province de Maynas est ce que la plupart des Géographes appellent le *pays des Amazones* : il est arrosé du Couchant au Levant par le fleuve de *Maragnon*. Les Espagnols ayant rencontré sur ses bords quelques femmes

armées, lui donnerent le nom de *fleuve des Amazones* qui lui est resté & qu'il a communiqué au reste du pays que ce fleuve arrose. Comme le fleuve des Amazones est ce qu'il y a de plus curieux dans ce pays, nous croyons que c'est ici le moment d'en donner la description.

§. XVI.

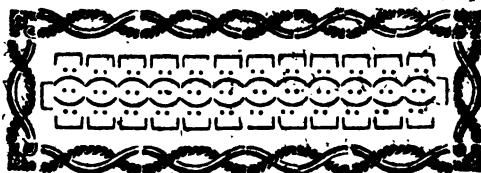
Description du Fleuve des Amazones ou Maragnon.

L'EMBOUCHURE de ce fleuve fut découverte par les Pinsons dont on a parlé dans les Voyages de Christophe Colomb, qui lui donnerent le nom de *Maragnon*. Suivant M. de la Condamine, il prend sa source dans un lac qui est dans l'Audience de Lima au Pérou, vers l'onzieme degré de latitude australe. Il parcourt environ sept cents cinquante lieues communes de France depuis sa source, jusqu'à son embouchure dans la mer; mais ses sinuosités rendent son cours de plus de douze cents. Depuis sa source, jusqu'à Jean de Bracamoros, qui en est à cent cinquante lieues,

462 HISTOIRE DES AMÉRICAINS.

il n'est presque pas navigable; mais il l'est dans le reste de son cours, tant à cause de sa largeur que de sa profondeur. Il recoit du Midi au Nord une multitude de rivières, parmi lesquelles il s'en trouve qui ne sont inférieures ni au Nil ni au Danube. M. de la Comdamine assure que l'Orinoque communique avec ce Fleuve. Depuis Jean de Bramoros, le Fleuve des Amazones prend son cours vers l'Est, presque parallèlement à la ligne équinoxiale, jusqu'au Cap du Nord, où il se jette dans l'Océan, sous l'Equateur même. Il forme plusieurs îles à son embouchure qui a plus de soixante-dix lieues de large, depuis le Cap Nord jusqu'à celui de Para dans le Brésil. Dans son cours, il traverse des pays habités par des Nations sauvages & inconnues aux Européens. -

Fin du vingt-deuxième Volume.



T A B L E

DES CHAPITRES

ET DES ARTICLES

Contenus dans le vingt-deuxieme Volume.

S U I T E D E L'ARTICLE V.

§. III. <i>L'ISLE de Porto-Rico, ou Portoric.</i>	Page 1
§. IV. <i>La Jamaïque.</i>	8
ARTICLE VI. <i>Isles du Vent.</i>	37
§. I. <i>Isle Saint-Thomas.</i>	38
§. II. <i>Les Vierges.</i>	41
§. III. <i>Négada, ou la Négade.</i>	43
§. IV. <i>Sombrera.</i>	44
§. V. <i>L'Anguille.</i>	ibid.
§. VI. <i>Saint-Martin.</i>	ibid.
§. VII. <i>Saint-Barthelemi.</i>	50
§. VIII. <i>Aves.</i>	ibid.
§. IX. <i>Isle des Crâbes, ou Borriquet.</i>	52

§. X. <i>L'Isle de Saba.</i>	Page 54
§. XI. <i>L'Isle de Saint-Eustache.</i>	56
§. XII. <i>Isle Sainte-Croix.</i>	57
§. XIII. <i>Isle Saint-Christophe.</i>	59
§. XIV. <i>La Barbade.</i>	67
§. XV. <i>L'Isle de Nevis, ou Nieves.</i>	81
§. XVI. <i>La Barbade.</i>	84
§. XVII. <i>L'Isle d'Antigoa.</i>	85
§. XVIII. <i>Isle de Mont-Serrat.</i>	90
§. XIX. <i>La Guadeloupe.</i>	94
§. XX. <i>La Desirade.</i>	100
§. XXI. <i>Mari-Galante.</i>	ibid.
§. XXII. <i>Les Saints.</i>	103
§. XXIII. <i>La Dominique.</i>	ibid.
§. XXIV. <i>La Martinique.</i>	106
§. XXV. <i>Sainte-Lucie, ou Sainte-Alou-</i> <i>sie.</i>	122
§. XXVI. <i>Saint-Vincent.</i>	126
<i>La Grenade, les Grenadins.</i>	129
ARTICLE VII. <i>Isles au Vent, ou sous</i> <i>le Vent.</i>	135
§. I. <i>Tabago.</i>	ibid.
§. II. <i>La Trinité.</i>	136
§. III. <i>La Marguerite.</i>	137
ARTICLE VIII. <i>Origine, caractères &</i> <i>usages des Caraïbes.</i>	139
ARTICLE IX. <i>Histoire Naturelle des</i> <i>Antilles.</i>	170
ART. X. <i>Commerce aux Antilles.</i>	236

DES CHAPITRES. 465
DESCRIPTION Géographique & Historique de l'Amérique Méridionale. 239

CHAPITRE I.

ART. I. Royaume de Tierra-Firme.	240
§. I. Province de Panama.	241
§. II. Province de Darien.	256
§. III. Province de Carthagene.	259
§. IV. Mœurs & usages des Indiens de Tierra-Firme.	277
§. V. Histoire Naturelle de Tierra-Firme.	300
ARTICLE II. Nouveau Royaume de Grenade.	388
§. I. Le Nouveau Royaume de Grenade, proprement dit.	389
§. II. Choco.	391
§. III. Partie Septentrionale du Popayan.	392
§. IV. Sainthe-Marthe.	393
§. V. Venezuela.	395
§. VI. Cumana ou Nouvelle Andalousie.	398
§. VII. Climat, Habitans, Productions.	399
§. VIII. Audience de Quito.	410
§. IX. Province de Quito.	412
§. X. Province de Popayan.	445
§. XI. Province d'Atacames.	450

466 TABLE DES CHAPITRES.

§. XII. <i>Province de Quixos.</i>	452
§. XIII. <i>Province de Macas.</i>	455
§. XIV. <i>Province de Jean de Bracamoros.</i>	457
§. XV. <i>Province de Maynas.</i>	458
§. XVI. <i>Description du fleuve des Amazones ou Maragnon.</i>	461

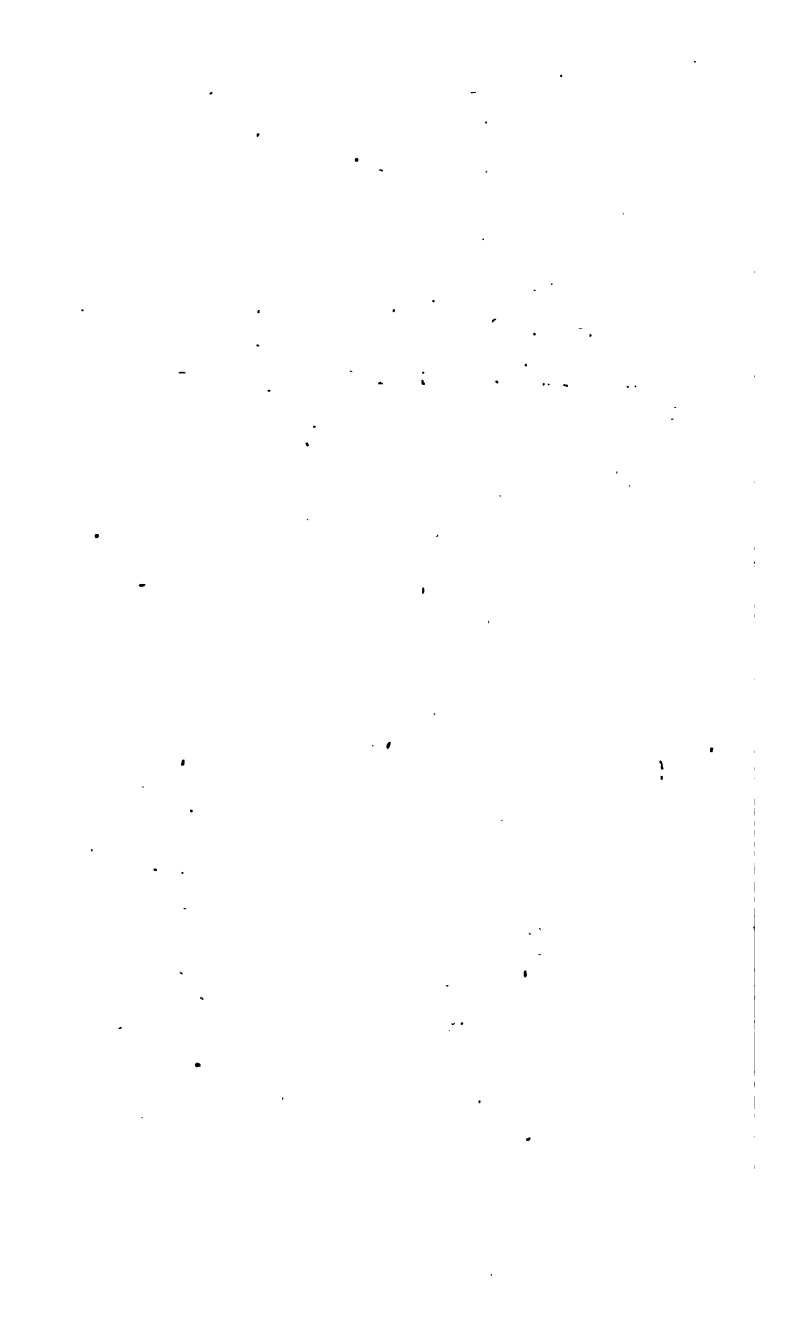
Fin de la Table des Chapitres.

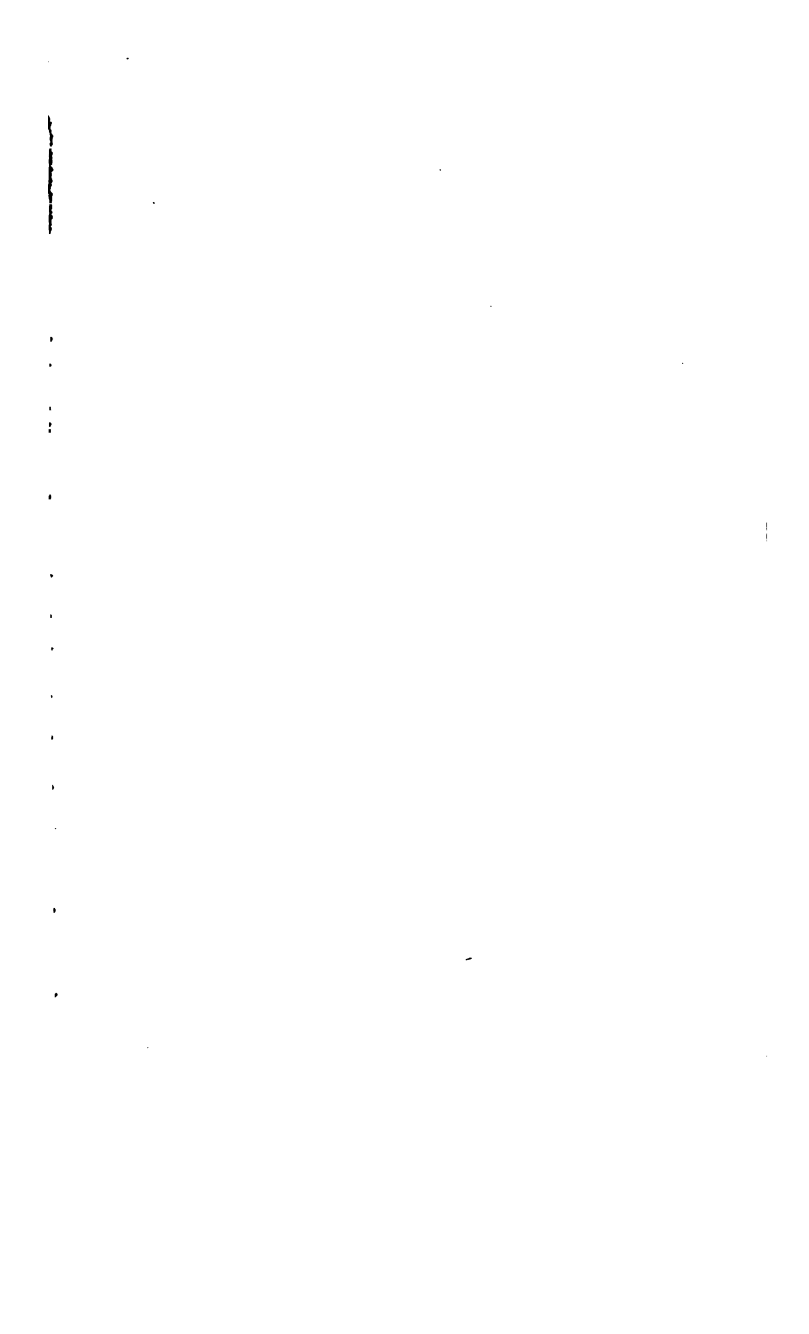
De l'Imprimerie de PILARDEAU.

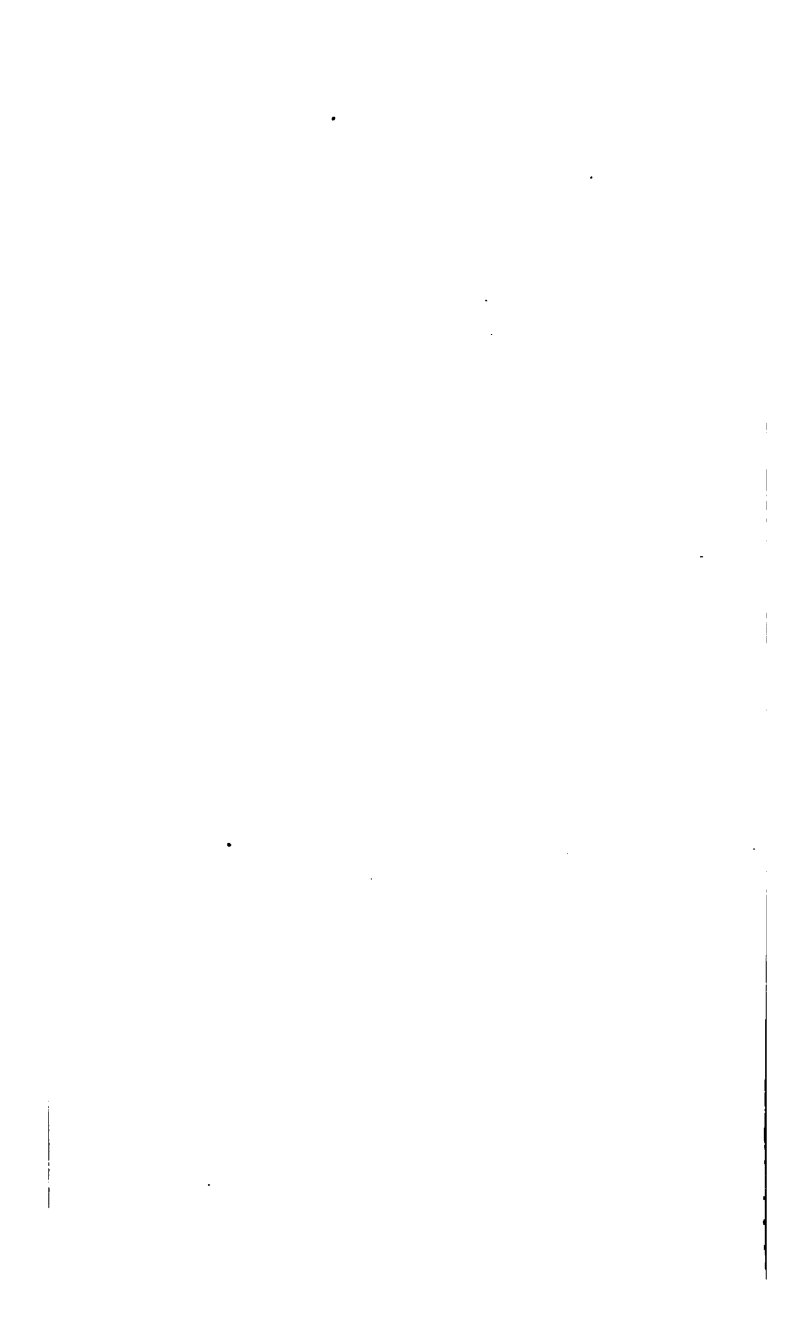
A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Tomes XXI & XXII de l'Histoire Moderne* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 18 Novembre 1771.

DEGUIGNES.







This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

APR 2 1964

